

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



LA
Bonne
LITTÉRATURE
FRANÇAISE

MAGAZINE LITTÉRAIRE

PARAISANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

LE MYSTÈRE D'UN PUIT

AU COMPLET

Par PIERRE SALES

LA FILLE DU RÉVOLUTIONNAIRE (suite)

UNE ERREUR JUDICIAIRE - - - (Musique)

LA MESSÉ DES OMERLS - (conte de Noël)

SI J'ETAIS JEUNE GARÇON.

CELLE QUE J'AIME. (Poésie)

LA CUISINE.

PARLONS NOTRE LANGUE.

ETC., ETC.

Abonnement avec Prime - \$1.00 par année.

LEPROHON & LEPROHON ÉDITEURS

A. MORISSETTE

PHOTO. GRAV. MONT.

25 ST GABRIEL MONTREAL CAN.

La Vengeance du Maitre de Forges

Par ANDRE VALDES.

BELLE-ROSE

Par AMEDEE ACHARD

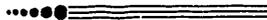
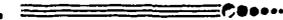
Ces deux Superbes Romans Brochés en un beau et fort Volume
Grand format, 24 Magnifiques gravures hors texte.

—→→→→→  **75 Cents.**  ←←←←←

ON VEND SÉPARÉMENT

La Vengeance du Maitre de Forges

Un fort volume, grand format, 12 magnifiques
gravures hors texte.

.....  **50 cts.** 

EN VENTE CHEZ

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES-ÉDITEURS,

25, Rue St-Gabriel,

Montréal, Can.

PER
5-12-15

AVANTAGES

DES ABONNÉS DE

LA

Bonne Littérature Française

MAGAZINE LITTÉRAIRE MENSUEL

- 1o. Les numéros sont expédiés directement aux abonnés régulièrement, une fois par mois, durant la durée de l'abonnement.
- 2o. Les livres reviennent à meilleur marché, c'est-à-dire \$1.00 pour 12 numéros contre \$1.20 achetés en détails à 10c le volume.
- 3o. Chaque abonné reçoit un volume prime au choix parmi 6 superbes à ouvrages (valeur moyenne 50c.) ce qui réduit actuellement son abonnement à 50c. par an.

➤ Voir le coupon d'abonnement à la fin de ce volume.

VIENT DE PARAÎTRE

Toujours à Toi

PAR PIERRE MAEL

Cet auteur, d'une délicatesse exquise, est bien connu à nos lecteurs par ceux de ses ouvrages publiés dans LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE "FOLLEMENT AIMÉ" "SOUFFRANCE ET BONHEUR" "LES DEUX JEANNE." Dans "TOUJOURS A TOI" l'auteur montre les incertitudes d'une jeune fille bien élevée qui croit avoir donné son cœur pour toujours à un homme du monde. Plus tard elle apprend qu'il est marié. Les luttes intimes contre les élans de cet amour, la victoire, l'éclosion d'un autre amour donnent lieu à des chefs-d'œuvre d'analyse. On est meilleur pour avoir lu ce livre qui a le don de réveiller les sentiments les plus intimes du lecteur.

EN VENTE CHEZ

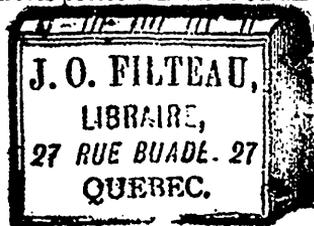
LEPROHON & LEPROHON

25, rue St-Gabriel,

MONTREAL

Prix : 15 Centins

➤ On accepte les timbres-postes canadiens ou américains.



Une publication populaire

QUI MÉRITE D'ÊTRE LUE PAR
TOUT LE MONDE

LA

Bonne littérature Française

MAGAZINE LITTÉRAIRE MENSUEL

La publication la plus complète et la meilleur marché qu'il y ait au monde, elle donne au-delà de 185,000 lignes de matière à lire, format ordinaire, pour UNE PIASTRE PAR AN AVEC PRIMÉ.

Quiconque commencera la lecture trouvera tout ce qui peut plaire, ces romans étant choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. Le prix très modique de ces volumes assure un énorme succès aux éditeurs, le choix judicieux de ces ouvrages leur ouvrant toutes les portes.

Chaque volume grand format fait partie d'une série intitulée : " LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE " et contient la matière ordinaire d'un volume de 350 à 400 pages formant une histoire complète qu'on ne pourrait se procurer à moins de \$1.00 (une piastre).

VOLUMES PUBLIÉS :

- 1e—Follement aimée (épuisé)..... par Pierre Maël
2e—Les Mystères de Montréal (épuisé)..... par Aug. Fortier
3e—Le Martyr de l'Amour..... par Pierre Zacone
4e—La Roche qui pleure..... par Chs. Valois
5e—Le Remords d'un Faussaire..... par H. Du Campfranc
6e—Rêves Dorés..... par M. Maryan
7e—Le Drame de l'Hôtel Woronzoff..... par Marie Maréchal
8e—Les Fiançailles de Lorette..... par Ph. Saint-Hilaire
9e—Le Sacrifice d'un fils..... par Ernest Daudet
10e—Le Coureur de Dot..... par H. Du Campfranc
11e—Souffrance et Bonheur..... par Pierre Maël
12e—Le Roman d'une Jeune Fille Pauvre..... par Eliza Gay
13e—Le Roman d'un Crime..... par Etienne Marcel
14e—Trahison vaine par l'Amour..... par Jules Mary
15e—La vengeance du Fiancé..... " " "
16e—L'Enlèvement Mystérieux..... par Xavier de Montépin
17e—Les Deux Jeanne, ou le Solitaire du Grand Bouf..... par Pierre Maël
18e—Un Misérable Faussaire..... par Paul Saunière
19e—Martyre d'une Mère..... par Georges Pradel
20e—La Charmeuse..... par Jean Raynal
21e—Le Vengeur..... par Georges Grison
22e—La Mèche d'Or..... par Pierre Sales
23e—Le secret des orphelins..... Chas Deslys

Un numéro-spécimen est expédié franco, à toute personne qui envoie 10 cents en argent ou en timbres-poste aux éditeurs,

LEPROTON & LEPROTON

25, St-Gabriel,

MONTREAL

LE MYSTERE DU PUIITS

PREMIÈRE PARTIE

Le Mystere de Boulogne

I—LE NOYÉ

La campagne s'éveillait peu à peu. Par moments, sur les routes, les derniers silences de la nuit étaient troublés par des cahots de voiture. Les brouillards du matin quittaient la terre et, après s'être arrêtés quelques instants au sommet des arbres, s'élevaient pour s'évanouir sous le soleil qui, là bas rougissait les coteaux. Quoique le sol fût encore détrempé et que, sur les arbres, les feuilles fussent diaprées de gouttes d'eau, la fraîcheur des matinées de printemps avait cessé d'engourdir les oiseaux qui criaient en secouant leurs ailes.

La lumière arrivait aux maisons et les blanchissait dans leurs encadrements de verdure. Derrière la bordure de fortifications, Paris dormait encore.

Les employés de l'octroi, aux barrières, se promenaient, les yeux presque fermés, laissant passer, sans grande perquisition, les voitures qui entraient dans Paris. Le train de ceinture, le train des ouvriers, filait, jetant sa fumée blanche, que le vent engloutissait en tourbillons. . .

Et, dans leur jardinière bleue, le père Téroigne et son fils, qui revenaient des Halles, sans échanger une parole, jouissaient de cette admirable poésie du matin qui est réservée aux petits travailleurs. Le cheval, endormi dans son harnais, marchait toujours, poussé par le mouvement de la voiture, traversant les rues d'Auteuil. Bientôt il dépassa la gare et les fortifications ; il se redressa et hennit à l'odeur du bois de Boulogne, sentant, l'écurie.

Déjà le garde d'octroi Millette saluait son ami Téroigne :

—Hé ! père Téroigne ! v'là un beau jour ! . . .

—Oui, un beau jour, Millette, un jour de chaleur. Si vous avez fini votre garde, montez sur le banc de ma voiture pour rentrer à la maison ; car la lanterne de là-haut est diablement allumée.

—Entendu, père Téroigne. Une seconde seulement.

D'autres voitures passaient, allant dans les deux sens ; on entendait les cris des employés :

—Rien à déclarer ?

Et les braves gens se penchaient sur les caissons, fourrageant dans la paille :

—Non. Rien à déclarer !

C'était l'éternelle réponse.

Millette rendit son service au camarade qui était venu le relever. Puis il sauta dans la voiture à côté du père Téroigne.

Le soleil, maintenant, dominait les coteaux et, perçant l'atmosphère encore pure, chauffait les voyageurs.

—Avant de nous quitter, dit Millette, nous boirons une goutte au Rond-Point de Boulogne.

—Ça, c'est une idée, répondirent les deux Téroigne, une fière idée.

Ils s'étaient engagés dans l'avenue du Parc-des-Princes.

—Ne fais donc pas tant de bruit avec tes grelots, dit le père Téroigne, retenant son cheval. Faut pas réveiller la grosse clientèle.

—Malgré l'éclat du soleil, toutes les fenêtres des hôtels du Parc-des-Princes étaient fermées.

—Tu les aimes donc tant que ça, les richards du Parc-des-Princes ? demanda Millette.

—C'est les meilleurs clients, Millette, les meilleurs clients. . . quand ils payent. Et moi, je ne vends qu'à ceux qui payent. La veille on me fait la commande, et je la dépose le lendemain.

—As-tu des commandes aujourd'hui ?

—Deux grands paniers de primeurs, là, derrière toi, un tas de choses qui ne pousseront ici que dans un mois. C'est pour les deux frères.

—Pour les frères Faradès ?

—Oui

Il y eut un silence ; puis la conversation reprit :

—Ah ça ! père Téroigne, vous qui allez dans la maison, pourriez-vous me dire ce qui s'est passé entre eux ?

—Pour sûr, il y a eu quelque chose entre eux ; mais quoi ? . . .

—Autrefois on les voyait toujours ensemble, chaque matin et chaque soir. Ils parlaient pour leurs affaires. Et, au milieu du jour, on rencontrait leurs deux filles s'en allant dans le Bois. Jamais elles ne se quittaient. Et, comme M. Louis a perdu sa femme, la femme de M. Arthur servait de mère aux deux filles. C'était plaisir de voir deux frères aussi unis.

—Il est certain qu'ils ne le sont plus. Ainsi, il n'y a pas six mois, on me faisait la commande à la fois pour les deux maisons ; maintenant chacun vient à son tour.

—Autrefois ils s'attendaient, le soir, à la porte du Bois, quand l'un d'eux était en retard. Maintenant celui qui est en arrière attend que l'autre ait dépassé la barrière.

—Bref ! ils sont brouillés. . . Mais ça ne nous regarde pas. J'ai reçu, hier, deux commandes : les paniers sont prêts. Je vais les déposer. Le reste, ce n'est pas mon affaire. *Pie !* Tournons à droite.

Le père Téroigne, fouettant son cheval, tourna dans la première rue qui coupe l'allée du Parc-des-Princes.

—C'est pas le chemin pour aller chez eux, dit Millette.

—C'est le chemin de service des derrières. Leurs deux jardins se touchent. Comme on dort dans leurs maisons, nous allons pénétrer par là et déposer les paniers sur les marches de la cuisine. Allons, petit, saute et tiens le cheval.

Bientôt les trois hommes furent à terre. Millette resta à la tête du cheval, et le père Téroigne et son fils s'éloignèrent dans une ruelle qui est parallèle à la grande allée du Parc-des-Princes et qui remplit pour ces hôtels le but d'un escalier de service. Lorsqu'ils furent arrivés à une certaine distance, Téroigne dit :

—Passe chez M. Louis ; moi j'entre chez M. Arthur.

Les deux hommes soulevèrent les gâchettes de bois qui barraient les portes et chacun d'eux pénétra dans l'un des deux jardins.

Ils atteignirent les deux maisons et appelèrent à voix basse les servantes. Comme on ne leur répondait pas, le fils prononça :

—Laissons les paniers. C'est pas la peine de réveiller la maison.

Ils laissèrent leurs paniers et revinrent vers les portes des jardins, qui n'étaient séparés que par une haie. A l'une d'elle paraissait la tête de Millette, avec son regard inquisiteur de gabelou.

—Besogne faite, père Téroigne ?

—C'est fini.

Le père et le fils touchaient en ce moment à la margelle d'un puits assez grand qui est commun aux deux jardins. Le fils dit :

—Il y a encore une distance d'ici au Rond-Point. Si nous buvions un peu d'eau fraîche, pour couper la soif ?

Ce mot d'eau fraîche attira Millette.

—Il cuit tellement ce matin, fit-il en se rapprochant.

—C'est entendu, répondit Téroigne. Tire de l'eau pour toi, petit ; moi je vais tirer pour Millette et pour moi. De l'eau fraîche, cela vaudra mieux que du vin, et celle de ce puits n'a pas sa pareille.

Deux systèmes de poulie étaient installés au-dessus du puits, afin de desservir chaque jardin sans mélanger les seaux et les cordages,

Le père et le fils prirent les cordes dans leurs mains et tirèrent à eux.

Le père amena un seau plein d'une eau claire et fraîche : mais aussitôt il poussa un cri :

— Paraît que mademoiselle Valentine perd ses bijoux dans le puits :

— Et, du seau, il enleva une grosse bague d'or avec un diamant.

Le fils Téroigne, de son côté, avait jeté un cri.

— Eh bien ! tu ne tires pas ton seau ? lui demanda son père.

— Tirer le seau ! Je t'en défie bien. On l'aura attaché en bas.

En effet, malgré tous ses efforts, il ne pouvait arriver à soulever la corde.

Les trois hommes se penchèrent sur le puits et devinrent très pâles.

Dans le fond, ils avaient distingué une masse sombre.

Instinctivement ils se tournèrent vers les deux maisons qui bordaient les jardins du côté de l'avenue du Parc-des-Princes.

C'étaient deux belles et grandes habitations, construites sans beaucoup de recherches artistiques, mais solides et confortables

Les Téroigne et Millette, tournés vers les deux maisons, restèrent quelques instants immobiles, stupéfaits, la voix glacée.

Après un long silence, Millette interrogea d'une voix inquiète :

— Est-ce qu'il serait arrivé un malheur ici ?

— Bah ! c'est impossible, fit Téroigne. Des gens si heureux . . .

— Oh ! ils ne l'étaient plus, heureux ! Il suffisait de les voir pour pressentir qu'il y avait un mystère entre eux. Je te dis qu'il a dû arriver un malheur ici. Cette bague que tu viens de trouver dans le seau, ce paquet noir qu'on voit dans fond du puits ! . . .

— Allons donc ! quelque robe tombée par hasard !

Téroigne défendait machinalement sa clientèle ; mais il le faisait sans conviction. Il connaissait l'exactitude de tout ce que Millette avait avancé.

Ils se décidèrent enfin à frapper aux portes des cuisines ; le domestique de M. Arthur et la cuisinière de M. Louis Faradès parurent. Ils s'étaient levés à la hâte, en maugréant contre les fâcheux qui les dérangent.

— Qu'avez-vous, père Téroigne ? Vous ne pouvez donc pas déposer votre commande et vous en aller ?

Sans répondre, les maraîcheurs firent signe aux domestiques de les rejoindre. Et ils les menèrent au puits.

Millette et le père Téroigne avaient eu la même idée. Si un cadavre se trouvait au fond du puits, ce ne pouvait être que le cadavre de l'un des deux frères. Sans doute, la veille, ils avaient vidé la querelle qui les séparait ! Millette, qui avait en lui, comme tous les gabelous, une nature de policier, prit la direction de la conversation.

— Voilà, les amis ; êtes-vous certains, vous ma fille, que M. Louis Faradès dort là-haut, dans sa chambre ; et vous, mon garçon, que M. Arthur Faradès est bien tranquille dans son lit ?

Les domestiques regardèrent, effarés, ceux qui les interrogeaient. Et ils répondirent ensemble :

— Est-ce que nous savons ?

Leurs maîtres étaient rentrés la veille, à l'heure habituelle, avec le gros des négociants qui quittent Paris après leurs affaires ; ils avaient passé la soirée, chacun chez soi, un peu inquiets, il est vrai, comme s'ils avaient attendu quelque chose ; puis ils s'étaient couchés.

— Alors, vous n'avez rien remarqué d'anormal ?

— Rien, qu'une espèce d'inquiétude.

À diverses reprises, M. Louis Faradès avait dit :

— Il est trop tard maintenant, il ne viendra pas.

Les domestiques des deux maisons en avaient fait la remarque. À leur tour, ils demandèrent aux maraîchers et au douanier dans quel but ils leur posaient ces questions.

Millette prit un air mystérieux :

— Regardez dans le puits, dit-il.

— En effet ! on voit là dedans quelque chose qui ressemble à un corps.

— Et voilà mon idée, continua Millette. Les deux frères étaient brouillés ; et l'un d'eux se sera séparé de l'autre !

— Ça, c'est impossible ! s'écrièrent les domestiques. Pour brouillés, ils te sont ? mais commettre une canaillerie, ils en sont incapables !

— Alors, faut monter chez eux et les réveiller.

—D'abord, dit Téroigne, il faut savoir ce qu'il y a au fond du puits. On se gausserait de nous, si c'était quelque vieille nippe. Hé, petit, veux-tu y descendre, toi ?

Il s'adressait à son fils, resté de l'autre côté de la margelle.

Le jeune eut un instant d'hésitation ; puis, poussé par la curiosité, il répondit :

—Je veux bien, tout de même.

Il fit le tour du jardin et vint rejoindre son père. On s'assura que la corde offrait toute sécurité, et le fils Téroigne se plaça crânement dans l'un des seaux.

—Descendez-moi, fit-il, en se cramponnant à la corde.

Le seau retenu par plusieurs mains, ne s'enfonçait que lentement, se confondant peu à peu avec les ombres du puits.

Bientôt on entendit le choc du seau sur l'eau, et la voix du fils Téroigne qui criait :

—Arrêtez. Je suis arrivé.

Il y eut un moment d'anxiété ; personne n'osait parler.

Saisi par une violente émotion, le jeune homme resta quelques instants sans bouger, sans regarder autour de lui. Ses yeux avaient d'ailleurs besoin de s'habituer à cette obscurité. Puis, faisant un effort, il étendit un de ses bras et toucha la masse noirâtre qui les intriguait. D'en haut on l'appelait :

—Réponds-nous. Distingues-tu ce que c'est ?

Peu à peu, il s'enhardit et essaya de faire mouvoir cette masse. Alors, il poussa un cri de terreur ; il avait aperçu la figure violacée d'un noyé.

—Hé ! Tirez-moi de là !

On s'empressa de remonter le seau ; le jeune homme, blême de frayeur, s'élança à terre ; ses dents claquaient.

—Parle donc ! Qu'as-tu vu ?

—Attendez ! j'étouffe. . . Je n'aurais pas peur de voir un noyé en pleine Seine ; mais ici, dans ce puits, ça m'a bouleversé.

—Un noyé ?

—Un homme qui paraît grand et fort. Son cadavre est appuyé contre l'autre seau ; c'est pour cela qu'on ne pouvait le relever tout à l'heure.

—Un noyé ? Tu es bien sûr ? . . .

—Dame ! Je l'ai bien vu, avec sa figure bouffie.

—L'as-tu reconnu ?

—Je vous dis que c'est un noyé. Quant à savoir qui, c'est une autre affaire. Allez-y vous-mêmes !

Millette réfléchit quelques instants : puis il dit :

—Puisqu'il y a un cadavre, faut prévenir la police.

—La police !

—Dame ! c'est elle que ça regarde.

—Et nos maîtres ? firent les domestiques.

—Nos maîtres ? ils dorment, n'est-ce pas ? Laissez-les dormir. Ils apprendront la chose assez tôt. Toi, dit-il au fils Téroigne, va prévenir le commissaire de police d'Auteuil. Et toi, il s'adressait au domestique de M. Arthur, va chez le commissaire de police de Boulogne. Ce ne sera pas trop de deux pour mener cette affaire là.

Millette profitait de son uniforme, qui lui donnait un semblant d'autorité, pour se faire obéir. Il s'imaginait toujours que l'un des frères Faradès avait tué l'autre, et il voulait mettre le cadavre au vent avant que l'éveil fût donné à l'assassin.

Il se blottit, avec Téroigne et avec la cuisinière, contre les arbres du jardin ; et là, ils attendirent l'arrivée de la police.

Les commissaires de Boulogne et d'Auteuil se rencontrèrent à la porte du jardin.

—Je ne suis venu que pour vous prêter mainforte, dit celui d'Auteuil à son collègue, puisque nous sommes sur votre terrain.

Des hommes les suivaient, portant des cordages.

Avant de s'avancer vers le puits, les deux commissaires causèrent à voix basse :

—Que pensez-vous de ceci ? dit celui de Boulogne. En me prévenant, on m'a laissé entendre que l'un des frères Faradès avait assassiné l'autre. Quoiqu'ils fussent brouillés, la chose me paraît impossible : tous les deux étaient fort honorables.

—L'essentiel est de voir le cadavre.

—Je vais toujours mettre des hommes en faction devant les portes qui ouvrent sur l'avenue du Parc. Si les soupçons de ces gens-là étaient exacts, on arrêterait immédiatement

le coupable ; c'est pour cela qu'il faut retirer le cadavre avant de pénétrer dans la maison.

Ils revinrent vers le puits, où les assistants attendaient leurs ordres.

—Jeune Téroigne, demanda le commissaire, voulez-vous descendre encore dans le puits ?

—Je veux bien, Monsieur, mais pas seul.

—Soit. Vous descendrez dans le seau, comme vous l'avez déjà fait ; et un de mes hommes y descendra attaché par la ceinture.

Un des agents s'offrit pour cette besogne, et, pendant qu'on l'attachait solidement par la ceinture, Téroigne fils reprenait sa place dans le seau. Puis on les fit glisser lentement dans le trou sombre. En ce moment on entendit une voix à une certaine distance :

—Que faites vous chez moi, Messieurs ?

C'était M. Arthur Faradès, qui paraissait à la fenêtre de sa chambre, en tenue du matin.

Le commissaire de Boulogne lui répondit en le fixant bien nettement :

—Il y a un cadavre dans votre puits, et nous allons le retirer.

—Un cadavre dans mon puits !

Presque aussitôt, M. Arthur Faradès quitta sa fenêtre. Une minute après, il était aux côtés du commissaire de police auquel il demandait :

—Mais, comment a-t-on découvert ? . . .

—Vous saurez cela tout à l'heure. Laissez-nous procéder à cette première besogne.

Une voix sortit du puits :

—Ça y est. Nous le touchons.

—Et c'est bien un noyé ?

—Oui, mon officier.

—Un homme ou une femme ?

—Un homme.

—Porte-t-il des traces de blessure ?

—Je ne crois pas.

—Pouvez-vous le remonter ?

—Il est pris dans la corde de l'autre seau. Nous allons d'abord le dégager.

L'agent et le fils Téroigne finirent par soulever le cadavre.

—Jetez-nous des cordes, crièrent-ils.

On leur envoya un paquet de cordes, et ils commencèrent à les nouer au-dessous des bras du noyé. Comme on attendait, avec anxiété, le résultat de leur travail, un homme se montra sur l'autre margelle du puits, celle dont le seau avait été enchevêtré avec le cadavre.

—Que se passe-t-il donc ici, dans le jardin de mon frère et dans le mien ? dit-il.

—Nous sommes ici au nom de la loi, répondit le commissaire de Boulogne ; un crime a, sans doute, été commis chez vous

—Un crime ? . . . chez moi ? . . .

—Vous êtes bien monsieur . . . ?

—Louis Faradès.

—Et vous, monsieur . . . ?

—M. Arthur Faradès.

—Veuillez, l'un et l'autre, ne pas vous éloigner. Jusqu'à nouvel ordre, vous êtes à ma disposition . . . Avancez-vous, les autres, là-dedans ?

—Il est attaché. Enlevez-nous !

Chacun aida à remonter le fardeau qui était devenu beaucoup plus lourd. Le cadavre commençait à être visible ; Téroigne et l'agent de police le maintenaient pour éviter les chocs contre les parois du puits. Avec beaucoup de calme, M. Arthur Faradès envoya son domestique chercher un matelas, pour que le cadavre ne fût pas étendu à terre.

Comme les assistants s'étaient précipités à l'orifice du puits, le commissaire s'écria :

—Tout le monde en arrière !

Il ne voulait garder avec lui que des agents, afin de constater plus tranquillement dans quel état se trouvait le corps. Il donna l'ordre de surveiller les deux frères ; puis on procéda à l'opération la plus difficile, celle d'enlever le noyé. Après quelques instants, le malheureux était étendu sur le matelas ; et les hommes de police purent l'examiner.

C'était un homme de haute taille, vêtu d'une façon bizarre. Ce qui fixait l'œil tout d'abord, était un gilet rouge, d'un rouge éclatant que l'eau n'avait pu ternir ; son veston et sa culotte courte, qui s'enfonçait dans des guêtres de cuir jaune, étaient marrons, avec des

broderies noires. Ses cheveux, très longs, étaient séparés sur le milieu de la tête et tombaient de chaque côté en cadenettes.

Les frères Faradès essayèrent de voir le noyé, que les agents masquaient.

—Pas encore, dit le commissaire en les arrêtant.

Et, aidé de son collègue, tandis que les agents formaient une sorte de barrière impénétrable, il se pencha sur le cadavre.

Il tâta toutes les parties du corps, après avoir ouvert les vêtements.

—Trouvez-vous une blessure ? lui demandait-on.

—Non, je ne trouve rien.

Et, cependant, il semblait impossible qu'un homme de cette taille eût été jeté dans un puits sans une lutte.

—Cet homme devait être mort quand on l'a précipité là-dedans, dit le commissaire, après un assez long examen.

M. Arthur Faradès, impatienté, avait fini par s'écrier :

—Allez-vous, oui ou non, me laisser libre de voir ce qui se passe chez moi ?

De son côté, M. Louis Faradès s'emportait contre les agents qui le maintenaient.

Les femmes, entendant du bruit dans le jardin, s'étaient mises aux fenêtres, interrogeant avec anxiété. Le commissaire attendait ce moment. Il releva, autant qu'il le put, le noyé, pendant qu'on faisait passer M. Louis Faradès dans le jardin de M. Arthur. Quand le cadavre fut placé contre la margelle, le commissaire ouvrit ses yeux dont le regard avait quelque chose d'effrayant. Et soudain, il donna à tous ses hommes l'ordre de s'écarter, mettant les deux frères en face du noyé trouvé dans leur puits mitoyen.

Tous les deux poussèrent un cri et se reculèrent instinctivement ; puis, sans s'occuper des policiers ni des voisins qui se massaient peu à peu dans le jardin, ils se regardèrent face à face. Et, presque en même temps, ils murmurèrent tous les deux :

—Misérable !

Le commissaire les observait avec soin, pressentant un mystère :

—Qu'avez-vous dit, Messieurs ?

—Rien, rien . . .

—Cependant, vous avez parlé l'un et l'autre. Et devant la justice, il vous est interdit de vous taire.

—La justice ?

Les deux frères étaient agités d'un tremblement nerveux.

—Je n'ai rien à répondre à la justice, dit M. Arthur.

—Je suis comme mon frère, déclara M. Louis.

En ce moment, la fille de M. Arthur et la femme et la fille de M. Louis accouraient dans le jardin. Comme les deux jeunes filles allaient s'embrasser, leurs pères les arrêtaient, en s'écriant :

—Vous ne pouvez plus rien avoir de commun, mes pauvres enfants !

Des larmes coulaient sur leurs joues. Malgré sa finesse, le commissaire n'arrivait pas encore à pénétrer le secret de cette scène.

—Enfin, que veut dire tout ceci ? demandèrent les jeunes filles.

M. Arthur, à voix basse, répondit à sa fille :

—Regarde sur la margelle du puits.

—Dieu !

Et elle eut un mouvement d'horreur.

—On a trouvé ce noyé dans le puits de ton oncle.

De son côté, M. Louis disait à Jeanne :

—C'est un horrible malheur qui nous frappe. On vient de trouver ce cadavre, jeté dans notre puits. . . On va accuser mon frère. Ils n'osaient encore formuler nettement une accusation. Quand le commissaire eut observé assez longtemps, il commença son interrogatoire.

—Lequel de vous est l'aîné, Messieurs ?

—Moi, répondit Arthur Faradès.

—Alors, veuillez répondre à mes questions. Quant à vous, Monsieur, et il se tournait vers l'autre frère, vous pourrez rectifier les réponses de votre frère, si elles ne sont pas exactes. Ces dames peuvent se retirer, si elles le désirent.

—Non, nous resterons ici, dirent-elles vivement.

—Soit. Monsieur Faradès, vous habitez tous les deux, n'est-ce pas, les maisons qui sont en face de nous ?

—Oui, Monsieur. Celle de droite est la mienne, celle de gauche est celle de mon frère.

—Y a-t-il une communication entre vos deux habitations ?

—Non, Monsieur.

—Mais vos jardins ne sont séparés que par cette haie qui aboutit au puits où se trouvait le cadavre ?

—Oui, monsieur.

—Ce puits ne servait-il qu'à l'un de vous ?

—Il nous servait à tous les deux.

—En effet, puisqu'il y a deux systèmes de poulie.

—C'est seulement depuis quelques mois que nous avons fait construire une poulie pour chacun de nous. Jusque-là, une seule avait suffi.

—Cela établit nettement que ce puits vous appartient à tous les deux, et que vous êtes mutuellement responsables du crime qui nous intéresse.

Les deux frères eurent un mouvement indigné ; chacun d'eux dit :

—Vous osez me soupçonner ?

—Monsieur, je souhaite que vous n'ayez pas démenti votre passé, si honorable jusqu'ici ; mais les présomptions qui s'élèvent contre vous sont trop grandes pour que la justice ne vous soupçonne pas.

—Des présomptions ! . . . Vous osez m'accuser d'un crime ! s'écria M. Louis Faradès.

Au même instant, M. Arthur, avec un accent de colère, protestait hautement de son innocence.

—Messieurs, la justice n'a pas à se mêler de vos protestations, dit le commissaire ; la justice ne croit qu'aux preuves palpables.

—Et quelles preuves avez-vous ?

—Jusqu'ici aucune preuve n'est établie : il n'existe que des probabilités ; mais elles sont écrasantes, soit pour vous deux, soit pour l'un de vous. Un cadavre a été découvert ce matin, dans votre jardin . . .

—On peut l'y avoir porté par les derrières. Tous les gens qui sont ici y sont venus aisément, et sans notre permission. Si un crime a été commis, l'assassin, pour se débarrasser du cadavre, l'aura jeté dans le puits . . .

—Je ne le crois pas, Monsieur, dit finement le commissaire de police, en interrompant Arthur Faradès : je pense, et c'est mon droit, que le crime a été commis ici. J'en ai déjà quelques preuves.

Les deux frères tressaillirent.

—Quand je vous ai amené devant le cadavre, continua le commissaire, vous vous êtes reculé l'un et l'autre, et vous avez parlé bas. L'homme, qui est là, assassiné, était connu de vous . . . Vous vous troublez. Répondez-moi catégoriquement. Ce malheureux était-il, oui ou non, connu de vous ?

M. Louis Faradès, dont le caractère était aussi calme que celui de son frère était emporté, s'avança et répondit :

—Puisque vous procédez à un véritable interrogatoire, Monsieur, il serait nécessaire d'y procéder régulièrement. Pour ma part, si j'ai quelques explications à donner à la justice, je ne les donnerai qu'à un juge d'instruction et en secret. Je ne répondrai rien devant cette foule par laquelle vous avez laissé envahir nos jardins.

L'observation de Louis Faradès étant très juste, le commissaire donna l'ordre de faire évacuer les jardins. Millette qui, depuis l'arrivée de la justice, s'était prudemment tenu sur la réserve, voulut alors parler :

—Je puis éclairer la justice, moi, dit-il avec l'importance factice des inutiles.

—Restez ici, dit le commissaire, ou revenez dans deux heures. J'attendrai l'arrivée du juge d'instruction pour pousser plus loin cette enquête. Que tout le monde se retire !

Les agents chassèrent les curieux, qui malgré tout, se massaient dans la petite ruelle.

Le commissaire, voulant éviter que les deux frères ne pussent communiquer ensemble, les fit ramener chacun chez soi, les mettant sous la garde d'une escouade d'agents.

—Je serais très heureux, leur dit-il, s'il m'était possible de vous relâcher ; mais, jusqu'à la décision du juge d'instruction, je vous maintiens en état d'arrestation.

Puis des linges furent étendus sur le corps du noyé, pour le protéger contre le soleil qui dardait. La fille de M. Arthur Faradès, Valentine, pleurait dans son salon, où elle s'était retirée ; elle souffrait horriblement à la pensée que son père ou son oncle étaient sur le point d'être arrêtés. Madame Louis Faradès et sa fille Jeanne pleuraient de leur côté,

attendant avec une impatience fébrile l'arrivée du juge d'instruction. Téroigne père et Téroigne fils étaient remontés dans leur voiture avec leur ami Millette, gonflés d'importance.

—Eh bien ! père Téroigne, fit Millette, je vous avais bien dit qu'il y avait quelque chose de mystérieux dans ces deux maisons !

—Il est certain que je ne voudrais être à la place d'aucun des deux frères. . . Mais quel éclaircissement donnerez-vous à la justice, vous ?

—C'est que. . . hier. . . j'ai vu. . . Bah ! père Téroigne, je ne peux dire ça qu'au juge d'instruction. Et je le lui dirai aujourd'hui, foi d'honnête homme ! Ce sera une rude preuve, allez !

II—LES DEUX FRÈRES.

Il y avait une vingtaine d'années que les frères Faradès avaient fait construire leurs maisons du Parc-des-Princes. Depuis leur enfance, ils avaient vécu dans une union parfaite, entourant leur père des égards les plus affectueux.

La chance les avait pareillement favorisés : l'aîné, Arthur Faradès, occupait une situation importante dans une maison de coulisse ; et le cadet, Louis Faradès, était associé dans une fabrique d'étoffes considérable. Leurs situations étaient à peu près égales. Leur père, avant de mourir, avait eu le bonheur de les voir mariés, heureux, et jouissant largement de la vie. Arthur avait seulement une année de plus que son frère.

Ils connaissaient peu leurs parents de province, et toute leur vie s'était écoulée dans une intimité de chaque jour.

Ce qui les avait poussés à vivre ainsi, c'est que, pendant toute son existence, leur père avait pleuré son jeune frère, Jean Faradès, qui avait disparu vers sa vingtième année. Le brave homme n'en parlait jamais que les larmes aux yeux :

—Mes chers enfants, disait-il souvent, je me souviendrai toujours du départ de votre oncle, de mon 'petit'. Nous l'appelions tous le petit, par affection, par tendresse, parce qu'il était venu longtemps après moi. Ma mère l'avait chéri avec tant de chaleur qu'il s'était lancé dans la vie de folies en véritable enfant gâté. Lorsqu'il eut commis pas mal de sottises, on voulut l'enrayer : il était trop tard. Il se raidit contre nos observations ; il se conduisit en tête brûlée. Il nous quitta, sous prétexte d'aller tenter la chance en Amérique ou dans l'Inde.

—Qu'est-il devenu ? Nous ne l'avons jamais su. Ses dernières nouvelles étaient de Ceylan. . . . Depuis, rien ; pas une lettre, pas un souvenir. Est-il mort ? ou bien vit-il dans un pays étranger ? Malgré toutes nos recherches, il nous a été impossible de rien découvrir à son sujet.

Quand le père d'Arthur et de Louis Faradès mourut, il leur fit une dernière recommandation, à son lit de mort :

—Si votre oncle revenait un jour, vous lui rendriez sa part d'héritage : il a droit à la moitié de tout ce que je possède.

Maîtres de la fortune de leur père et de la fortune de leur oncle, les deux frères firent de nouvelles tentatives pour retrouver leur oncle Jean, avant de placer leurs capitaux dans leurs maisons respectives. Leurs recherches n'aboutirent à aucun résultat ; et on s'habitua à cette idée que l'oncle Jean était mort.

Les années s'écoulaient. La fortune des deux frères grossissait peu à peu.

Quelques années avant la guerre, ils firent construire leurs habitations de Boulogne. Ils achetèrent ensemble un grand terrain et le séparèrent par le milieu ; sur la ligne de séparation, ils ne plantèrent qu'une haie, ne voulant pas entre eux de murailles. Leurs existences se mêlèrent de plus en plus. La guerre de 1870 leur porta un coup terrible : la femme d'Arthur Faradès, qui était d'une nature très délicate, fut bouleversée par nos malheurs : obligée de partir à la hâte pour le midi, elle mourut loin de sa maison et, avant de mourir, confia sa fille à sa belle-sœur.

Cette mort resserra les liens des deux familles. Valentine et Jeanne s'aimèrent désormais comme deux sœurs. . . . Après la guerre, les deux frères s'installèrent de nouveau à Boulogne et n'en bougèrent plus.

.....
 . . . Quelques mois avant la découverte du noyé dans leur puits, les Faradès passaient leur soirée chez l'aîné, M. Arthur, devisant avec gaieté, quand le facteur apporta une lettre d'une écriture inconnue et dont l'enveloppe avait été timbrée dans les postes des

colonies anglaises. La suscription était adressée à : "Messieurs Faradès frères."

Louis prononça :

--Puisqu'on nous écrit à tous deux, et que tu es l'aîné, à toi de décacheter, frère.

Cependant Arthur laissait la lettre devant lui comme s'il avait craint de l'ouvrir.

--J'ai peur d'apprendre une mauvaise nouvelle.

--Alors c'est moi qui lirai, dit Louis.

Il fit sauter le cachet.

Presque aussitôt, il pâlit, et son frère s'écria :

--Tu vois ; j'avais un mauvais pressentiment....

--Mais ce n'est pas du tout une mauvaise nouvelle.

--Tu as pâli cependant.

--D'une bonne émotion. Ecoute !

Et il lut la lettre.

" Mes chers enfants,

" Votre père, autrefois, a dû vous parler d'un oncle assez mauvais sujet qui avait disparu de la circulation à l'âge de vingt ans.

" Cet oncle, ce mauvais sujet, c'est moi.

" Je ne vous raconterai pas, dans cette lettre, les nombreuses aventures qui m'ont mis au cerveau le plomb qui me manquait jadis. Je vous dirai seulement que je me suis complètement rangé, et si bien rangé que j'ai amassé une fortune assez rondelette.

" Cette fortune est à vous, mes chers enfants : bientôt j'irai vous la porter.

" Je suis parvenu à connaître votre adresse. Répondez-moi, si, dans votre cœur, il y a encore un peu d'affection pour le frère de votre père.

" Quand j'aurai terminé les dernières affaires qui me retiennent à Calcutta, je partirai pour Paris. Ecrivez-moi ici, poste restante.... Votre vieux garnement d'oncle.

" JEAN FARADÈS."

Quand Louis eut terminé la lecture de cette lettre, il y eut un moment de silence.

Puis Louis reprit :

--Je lui répondrai demain, à ce brave oncle....

--Ah ! tu lui répondras ?

--Nous le lui devons.

--Tu as raison.... je lui répondrai aussi.

Soudain le ton des deux frères avait changé, comme si une barrière se fut élevée entre eux.... Le reste de la soirée se passa silencieusement. Les jeunes filles sentirent qu'une gêne pesait sur leurs pères, elles essayèrent vainement de la dissiper.

Quand on se sépara, Arthur répéta sa question :

--Tu écriras à notre oncle ?

--Dès demain.

--Je lui écrirai aussi... de mon côté.

C'était la première fois que Louis et Arthur Faradès ne faisaient pas une chose en commun....

Arthur dit à sa fille, en se retirant :

--Je vois que mon frère se dispose à nous enlever la fortune de l'oncle Jean.

Quant à Louis, il fut persuadé, dès ce même jour, que son frère allait essayer d'accaparer banalement l'oncle à l'héritage qui s'annonçait.

Une correspondance s'établit en effet, directement, entre l'oncle Jean et chacun de ses neveux. Et, graduellement, une séparation se produisit entre les deux frères.

Il avait suffi d'une grossière question d'argent pour les brouiller.

Désormais, ils cessèrent de se rendre ensemble à Paris : ils ne se saluaient même pas quand ils se rencontraient. En écrivant à l'oncle Jean, ils disaient :

" Mon frère va bien," sans donner d'autres explications.

Tous les deux agissaient par amour pour leur fille avec un entêtement irouï. Ils en étaient arrivés à se détester, à trouver des sujets de haine dans leur existence passée. Ils avaient défendu, l'un et l'autre qu'on prononça leurs noms. Ils s'accrochaient sottement à leur amour-propre, causant une immense douleur à ceux qui les entouraient.

Malgré la défense de son mari, madame Louis Faradès continua, d'ailleurs, de recevoir

Valentine pendant l'absence des deux frères. Quant aux deux jeunes filles, rien ne put en tamer leur amitié ; elles ne voulaient pas être victimes des dissentiments de leurs pères, malgré l'affection et le respect qu'elles éprouvaient pour eux.

Dans ses lettres, l'oncle Jean parlait de plus en plus de son prochain retour. Et maintenant, l'idée de ce retour embarrassait les deux frères. Comment expliquer à leur oncle qu'ils étaient brouillés, et brouillés sur un tel sujet ?

Arthur avait fait préparer un logement pour Jean Faradès dans sa maison ; et Louis, pensant que son oncle voudrait peut-être descendre chez lui, parce que sa fille portait son nom, avait imité son frère.

Le voyageur annonça enfin que ses affaires étaient terminées et fixa le jour de son arrivée à Paris.

Ainsi que les domestiques des deux maisons l'avaient expliqué, les deux frères étaient partis pour Paris la veille à l'heure habituelle et étaient rentrés le soir.

C'était ce jour-là que leur oncle avait dû arriver à Paris.

Les deux frères, en proie à une violente indignation, attendaient le juge d'instruction avec pleine confiance ; chacun d'eux eût été persuadé qu'il serait relâché après un premier interrogatoire. Le juge d'instruction, désigné par le procureur, arriva dans la matinée, avec le commissaire qui était allé le requérir, et qui l'avait mis rapidement au courant de la situation si mystérieuse qui se présentait, et lui avait répété à diverses reprises :

—Je suis certain que le malheureux était connu des deux frères. Vous n'avez qu'à organiser promptement une nouvelle confrontation pour en acquérir la certitude.

—Je préfère les interroger d'abord, avait répondu le juge.

Les agents, apercevant le magistrat, envoyèrent un des leurs au-devant de lui, afin de le renseigner.

—Les deux frères sont toujours là ? demanda-t-il.

—Oui ; enfermés séparément.

—Ils n'ont vu personne ?

—Personne n'a pénétré jusqu'à eux. Nous avons même été forcés de rudoyer un peu les femmes. . .

—C'est bien : je vais interroger les prisonniers.

—Par lequel voulez-vous commencer ?

—Par M. Louis Faradès, puisque, d'après ce que vous m'avez dit, ce serait de son jardin que le cadavre a été précipité dans le puits.

Le juge alla auparavant examiner le noyé.

—Cet homme devait être mort quand on l'a jeté là, dit-il à son tour. D'ailleurs, on procédera à l'autopsie aujourd'hui même.

Puis il se fit conduire dans la chambre où était gardé M. Louis Faradès. Après les premières questions d'usage, le juge, M. Beaulieu passa immédiatement au crime :

—Vous savez, n'est-ce pas, Monsieur, qu'un homme a été trouvé, noyé, chez vous, et enchevêtré dans les cordages de votre puits ?

—Tout cela est exact, Monsieur ; et je vais vous renseigner, de suite, sur l'identité du cadavre.

Le juge, malgré sa finesse et son sang-froid, eut un soubresaut.

—Vous connaissiez l'homme qui a été assassiné ?

—Oui, Monsieur. C'était mon oncle, M. Jean Faradès.

—Habitait-il avec vous ?

—Non. Il était revenu, depuis hier seulement, des Indes anglaises.

—Ainsi cet homme a été assassiné le jour de son arrivée à Paris ?

—Oui, Monsieur.

—Et vous l'avez vu. . . hier ? . . .

—J'ai passé une partie de la journée avec lui.

Le juge écoutait avec stupéfaction toutes ces réponses dites candidement. Si M. Louis Faradès était coupable, il se livrait lui-même,

M. Beaulieu fixant ses yeux sur ceux de M. Louis Faradès dit :

—Racontez-moi simplement ce que vous savez.

Déjà, dans son esprit, se formait le plan de demander le même récit à l'autre frère, de la même façon, afin de comparer leurs versions.

M. Louis Faradès répondit très naturellement :

— Cela vaudra mieux, en effet ; car la mort de mon oncle est entourée d'un tel mystère que la justice aura beaucoup de mal à découvrir l'assassin . . .

— Vous croyez que votre oncle n'a été assassiné que par une seule personne ?

— Je l'ignore.

— Continuez

— Jean Faradès, un frère de mon père, avait quitté la France autrefois, et il y avait une trentaine d'années qu'on n'avait plus entendu parler de lui. Mon frère et moi, nous le croyions mort, quand il nous écrivit, en nous annonçant son retour, il y a quelques mois.

— Était-il riche ?

— Nous ne savons pas quel pouvait être le chiffre de sa fortune ; il nous disait seulement dans ses lettres qu'il avait amassé une fortune assez rondelette : c'était son expression : il la répétait assez souvent.

— Expliquez-moi, immédiatement, pour quel motif une scission est survenue entre vous et votre frère ? C'est un sujet pénible, je le sais, mais je vous prie de répondre à ma question.

— Il n'y a eu aucun motif de haine entre mon frère et moi, dit avec calme M. Faradès ; nous avons cessé de nous voir, simplement parce que nos caractères ne s'entendaient plus. Je poursuis mon récit. Malgré les dissentiments survenus entre mon frère et moi, nous nous rendîmes, tous les deux, hier, à la gare de Lyon, où notre oncle nous avait donné rendez-vous. Nous le reçûmes avec beaucoup d'affection : et il montra une grande joie en nous voyant, on sentait qu'il éprouvait un bonheur complet à retrouver une famille. Et, si j'insiste là-dessus, c'est pour éloigner tout soupçon de suicide . . .

— Arrivait-il seul ?

— Non. Il était accompagné d'un jeune méridional, M. Jacques Vélizay, qu'il nous a présenté comme son meilleur ami, et avec lequel il avait fait des affaires dans l'Inde.

— Quel genre d'affaires traitait votre oncle ?

— Il ne nous a jamais donné de longues explications là-dessus : mais j'ai compris qu'il était lancé dans le commerce des châles et des tapis. Il devait entasser des produits de la vallée de Kachmyr et des autres contrées où se trouvent des industries asiatiques ; et il les vendait, sans doute, à des commissaires de Calcutta, ou à des voyageurs tels que Jacques Vélizay. Ni mon frère ni moi ne pronçâmes devant notre oncle un seul mot qui pût lui faire comprendre les dissentiments qui existent entre nous.

A lors M. Beaulieu laissa tomber, comme par hasard, cette phrase, avec laquelle il espérait troubler M. Faradès :

— Chez qui de vous est-il descendu ?

— Il n'est pas descendu chez moi : c'est tout ce que je puis dire.

— Donc, il serait, d'après vous, descendu chez votre frère, chez M. Arthur ?

— Je l'ignore. Tous les deux, nous avions préparé un appartement pour notre oncle, afin qu'il pût aller où bon lui semblerait.

— Cependant il est allé quelque part ?

— C'est là, Monsieur, que commence le mystère. Lorsque mon oncle eut réuni ses bagages, qui étaient assez nombreux, et qui arriveront demain par le camionnage, il nous dit :

“ Mes enfants ” je vous cite ses paroles textuelles, “ mes enfants, l'affection est l'affection, et les affaires sont les affaires. Des intérêts assez graves me forcent à vous quitter pour quelques heures.”

Nous aurions voulu l'accompagner ; il s'y refusa obstinément. Dans les courts instants où j'ai vu mon oncle, j'ai remarqué que, sous un aspect de bonhomie, il avait un caractère assez défiant. A diverses reprises, il nous a écrit que sa fortune nous était destinée ; et, cependant, il ne nous a jamais dit quel était le chiffre de cette fortune. Et, hier, pour s'occuper de ses intérêts, dans cette ville où il ne connaît plus personne, il a refusé notre concours.

— Ainsi vous prétendez qu'il vous a quittés ?

— Oui, Monsieur. Nous lui avons indiqué le chemin qu'il devait prendre pour se rendre à Boulogne. Et il a dit :

“ J'arriverai à l'heure du dîner. Ne vous occupez plus de moi, mes enfants ! ”

— Et il est parti seul ?

— Non. Ce M. Jacques Vélizay, est parti avec lui. Nous avons convenu, avec mon frère, que, puisqu'il était l'aîné, notre oncle irait d'abord chez lui, et qu'il viendrait chez moi ensuite.

—Et depuis ?

—Depuis, j'attends.

—Vous affirmez donc que vous n'avez plus revu votre oncle ?

—Je ne l'ai plus revu.

—Cependant, comment expliquez-vous qu'il ait été trouvé mort chez vous, ce matin ?

—C'est ce que je ne puis expliquer. Je vous jure seulement que, depuis hier, j'attends mon oncle. Je supposais qu'il avait couché chez mon frère. . .

M. Beaulieu posa alors toute une série de questions à Louis Faradès, dans l'espoir que celui-ci se couperait. Ses réponses furent toujours d'une netteté absolue. Il était évident que, si le cadet des Faradès s'était rendu coupable du crime, rien ne le ferait sortir de son système de défense.

—J'espère, dit-il à M. Beaulieu, que, maintenant, vous donnerez l'ordre de me remettre en liberté.

—Vous n'êtes pas encore arrêté, Monsieur ; vous êtes simplement à la disposition de la justice.

—Cependant, je voudrais voir ma femme et mon enfant.

—Je ne puis vous autoriser. Je suis forcé de vous garder ici, à ma disposition, jusqu'à ce que l'enquête soit complétée.

Malgré les protestations du prisonnier, le juge se retira. Il descendit de nouveau dans le jardin, pour examiner le cadavre. Des groupes se pressaient continuellement aux portes, maintenus par les agents. Le pays commençait à être surexcité par la découverte du crime.

Il y avait même plusieurs cavaliers qui, poussés par la curiosité, avaient quitté les allées du Bois et s'engageaient dans l'avenue du Parc-des-Princes afin de savoir ce que signifiait cet attroupement.

Un de ces cavaliers, un Anglais, frais et rose, s'écria, en parlant à un de ses amis :

—Pécheret, vous êtes insupportable ! Pourquoi nous forcez-vous à venir jusqu'ici ?

—Pour savoir ce qui se passe.

—Quelque incident sans importance, éternel badaud. . .

—Sachez, mon cher Clipson, que la première qualité d'un vrai Parisien, c'est la badauderie.

Et celui que Clipson avait appelé Pécheret amena son cheval jusqu'à la grille du jardin, au moment où M. Beaulieu donnait l'ordre de rendre libres tous les abords. Pécheret s'éloigna en murmurant :

—C'est agaçant : J'aurais voulu voir le cadavre.

Lorsque M. Beaulieu eut fait débarrasser les abords de la maison de la foule de curieux qui les encombraient, il se rendit dans la pièce où M. Arthur Faradès était maintenu à grand-peine par les agents. L'air des Faradès montrait autant de rage et de colère que le cadet avait fait preuve de calme et de dignité.

Dès que M. Beaulieu entra, le prisonnier lui cria :

—C'est une action épouvantable que de retenir un honnête homme prisonnier !

Le juge lui coupa la parole :

—La violence ne vous mènera à rien, Monsieur ; elle ne peut que confirmer les présomptions qui pèsent sur vous.

—Des présomptions. . . contre moi ?

—Sans doute ; croyez-vous que la justice puisse passer à côté d'un crime, sans soupçonner le maître du lieu où ce crime a été commis ?

—Pourquoi donc aurai-je assassiné mon oncle ?

M. Beaulieu ne put s'empêcher de murmurer :

—Ah ! c'était votre oncle ?

—Mon oncle Jean Faradès, qui revenait des Indes anglaises.

Avec volubilité, Arthur Faradès raconta une histoire entièrement identique à celle que son frère avait dite quelques instants auparavant. Les deux récits concordaient jusque dans leurs moindres détails. Les lettres de l'oncle, l'arrivée à la gare, ses paroles, l'ami Jacques Vélizay. . . tout s'y trouvait.

—Ainsi, demanda M. Beaulieu, vous affirmez que vous n'avez pas revu votre oncle depuis la gare de Lyon ?

—Non. Nous sommes allés ensemble jusqu'à la Bastille. Là, nous nous sommes quittés ; et chacun est parti de son côté.

—Dans quelle direction est parti votre oncle ?

.. Il a suivi les boulevards.

—Seul, n'est-ce pas ?

—Non. Ce Jacques Vélizay l'a accompagné.

—De telle sorte que vous l'accuseriez presque d'avoir assassiné votre oncle, ce Jacques Vélizay ?

—Je ne dis pas cela.

.. Il y eut un silence ; puis le juge reprit :

—Vous n'aviez plus de relations affectueuses avec votre frère. Pour quel motif ?

Arthur hésita, comme s'il était troublé.

—Voyons, répondez, tout de suite.

—Mon frère a laissé voir son intention d'accaparer notre oncle. Il y avait là-dessous une question d'héritage...

—Enfin, où supposez-vous que votre oncle est descendu ?

—Je l'ignore. Je l'attendais ; il n'est pas venu. C'est tout ce que je sais.

—Votre frère l'attendait aussi. Puisque votre oncle n'est pas venu chez vous, il est allé chez votre frère ?

—Cela est possible ; mais je n'en sais rien. Je vous ai raconté tout ce que j'avais vu ; veuillez, maintenant, me faire relâcher. Je veux voir ma fille.

—Plus tard, monsieur !

Sans répondre aux nouvelles protestations de M. Faradès, le juge descendit dans le salon de la villa. Puis, il fit appeler devant lui Valentine Faradès, qui confirma le récit de son père. Madame Louis Faradès et Jeanne vinrent, à leur tour, affirmer que pendant toute la soirée précédente, elles avaient vainement attendu l'oncle Jean Faradès.

Peu à peu, le juge sentait une opinion se former dans son esprit : aucun des deux frères ne s'accusait franchement ; mais chacun d'eux semblait vouloir établir que la victime avait passé la soirée chez l'autre.

—Il reste ce Jacques Vélizay, dit-il, au commissaire de police.

—Je pense que ce Jacques Vélizay est un produit de leur imagination.

—C'est aussi mon avis. Je pense même que leur brouille est combinée, depuis longtemps, dans le but d'égarer la justice. Ce qui m'intrigue, c'est que personne n'ait vu cet homme hier... Qu'on m'amène les domestiques !

Tous les domestiques de la maison furent appelés et affirmèrent catégoriquement que l'oncle Jean Faradès n'avait pas paru dans aucune des deux villas. Tous déclarèrent qu'on s'était couché assez tard, dans l'espoir de le voir arriver... Cependant les deux frères avouaient qu'ils étaient allés à la gare de Lyon. ... semblait donc évident qu'ils avaient ramené leur oncle... Mais à quelle heure?... Et comment l'avaient-ils caché ?

—A-t-on prévenu les trois hommes qui ont découvert le cadavre ?

—Ils sont là, monsieur le juge.

—Qu'ils viennent !

Téroigne père et Téroigne fils ne purent que confirmer leur première déposition, que l'on connaissait déjà.

Restait Millette, qui, le matin, avait affirmé qu'il donnerait des éclaircissements.

—Et vous, monsieur Millette ? fit le juge.

Millette secoua la tête et dit avec beaucoup d'importance :

—Moi, Monsieur, j'ai vu plus que tout cela. Et, quoique MM. Faradès m'aient toujours paru de braves gens, je vais vous l'expliquer.

Il s'arrêta pour reprendre d'une voix sombre :

—J'ai vu le noyé, hier, moi ! Sur le coup de sept heures, l'homme au gilet rouge était encore vivant.

Millette regarda autour de lui pour jouir du succès qu'obtenait sa déposition.

M. Beaulieu, appuyant sur chaque syllabe, prononça :

—Vous êtes certain de ce que vous affirmez ?

—Monsieur le juge, dans notre métier on devient observateur à force de voir passer tant de gens

—Et vous avez vu passer ?...

Le noyé ! comme je vous vois en ce moment. J'étais à la grille, de service, sur le coup de six heures et demie, sept heures. A ce moment, il arrive à la station d'Auteuil seize trains par heure, huit dans chaque sens. Il y a une quantité de gens qui se rendent à pied de la gare d'Auteuil à Boulogne.

—Et c'est alors que ? . . .

—Attendez ! Je vois un homme, grand, le gilet rouge, l'habit marron, avec des soutaches noires.

—Il était accompagné ?

—Ça, je n'en sais rien. Il me semble qu'il était accompagné ; mais je ne pourrais pas le jurer. Il passait tant de monde à ce moment-là !

—Et venait-il de la gare ?

—C'est probable, parce qu'il est passé une minute après l'arrivée du train de j'ai oublié l'heure exacte

Le juge, très anxieux, supposant qu'il tenait une bonne piste, pressait le témoin :

—Faites un effort de mémoire ; il est absolument nécessaire d'établir l'heure exacte à laquelle est passé ce malheureux.

Millette chercha quelque temps et finit par dire :

—Par le train de six heures et vingt-deux minutes, ou par le train de six heures et demie.

—Par lequel de ces deux trains ?

—L'un ou l'autre. Dire lequel, ce ne serait pas facile.

—Vous devez savoir s'il était avec un des frères Faradès ?

—Non. Je ne peux pas dire ça. Mais je suis certain que les frères Faradès sont arrivés aussi par l'un de ces deux trains.

—Par le même train que la victime ?

—Je ne peux pas le dire. Je raconte seulement ce dont je suis absolument certain. Mais ils sont arrivés tous les deux ensemble.

—Se parlaient-ils ?

—Je ne crois pas, puisqu'ils sont brouillés.

—C'est bien. Restez-là ; et ne dites plus une parole tant qu'on ne vous interrogera pas. Qu'on m'amène M. Arthur Faradès !

Quand Arthur Faradès fut arrivé, le juge ne lui posa qu'une seule question, et d'un ton très naturel :

—Par quel train êtes-vous rentré, hier, à Boulogne ?

—Par le train de six heures et demie.

La réponse arriva avec une telle franchise que M. Beaulieu examina celui qu'il croyait coupable. Puis il le fit reconduire dans une salle voisine et envoya chercher l'autre frère. Il posa à M. Louis la même question.

—A quelle heure êtes-vous rentré à Boulogne ?

—Par le train qui part de Paris à six heures et qui arrive à six heures et demie à la gare d'Auteuil.

—Restez ici

Plaçant Louis Faradès sous une double garde, le juge alla dans le jardin.

Il mena Millette devant le cadavre et dit :

—Monsieur, songez que votre déposition est d'une gravité exceptionnelle. Vous avez entendu ce qu'ont dit les deux frères Faradès. Votre déposition est accablante pour eux. Reconnaissez-vous la victime ?

—Je jure que ce malheureux est passé hier par la grille de Boulogne à six heures et vingt-deux minutes ou à six heures et demie. Ça, je le jure !

Le juge se tourna vers le commissaire, et lui dit :

—Qu'on aille chercher, séparément, les deux frères et qu'on les mène ici, sans qu'ils puissent se parler ou se faire le moindre signe ! Pour plus de sûreté, vous leur banderez les yeux. Prenez en même temps vos dispositions afin que les trois femmes, que j'ai interrogées, n'assistent pas à cette confrontation.

Bientôt les deux frères étaient placés face à face, devant le cadavre. Ils avaient les yeux bandés. . . . Soudain, on arracha leurs bandeaux. Le juge avait compté qu'ils céderaient à un moment d'émotion et qu'ils laisseraient alors échapper une partie de leur secret. Cet espoir fut déçu. . . . Louis et Arthur Faradès se mirent à genoux auprès du cadavre de leur oncle. On les releva immédiatement. Et M. Beaulieu dit :

—Vous reconnaissez bien votre parent, arrivé, hier, de Marseille ?

—Je reconnais mon oncle Jean Faradès, dirent-ils tous les deux.

—Affirmez-vous toujours que vous l'avez quitté dans l'après-midi et que vous ne l'avez plus revu ?

—Oui.

—Vous ignorez comment il est venu à Boulogne ?

—Oui.

—Or, votre oncle est arrivé à Boulogne, hier, en même temps que vous.

Les deux frères tressaillirent :

—C'est impossible ! s'écrièrent-ils, c'est impossible !

—Chacun de vous, tout à l'heure, m'a répondu séparément qu'il avait pris, à la gare Saint-Lazare, le train de six heures qui entre en gare d'Auteuil à six heures et demie. Or M. Millette a vu votre oncle exactement à la même heure,

— Pardon ! interrompit Millette. J'ai dit à peu près à la même heure.

—Taisez-vous !

Les deux frères avaient été pris d'un tremblement nerveux.

—Vous osez nous accuser d'un tel crime ! s'écria Louis.

—C'est une erreur épouvantable ! hurla Arthur.

—Suivez-moi, Messieurs !

Le juge se dirigea vers le salon où il avait mené tous les interrogatoires. Les divers témoins furent éloignés. Les deux accusés se trouvèrent seuls, avec leur accusateur.

—Messieurs Arthur Faradès et Louis Faradès, dit-il, malgré l'honorabilité de votre existence passée, je suis forcé de vous maintenir en état d'arrestation.

—Vous persistez dans votre épouvantable accusation ?

—Tout, jusqu'ici, permet de supposer que le crime a été commis par l'un de vous, ou par vous deux.

Tout à coup, Arthur apostropha son frère :

—Malheureux ! voilà où t'a mené ta cupidité !

—Que veux-tu dire ?

—Tu sais bien que notre oncle n'est pas descendu chez moi ?

Le juge écoutait attentivement.

—Alors tu prétends qu'il est venu chez moi ?

—Où veux-tu donc qu'il soit allé ?

—Tais-toi, misérable ! C'est toi qui as assassiné notre oncle ! Et, maintenant que tu te vois découvert, tu essayes de faire tomber les soupçons sur un innocent !..

La colère les aveuglait à tel point qu'ils s'élançèrent l'un sur l'autre et que le juge les fit retenir par les agents. Dès lors, il ne subsista aucun doute dans l'esprit des hommes de la justice. Le juge entraîna à part le commissaire :

—Quelle est votre opinion ? Les croyez-vous coupables tous les deux, ou seulement l'un d'eux ?

—Ils ont fait le coup à eux deux, je pense : la conformité absolue de leurs réponses le prouve bien : mais, comme ils se voient découverts, ils s'accusent mutuellement ; c'est l'usage entre complices.

—Je vais rédiger le mandat d'amener. Vous les conduirez immédiatement à la prison. Il faut rédiger tout cela rondement, afin de découvrir de nouvelles preuves.

Il y eut une scène déchirante, quand les deux frères quittèrent leur maison et montèrent en voiture entre les agents. Jeanne et Geneviève, ainsi que madame Louis Faradès, s'accrochaient aux prisonniers, refusant de les abandonner, ne pouvant encore se rendre compte de l'épouvantable accusation dirigée contre eux. Elles n'avaient heureusement pas assisté à la scène effrayante dans laquelle les deux frères s'étaient mutuellement accusés. Elles les croyaient victimes tous les deux d'une erreur judiciaire. En attendant que le cadavre fût transporté à la Morgue, on l'avait laissé dans la maison de M. Arthur Faradès.

Jeanne dit à sa cousine :

—Puisqu'il nous est interdit de suivre nos pères, où vas-tu aller ?

Geneviève répondit simplement :

—Je n'aimais que mon père et vous ; on m'enlève mon père, j'irai chez vous.

Avant de se retirer, M. Beaulieu s'approcha des trois femmes :

—Comme vos dépositions, mesdames, peuvent avoir une grande importance pour la justice, je vous prierai de ne pas absenter un seul jour.

Madame Louis Faradès s'écria :

—Vous nous trouverez toujours, soit ici, soit dans l'appartement, que j'irai louer aujourd'hui même, près de la prison de mon mari et de mon beau-frère.

III.—PAUL MERSEINS

Depuis trois ans environ, au club, à la Bourse, ou dans les salons du monde où l'on s'amuse, chaque fois qu'on parlait de Paul Merseins, c'était pour dire :

—Un garçon fini ! Il se range.

Paul Merseins était le type du jeune homme intelligent et aimable, venu au monde avec une certaine fortune, et à qui les faciles opérations de la Bourse avaient permis de mener la vie à larges guides. Paul avait passé, autrefois, quelques examens d'une façon brillante : il avait eu des nominations aux concours académiques. Et, en sortant du lycée, il avait annoncé qu'il se lançait dans la vie artistique.

Il publia, en effet, un volume de nouvelles, fit éditer deux vales et six romances ; puis, reconnaissant que ni la musique, ni la littérature ne répondaient à son tempérament, il se tourna vers la peinture. Justement, un atelier était à prendre sur le palier de sa garçonnière ; il le loua et le fit meubler somptueusement.

Quand il porta la note du tapissier à son père, celui-ci sourit :

—Un atelier ? Pourquoi donc ?

—Dame ! Pour faire de la peinture, papa.

—Avec des modèles ?

—Sans doute !

—De jolis modèles ?

—Je n'ai jamais aimé le laid.

—Soit. Amuse-toi encore une année ; puis nous compterons.

Au bout d'un an, ainsi qu'il le lui avait annoncé, le père de Paul Merseins fit, un jour, irruption dans son atelier, en disant :

—Avais-tu séance ? Est-ce que je déränge tes jolis modèles ?

—Non, papa. Je viens de me brouiller avec le dernier, une rousse.

—Tes anourettes ne me regardent pas. Seulement je t'ai dit, il y a un an, que nous compterions ; le moment est venu.

Paul avait perdu sa mère ; aussi avait-il une affection et un respect sans bornes pour son père.

—Mon garçon, lui dit ce dernier, je t'ai laissé deux ans pour jeter ta gourme ; voilà qui est fait. Tu m'as coûté pas mal d'argent.

—Vraiment, papa ?

—Oui. Deux mille francs pour faire éditer tes nouvelles. Voici la facture de ton éditeur.

—Et la vente du volume ?

—Il ne s'en est vendu que quatorze exemplaires. Ta musique, avec de charmantes illustrations de Caran d'Ache, m'a coûté à peu près autant. Voilà pour la première année : soit quatre mille francs inutiles, plus mille francs par mois ; total seize mille francs. Ta seconde année me revient à plus de vingt-cinq mille francs.

—C'est impossible !

—Les modèles, les couleurs, les toiles, tout cela est hors de prix pour les amateurs, car tu ne seras jamais qu'un amateur. Je ne parle pas de ton installation qui est fort jolie et dont je t'aurais fait cadeau si tu n'y avais songé.

—Comme je ne veux te donner que cinquante louis mensuellement pour ta vie de garçon, il faut lâcher la peinture, la musique et la littérature.

—Et travailler sérieusement, papa ? Je veux bien, je suis prêt.

—Une place t'attend chez un gros coulissier. A toi d'y faire ton chemin.

Paul renouça aisément à la vie soi-disant artistique qu'il avait menée jusque-là. Il était très adroit, savait admirablement nouer et entretenir des relations ; il ne reculait pas devant la besogne, quand les liquidations le forçaient de passer la nuit à son bureau. Et, en un temps relativement court, il se créa à la Bourse une jolie situation.

Grâce à ses tendances, il allait un peu dans tous les milieux. Bientôt, il fut connu ; on parla de lui ; on le cita dans les journaux comme un membre du tout-Paris. On raconta même les fêtes qu'il donnait, dans son atelier, à la jeunesse dorée.

. . . . Puis soudain, on ne le vit plus qu'à la Bourse, s'occupant sérieusement de son tra-

vail, essayant d'augmenter ses affaires. Plus de courses, plus de bancos au club, plus de liaisons tapageuses, plus de parties fantastiques de canotage.

Le bruit de ce changement étant arrivé aux oreilles de son père, celui-ci alla retrouver son fils. . . . Quand il entra dans l'atelier de Paul, ce dernier, assis à sa table, une grande feuille de papier devant lui, établissait des comptes.

—Toujours dans les chiffres, mon garçon ? La Bourse ne te suffit donc pas ? demanda son père.

Paul avait une allure embarrassée.

—Suis-je indiscret ? continua M. Merseins.

—Non, non . . . seulement . . . je ne

—Tu ne m'attendais pas ; et je t'ai surpris. Il faut bien que nous causions tous les deux, puisque nous n'avons plus ta mère ; il faut bien que je sache ce qui se passe en toi.

—Oh ! rien

—Tu avais une maîtresse ; je sais que c'est fini, on m'a même raconté que tu avais brisé en grand seigneur. Donc, plus de maîtresse, car cette coquine n'est pas remplacée. Plus de soupers ! On ne te voit nulle part. Une soif inouïe d'affaires nouvelles, de gains nouveaux. Je ne sache pas que tu sois devenu avare ?

—Certes, non !

—Alors tu es amoureux.

Paul resta d'abord silencieux, puis il dit :

—Eh bien ! oui. Je suis amoureux. Cela peut bien arriver à tout le monde !

Il se mit à rire très gaïement.

—Ah ! tu es amoureux ? fit son père, en tournant autour de l'atelier. Et tu as envie d'être riche ? Et, quand je suis entré, tu essayais d'établir le chiffre de la petite fortune que tu as déjà acquise ? C'est très sérieux, tout cela. Et le nom de la jeune fille ?

—Tu connais son nom ; mais tu ne l'as jamais vue. C'est la fille d'un couliissier avec lequel j'ai traité d'assez grandes affaires.

—Je vois cela d'ici. Pour mieux traiter les affaires on t'a invité à dîner. Et tu as traité toutes les affaires qu'on t'a présentées, pour avoir le droit de contempler deux beaux yeux. Elle est gentille ?

—Tu la verras et tu me le diras.

—Enfin, son nom ?

—Valentine Faradès.

—Mais je l'ai déjà aperçue

—Ah ! Et tu l'as trouvée ?

—Adorable. Honorabilité parfaite ; fortune en rapport avec la tienne ; tu peux faire ta demande quand tu le voudras.

. . . . Le jour même, Paul Merseins, après avoir terminé ses affaires les plus importantes, chercha M. Arthur Faradès dans le tourbillon de la bourse.

M. Faradès n'avait pas paru : un de ses commis répondit à Paul :

—Il n'est même pas venu au bureau.

Le jeune homme supposa que son futur beau-père, ou du moins celui qu'il appelait déjà son futur beau-père, avait voulu profiter du beau soleil qui s'était levé.

Je trouverai tout le monde à Boulogne, pensa-t-il.

Quelques instants après, il prenait une voiture à la porte de son cercle et se faisait conduire à Boulogne, à travers le Bois. Comme il passait sous les arbres, il se souvenait des premières joies qu'il avait éprouvées quand il avait été présenté à Valentine Faradès ; et, machinalement, il évoquait l'image de la jeune fille, avec ses grands yeux noirs, son teint mat, sa taille si délicate. Il la voyait, souriant, montrant franchement le plaisir qu'elle ressentait lorsqu'il arrivait à Boulogne. . . . Il y avait trois mois que durait ce manège d'amoureux. La Bourse finie, Paul passait auprès de M. Faradès :

J'ai une nouvelle transaction à vous proposer, disait-il.

—Il est trop tard, mon ami . . . répondait le couliissier. Venez donc dîner à la maison.

Et, lorsque la clochette de la villa retentissait, on entendait la voix mutine de la jeune fille :

—Voici M. Merseins . . . nous allons brasser des affaires.

. . . Paul Merseins était encore endormi dans son rêve, quand sa voiture s'arrêta à la porte de la villa de M. Arthur Faradès. Il reçut aussitôt comme un choc, en voyant des agents de police qui gardaient l'entrée de la grille.

Le cadavre n'avait pas encore été enlevé. Paul voulut pénétrer ; on l'en empêcha.

— Personne ne doit entrer ici ! dit rudement un agent.

— Que s'est-il donc passé ?

— Demandez à côté, on vous le dira.

— Mais je viens voir M. Arthur Faradès et sa fille.

— Allez à côté. Si vous êtes de leurs amis, on vous recevra.

Les agents lui tournèrent le dos . . . Frapper à côté ! Il ne connaissait pas M. Louis Faradès : il savait même que des dissentiments assez graves existaient entre les deux frères . . . Cependant il se dirigea hardiment vers la porte voisine et sonna.

Lorsque la servante eut ouvert, il demanda :

— Est-il vrai que M. Arthur Faradès et mademoiselle soient ici ?

La servante sourit dédaigneusement.

— Il y a bien ici mademoiselle Valentine ; mais son père a été emmené ce matin, comme monsieur . . . Jamais on ne les aurait crus coupables d'un tel coup . . .

Paul, ne voulant pas écouter les bavardages d'une domestique, lui donna une carte, en disant :

— Veuillez porter ma carte à mademoiselle Valentine Faradès et lui demander si elle peut me recevoir immédiatement.

Valentine était dans la chambre de sa cousine : les deux jeunes filles essayaient mutuellement de se consoler . . . Fidèle à sa parole, madame Faradès était déjà partie, pour louer deux chambres dans un hôtel, à proximité de la prison de son mari.

— Une carte ? . . . Pour moi ? fit Valentine, étonnée, lorsque la servante entra.

Quand elle eut vu le nom de Paul Merseins, elle pâlit.

— Pauvre garçon ! murmura-t-elle.

— C'est ce jeune homme qui venait souvent vous voir ? demanda sa cousine.

— Hélas ! . . . Comment lui apprendre le malheur affreux qui nous a frappés.

— Il vaut mieux que tu aies avec lui une franche explication !

— Soit. Je descends au salon. Dites à ce jeune homme de venir me retrouver.

Bientôt Paul Merseins était auprès de la jeune fille qu'il aimait. Il l'interrogea aussitôt.

— Que se passe-t-il, Mademoiselle ? Vous avez pleuré ? . . .

— Depuis ce matin, nous pleurons tous. Mon père et mon oncle ont été arrêtés, sous une accusation d'assassinat.

— Eux des assassins ! . . . c'est impossible !

Malgré lui, il regardait Valentine avec effroi. Celle qu'il aimait, la fille d'un assassin !

Et moi qui arrivais ici, joyeux, plein d'espoir ! Ce matin, Valentine, mon père est venu chez moi : il a provoqué affectueusement une explication sur mon changement de conduite ; je lui ai avoué que je vous aimais. Il m'a quitté en me disant : " Va faire ta demande ! " J'ai cherché M. Faradès à la Bourse ; ne le voyant pas, j'ai pensé qu'il était resté auprès de vous . . .

Valentine l'interrompit :

— Je puis vous déclarer franchement, aujourd'hui, monsieur Paul, que, si vous m'aimez, je vous aimais aussi. Je m'étais habituée à l'idée que nos parents nous uniraient. Je vous dis cela sans fausse pudeur. C'était hélas un trop beau rêve !

— Pourquoi un rêve ? . . .

Parce que mes espérances sont brisées ! . . . Vous ne pouvez plus m'épouser ! . . .

Paul sentait une violente oppression dans la poitrine. Il était partagé entre l'amour très réel qu'il éprouvait pour Valentine et l'horreur que lui inspirait cette accusation d'assassinat.

— Mais, de quel crime accuse-t-on votre père ?

Valentine, sans faiblir, raconta ce qui s'était passé dans la matinée.

— Et l'on accuse votre père d'avoir assassiné son oncle ? demanda Paul, lorsqu'elle eut terminé.

— On prétend même avoir des preuves.

— Écoutez-moi, Valentine. Je vous crois une femme droite et honnête. Ce que vous m'apprenez ne changera rien à mes sentiments. Laissez-moi seulement vous interroger, comme si j'étais votre juge . . . Votre père est revenu ici, hier, à quelle heure ?

— Un peu après six heures et demie.

— C'est l'heure à laquelle le garde d'octroi a vu passer la victime. Votre père est-il rentré directement ici ?

—Oui, je l'attendais à la porte de la grille.

—Et votre oncle ?

—Mon oncle le suivait à une légère distance et est entré en même temps chez lui.

—Et depuis ?

—Depuis, nous avons attendu ce parent qui nous arrivait des Indes. Son couvert était mis, sa chambre prête.

—A quelle heure votre père s'est-il couché ?

—Vers une heure du matin.

—Alors il est évident que c'est son frère qui s'est rendu coupable du crime.

—Vous croyez cela ?

—La preuve me semble absolue. A-t-on fait l'autopsie du cadavre ?

—Pas encore ; mais on la fera sans doute aujourd'hui ; car on va venir le chercher avant la nuit. Pourquoi donc ?

—J'irai à la morgue ; je veux faire moi-même une enquête ; je veux trouver les preuves de l'innocence de votre père ; je ne peux pas admettre que ma fiancée passe pour la fille d'un assassin.

—Votre fiancée ? Hélas ! pourquoi nous illusionner ? Votre père, après le scandale causé par cette horrible affaire, ne consentira plus à notre mariage. Songez donc ! Plus je réfléchis à ce que nous connaissons déjà, et plus j'acquiers la certitude que le crime a été commis ou par mon père ou par mon oncle. Je suis absolument certaine de l'innocence de mon père ; mais, si mon oncle est condamné, le scandale n'en rejailit pas moins sur nous tous. Notre nom est déshonoré

—Je vous remercie, monsieur Paul, de la proposition si généreuse que vous venez de me faire ; mais je ne puis l'accepter. Sans en avertir nos parents, nous avions échangé nos paroles ; je vous rends la vôtre ! Et, maintenant, adieu, adieu pour toujours ! . . .

—Et vous vous êtes imaginé que, parce qu'un danger vous menaçait, j'allais vous abandonner ? que j'allais oublier nos douces causeries, nos serments ?

—C'est la raison qui vous l'ordonne !

—Je vous aime, vous m'aimez ! Que nous importe la raison ? . . .

Il était superbe, comme transfiguré dans la lumière du soleil qui éclatait sur le salon. Il étendit la main et s'écria avec énergie :

—A partir de ce jour, je vous appartiens comme vous m'appartenez, et je jure de consacrer mon existence à votre bonheur !

—Puis-je être heureuse tant que mon père sera sous le coup de cette affreuse accusation ?

—Tout mon être me dit que votre père est innocent : je saurai le prouver. Au revoir, Valentine !

Il saisit les mains de la jeune fille et les baisa, puis il s'éloigna . . . La fièvre l'avait pris. Il était agité par une sorte d'enthousiasme. Il ne songeait pas aux explications que lui demanderait son père. Il songeait seulement que le père de sa fiancée était accusé ; et il voulait arriver à le délivrer . . . Quand il fut un peu rafraîchi par le courant d'air de la voiture, sa pensée devint plus calme, et il se mit à examiner la situation.

—Allons, dit-il, me voici devenu policier, comme dans un vieux drame. On croit toujours ces choses-là impossibles, jusqu'au moment où on y est pris soi-même.

—Donc, un crime a été commis. Et la justice a emprisonné deux innocents ; ou, du moins, la justice a emprisonné un innocent. Quel peut bien être le coupable ? M. Louis Faradès, c'est probable ; mais il n'était pas seul. L'oncle des Indes était solide et fort. Pour l'assassiner, il fallait être deux

— . . . Si l'autre assassin était ce Jacques Vélizay ? . . .

Il rentra chez lui et, durant toute la nuit, réfléchit au problème qu'il voulait résoudre.

— . . . Cependant, l'accusation devenait, chaque jour, de plus en plus menaçante pour les frères Faradès. On établissait maintenant les présomptions avec beaucoup de netteté.

L'autopsie avait établi que la mort remontait à onze heures du soir ou onze heures et demie. Et, comme la victime s'était rendue à Boulogne vers six heures et demie, on croyait être certain que l'un des deux frères lui avait donné l'hospitalité.

On s'occupa alors de rechercher les mobiles du crime, et on en établit deux. Dans toutes ses lettres, l'oncle des Faradès parlait de sa fortune ; or on n'avait rien trouvé sur lui : donc il avait été volé. Puis il avait droit à la moitié de l'héritage de son frère dont ses deux neveux s'étaient emparés. On l'avait donc assassiné, pour ne pas être obligé de le lui rendre. Aussi l'arrestation provisoire fut-elle rapidement transformée en arresta-

tion définitive. Il ne restait qu'un point obscur dans l'instruction : les accusés affirmaient de la façon la plus absolue, que leur oncle était arrivé accompagné de M. Jacques Vélizay.

Dans les notes qui furent communiquées aux journaux, on négligea, avec intention, de mentionner l'existence de ce nouveau personnage. Car on se trouvait en face d'un dilemme : ou ce Vélizay n'avait jamais existé, et il fallait éviter le ridicule en le nommant; ou ce Vélizay existait, et alors il était à peu près certain qu'il avait participé au crime. Dans ce dernier cas, il fallait aussi éviter de le nommer pour ne pas lui donner l'alarme, et parvenir à l'arrêter plus aisément. . . Paul Merseins était un des rares individus qui connaissent le nom de Jacques Vélizay. Pendant deux jours, le jeune boursier évita de voir son père et ses amis. Il tirait ses plans et se préparait à se lancer sur une piste, quelle qu'elle fut Le deuxième jour, il régla, à la Bourse, ses affaires les plus importantes, en annonçant qu'il prenait un congé de quelques semaines. Puis, il acheta au kiosque, qui est en face de la colonnade, tous les journaux du soir, afin de voir si l'on avait découvert un nouvel indice. Les journaux constataient simplement que la justice poursuivait ses recherches, mais ne donnaient aucun détail nouveau. Comme il pliait ses journaux, Paul Merseins aperçut soudain, à la quatrième page, une annonce qui couvrait les six colonnes :

AU BON MARCHÉ
GRAND ARRIVAGE
DE TAPIS INDIENS

Il eut à peine lu cette annonce qu'une lueur traversa son esprit.

—Des tapis indiens! Ce Jacques Vélizay, dont avaient parlé les frères Faradés, arrivait justement de l'Inde

Il sauta rapidement dans une voiture :

—Cocher, au Bon Marché !

Quelques instants après il se mêlait à la foule qui encombrait la galerie où se vendent les tapis, et écoutait. Il attendit assez longtemps, sans rien apprendre d'intéressant, ni entendre le nom de Jacques Vélizay, lorsqu'un garçon vint porter une lettre au chef du rayon en disant :

—Voici une lettre, voulez-vous la faire parvenir à son adresse ?

Paul se trouvait près de l'employé qui prenait la lettre, et il regarda la suscription

MONSIEUR JACQUES VELIZAY

EMPLOYÉ AU BON MARCHÉ

(faire suivre)

Paris.

Les dernières lignes avaient été rayées. L'employé dit :

—C'est bien. Je connais son adresse ; je la mettrai, et enverrai la lettre tout à l'heure.

Paul eut un mouvement de joie. Jacques Vélizay existait donc ! Il était donc évident qu'au retour de son voyage, il avait seulement rendu une visite à sa maison et était allé aussitôt dans sa famille Bientôt l'employé laissa son travail et inscrivit l'adresse de Jacques Vélizay, tandis que Paul regardait attentivement.

MONSIEUR JACQUES VÉLIZAY

A Saint-Jean

BASSES PYRÉNÉES.

Paul Merseins était satisfait, il solda son achat et s'en alla immédiatement chez lui

Il y trouva un mot de son père, qui lui demandait pourquoi il s'était isolé à ce pont depuis deux jours ; il lui répondit laconiquement :

“ Mon cher père,

“ Une affaire importante me force de quitter Paris. Je serai de retour avant peu.

“ Je t'embrasse.

“ PAUL.”

Il voulait éviter toute explication . . . Il n'avait plus qu'une idée : aller à Saint-Jean et faire arrêter Jacques Vélizay.

A huit heures et demie, il prenait le rapide de Bordeaux, à la gare d'Orléans, tout oyeux, croyant avoir déjà surmonté les difficultés de la voie dans laquelle il entrait.

Il ne se reposa nulle part et arriva le lendemain soir dans les Basses-Pyrénées, n'ayant dormi qu'en chemin de fer.

Il descendit à la gare de Puyoo, qui dessert le petit village de Saint-Jean. Et, comme autour de lui, il entendait parler un patois mélangé d'espagnol, il eut une souleure. On était si près de l'Espagne. Peut-être Jacques Vélizay était-il déjà passé en pays étranger ! . . . Il engagea un voiturier sur le champ et partit.

Paul ne remarquait pas la route superbe qu'il traversait et qui serpente entre les montagnes et les précipices. Il ne prêtait aucune attention aux bois qui surplombent les gaves. Il ne pensait qu'à Jacques Vélizay et à Valentine.

Bientôt, la voiture arriva et le voyageur descendit dans la meilleure auberge de la petite ville, une auberge dont la salle commune sert de café, et où les flâneurs de Saint-Jean viennent se réunir. . . Paul ne fit que déposer sa valise dans la chambre qu'on lui donna ; il avait hâte de poursuivre sa chasse à l'homme. Il était certain que Jacques Vélizay se trouvait près de lui. Il ne s'agissait plus que de le ramener à Paris.

Il prit son repas dans la salle commune et s'installa dans le coin de la haute cheminée, pour échapper aux regards des curieux . . . Neuf heures avaient sonné. Les habitués du café commençaient d'arriver, en saluant la patronne ; puis ils allumaient leur pipe et s'installaient à une table, en causant d'un ami qui revenait des Indes.

L'attention de Paul était éveillée : évidemment, on ne pouvait parler que de Jacques Vélizay. En effet, après quelques instants d'attente, un beau jeune homme d'une trentaine d'années, très chaud, très brun, entra dans le café en disant :

—Salut les amis !

—Bonjour, Jacques !

Chacun se leva et lui tendit la main. Paul, entraîné par ce mouvement général, sentit qu'une sympathie instantanée le portait vers le nouveau venu.

—Suis-je fou ? murmura-t-il. Moi qui allais lui tendre la main ! Le visage de cet homme est trompeur, voilà tout !

Lorsque le calme fut un peu rétabli, Jacques Vélizay, à la demande de ses amis, reprit, où il l'avait laissé la veille, le récit de son voyage. Tous l'écoutaient, bouche béante.

—Oui, mes enfants, nous traversions alors la vallée de Kachmyr . . .

C'était l'éternelle histoire du voyage dans l'Inde, avec accompagnement de brahmanes et de pagodes. Soudain un nom frappa Paul Merseins. Jacques Vélizay avait dit :

—Là je retrouvai mon vieil ami Jean Faradès . . .

Au même moment, un des assistants interrompit le conteur :

—Celui qui a été assassiné à Paris ?

—Assassiné ? . . . Jean Faradès ?

Jacques Vélizay eut un soubresaut.

—Qui a dit cela ?

—C'est dans le journal de ce matin.

—Je ne l'ai pas lu. Donnez-moi cela.

On passa à Jacques Vélizay le journal du département qui donnait, d'après un journal parisien, le récit du crime . . . Par moments, le jeune homme murmurait en lisant :

—Pauvre ami ! Pauvre ami !

Et Paul se disait :

—Voilà un gaillard qui joue rudement bien la comédie !

Pendant le reste de la soirée, on cessa de parler des Indes ; on ne causa guère que de ce crime. Chacun à tour de rôle, raconta une histoire d'assassinat. Jacques était devenu

tout pensif. Lorsqu'il se retira, il avisa le voiturier qui avait amené Paul Merseins ; et il lui dit :

—A quelle heure partiras-tu demain ?

—Si Monsieur veut prendre le train, il faut partir à quatre heures.

—Tu reviens à Paris ? lui demandèrent ses amis.

—Tiens ton cheval prêt pour quatre heures.

—Oui ; je veux y être rapidement.

Tous les doutes qui avaient envahi l'esprit de Paul, lorsqu'il avait vu le visage si sympathique de Jacques, s'évanouissaient. Le crime était découvert ; et l'assassin céda au besoin impérieux de revoir sa victime. . . . Le lendemain, Paul Merseins était prêt avant quatre heures et déposait sa valise dans la voiture.

Le voiturier manifesta son étonnement :

—Monsieur repart déjà ?

—Oui. J'ai terminé mes affaires.

—C'est que . . . j'ai déjà un voyageur.

—Il y aura place pour nous deux. Voici quarante francs.

Cependant, malgré sa résolution. Paul éprouva un sentiment d'horreur, quand il se vit assis auprès d'un homme qu'il croyait être un assassin.

Jacques, dont la nature semblait dominée par l'insouciance, n'avait plus, sur son visage, l'expression de tristesse qui l'avait contracté la veille, quand on avait parlé de l'assassinat de Jean Faradès. Il ne fit aucune observation sur son compagnon de voyage. Il leva simplement son chapeau et prononça un : " Bonjour, M'sieu ! " très allègre.

Comme le cocher lui disait :

—Ça doit ennuyer vos parents de vous voir repartir aussi vite ?

Il répondit :

—Je leur ai affirmé que ma maison me rappelait à Paris. . . Bah ! je reviendrai avant peu.

Il se mit à siffler gaiement et la voiture partit. . . . Parfois il causait avec Paul, mais sans se livrer avec lui. Paul commençait à croire qu'au lieu de se diriger vers Paris son compagnon filerait en Espagne.

—J'en serai quitte pour le faire arrêter à la frontière ! pensait-il.

Cependant, au chemin de fer, Jacques Vélizay prit son billet pour Bordeaux. Paul l'imita et monta dans son wagon. Là, le Méridional le dévisagea :

—Paraît que nous devons être compagnons de route. . . . encore ? Hein, M'sieu ?

Puis, il s'étendit dans un coin, en murmurant :

—Voilà près de deux mois que je suis en bateau ou en chemin de fer. Je tombe de sommeil.—Vous allez à Bordeaux ?

—Oui.

—Vous seriez bien aimable de me réveiller quand nous arriverons.

—C'est convenu.

Jacques s'enveloppant de son manteau, pour se protéger contre la fraîcheur de la matinée, s'endormit comme un honnête homme. On arriva à Bordeaux vers le soir. Jacques n'avait pas mangé de la journée. Tandis qu'il s'installait à une table de buffet, Paul Merseins le quitta et alla porter une dépêche au télégraphe, afin de prévenir le parquet de Paris. Depuis qu'il s'occupait de cette affaire, il avait appris l'adresse particulière de M. Beaulieu.

" Jacques Vélizay, avait-il mis sur sa dépêche, l'assassin présumé de Jean Faradès, arrivera demain matin Paris, gare Orléans, par train cinq heures trente. C'est un jeune homme brun, qui porte la barbe en officier et qui est vêtu d'un complet gris. Il a à la main une valise jaune."

Puis l'amateur policier revint prendre sa place à une table qui touchait celle de Jacques. Le Méridional prononça :

—Encore compagnons de route, M'sieu ?

—Ça dépend ; où allez-vous ?

—Moi ? je vais à Paris, dit Jacques.

—C'est comme moi.

De nouveau, dans le rapide, Paul ne dormit pas une minute et surveilla Jacques qui, bien étendu, n'ouvrit pas les yeux une seule fois.

Quand le train entra en gare de Paris, Paul remarqua quatre hommes en bourgeois, qui examinaient avec soin toutes les voitures.

—Nous sommes à Paris, voisin, dit-il en frappant sur l'épaule de Jacques.

—Paris?... Ah tant mieux?... Merci, M'sieu!...

Aussitôt que la portière fut ouverte, un des bourgeois s'approcha de Jacques, qui descendait, et le salua :

—Pardon, Monsieur, est-ce bien à M. Vélizay que j'ai l'honneur de parler?

Pendant ce temps, les autres agents entouraient Jacques, qui répondait :

—Vélizay, Jacque Vélizay. Parfaitement! Que puis-je pour votre service?

—Au nom de la loi, je vous arrête sous inculpation d'assassinat?

IV—JACQUES VÉLIZAY

Jacques Vélizay, la figure goguenarde, s'éveillant, prit, par les deux épaules, le personnage qui venait de s'adresser à lui :

—Vous dites, s'il vous plaît, M'sieu?

—Que je vous arrête, au nom de la loi, sous inculpation d'assassinat.

Ces mots étaient à peine prononcés que les quatre policiers recevaient une volée de coups de pieds et de coups de poings, à les démolir.

—Moi, assassin! ah! coquins!... Ah bandits! moi assassin! canailles!...

S'il n'y avait eu que ces quatre hommes pour arrêter Jacques, on se ne serait jamais rendu maître de lui : mais les employés du chemin de fer vinrent en aide à la police. Et, malgré un combat très glorieux pour Jacques Vélizay, le Méridional se vit l'ôt prisonnier, les mains liées. Alors, on l'entendit répandre sa colère en une longue matrice.

Quand il parlait à l'état naturel, il avait dans la voix cette sorte d'accent cosmopolite, particulier aux gens qui ont beaucoup voyagé ; mais, dans la colère, il reprenait complètement son accent gascon, en l'agrémentant d'expressions patoises.

—Ah! tas de bandits, sandious! Oser m'accuser d'un assassinat!... Et qui êtes-vous pour cela?

—Je suis le commissaire aux délégations judiciaires.

Vous auriez pu vous nommer tout d'abord. Vous auriez évité quelque coups à vos employés... et à vous.

Malgré lui, Jacques se mit à rire : car le commissaire passait, à chaque instant, sa main sur sa joue.

—Je vous ai touché, vous aussi?

—Parfaitement. Rébellion, à l'autorité publique. Il vous en cuira.

—Je crois plutôt qu'il vous en cuira d'arrêter un innocent!

Le commissaire haussa les épaules, en murmurant :

—Un innocent?... Les assassins disent tous la même chose, quand on leur met la main au collet.

Jacques eut encore un mouvement indigné.

—Est-ce que j'ai essayé de fuir!... Tenez, je serai bien gentil, mais à une condition, c'est qu'on ne me touchera plus ; je vous suivrai où vous voudrez.

Il souriait gouailleusement.

Paul Merseins commençait à se demander, en voyant l'assurance de Jacques, s'il n'avait pas agi trop légèrement. Le Méridional semblait en effet, absolument rassuré sur les suites de son affaire.

—Messieurs, dit-il, je vous fais toutes mes excuses pour la façon... un peu brusque, dont je vous ai reçus, mais c'est votre faute. En outre, je vous prévient que, demain, je vous demanderai des dommages-intérêts. Jusque là, je suis à vos ordres. Menez-moi au parquet.

Le commissaire dit à un agent :

—Faites avancer une voiture.

Paul écoutait toujours. Soudain, Jacques interrogea :

—Monsieur le commissaire, puisque vous m'accusez d'assassinat, pourriez-vous me dire de quelle façon j'ai assassiné?

—Prenez garde! On ne se moque pas impunément de la justice.

—Enfin, ai je pendu, découpé en morceaux ou empoisonné ma victime?

—Non... vous êtes contenté de la noyer.

— Dans un ruisseau ?

— Dans un puits.

— Un puits ? . . . Et le nom de ce malheureux ? . . .

— Jean Faradès.

— Oh ! ça, c'est trop fort. Tenez ! vous n'êtes tous que des imbéciles !

Jacques parut résigné ; il ne parla plus que pour demander :

— A quelle heure verrai-je le juge d'instruction ?

— A midi.

— Eh bien, sur le coup de midi et demie, une heure moins quart, vous recevrez tous un rude savon. En route !

Jacques fut placé dans une voiture et surveillé avec un soin tout particulier par les agents qui se défiaient d'un si redoutable adversaire. A la préfecture de police, on l'enferma soigneusement. Et les journalistes, qui vinrent prendre des nouvelles pour les journaux du soir, apprirent que la justice avait habilement fait une capture importante. Car personne ne doutait plus, maintenant, que ce Jacques Vélizay, dénoncé depuis leur arrestation par les frères Faradès, ne fût l'assassin de Jean Faradès.

M. Beaulieu arriva de bonne heure au palais ; dès qu'il eut dépêché ses affaires les plus pressantes, il donna l'ordre que Jacques Vélizay fût introduit dans son cabinet. Jacques y fut amené par quatre gendarmes. qu'on avait jugés nécessaire pour le maintenir en respect.

— Vous êtes le juge d'instruction, Monsieur ? fit-il aussitôt.

— Attendez qu'on vous interroge.

— Je ne vous fais pas compliment de la perspicacité de vos limiers.

Un gendarme voulut lui fermer la bouche ; Jacques, dont on avait oublié de lier les jambes, leva son genou et envoya rouler le gendarme à quelques pas.

— Si vous continuez vos actes de rébellion, dit froidement M. Beaulieu, je vous fais mettre la camisole de force.

— Je vous promets de rester tranquille : mais je ne veux pas qu'un seul de ces imbéciles porte la main sur ma figure. J'ai beau me trouver entre les mains de la justice, je suis encore un homme. Parlez ! que me voulez-vous ? Je commence à être agacé par cette plaisanterie !

— Votre nom ?

— Jacques Vélizay, trente ans, voyageur du Bon Marché pour l'achat des marchandises d'Orient. Après ?

— Vous êtes soupçonné d'avoir assassiné M. Jean Faradès.

— Soupçonné ? Par qui ?

— Toutes les preuves vous sont défavorables. Car c'est avec vous que M. Jean Faradès a été vu pour la dernière fois. D'ailleurs, racontez-moi ce que vous savez là-dessus.

— Je sais seulement que je suis arrivé avec lui à la gare de Lyon, vers quatre heures de l'après-midi. Il y avait, à la gare, deux neveux de M. Faradès qui l'attendaient : MM. Louis et Arthur Faradès. Nous sommes restés très longtemps à causer dans la gare ; puis nous sommes allés ensemble jusqu'à la Bastille. Il était environ cinq heures quand M. Jean, mon pauvre ami, a demandé à ses neveux quel chemin il devait prendre pour se rendre le soir à Boulogne. Ils lui ont indiqué la gare Saint-Lazare, d'où, par la Ceinture, il arrivait à Auteuil. Et les neveux sont partis.

— Et vous ?

— Moi, j'ai continué mon chemin avec M. Faradès, par les grands boulevards, dans une voiture. A la hauteur de la porte Saint-Denis, notre cheval s'est abattu : nous avons payé le cocher ; et M. Jean Faradès m'a dit :

La rue de l'Echiquier est toujours dans le faubourg Saint-Denis ?

Je lui ai montré l'embouchure de la rue de l'Echiquier ; et il est parti dans cette direction.

— Avait-il des bagages ?

Non. Ses bagages avaient été dirigés directement sur Boulogne. Il ne portait qu'une valise à la main, sans doute une valise contenant des valeurs.

— Alors, qu'avez-vous fait ?

— J'ai pris une autre voiture et je me suis fait conduire à mon magasin.

— Et cela est loin d'être clair. Votre accident de voiture, votre rue de l'Echiquier. Allez ! ne vous empotez pas ! si vous êtes innocent, on finira bien par le découvrir.

Puis le juge demanda :

—A-t-on prévenu le garde d'octroi Millette ?

—Il est là.

—Bien. Qu'on le fasse entrer ici tout de suite !

En prononçant le mot de garde d'octroi, M. Beaulieu avait fixé Jacques Vélizay. Le prisonnier ne broncha pas,

Le juge plaça Millette devant Jacques, et lui demanda :

—Vous reconnaissez monsieur, n'est-ce pas ?

Millette regarda attentivement.

—Non, dit-il. Je n'ai jamais vu monsieur, jamais.

—Voyons, souvenez-vous, Millette. Monsieur est passé par la grille de Boulogne, le jour du crime, en même temps que l'homme au gilet rouge.

Millette réfléchit encore :

—Non, monsieur le juge, vous ne me ferez pas dire un mot de plus que la vérité. Si monsieur a passé par la grille de Boulogne, je ne l'ai pas vu.

M. Beaulieu eut un geste de déception. Il se leva, en donnant quelques ordres à voix basse. Puis il fit venir le commissaire aux délégations judiciaires.

—Tout est-il prêt ? demanda-t-il.

—J'ai fait prévenir le directeur de la Morgue ; et on est allé chercher les deux prisonniers à Mazas.

C'était une confrontation que le juge avait organisé, aussitôt qu'il avait été prévenu de l'arrestation de Jacques Vélizay. Il ne se laissait nullement prendre aux dénégations de ce dernier. La Morgue avait été fermée, afin que la descente de justice eût lieu sans causer un attroupement de curieux. Les frères Faradès furent introduits, séparément, dans une salle, que divisait en deux parties une tenture. Le juge et Jacques Vélizay étaient de l'autre côté de cette tenture, auprès du cadavre de Jean Faradès, que le jeune homme avait reconnu sans montrer aucun trouble. Millette était rangé parmi les agents de la sûreté.

Sur un ordre de M. Beaulieu, on écarta la tenture : et tous les acteurs de ce drame se trouvèrent face à face. Aussitôt que les frères Faradès virent Jacques, ils poussèrent un cri.

—Vous reconnaissez monsieur ? dit M. Beaulieu.

—Oui. C'est bien le jeune homme qui accompagnait notre oncle.

—Et vous, monsieur Jacques Vélizay, reconnaissez-vous ces messieurs ?

—Oui. Ce sont bien les deux personnes qui m'ont été présentées à la gare par M. Jean Faradès, comme ses neveux.

Toutes ces phrases étaient dites avec le plus grand calme. Malgré sa finesse, M. Beaulieu n'arrivait à rien deviner.

Encore une fois, dit-il à Millette, maintenez-vous intégralement vos déclarations précédentes ?

D'une voix ferme, Millette répondit :

—J'ai toujours dit la vérité.

Le juge se tourna vers les deux frères et vers Jacques :

—Messieurs, dit-il, la justice vous rend, jusqu'à nouvel ordre, tous les trois, responsables de la mort de Jean Faradès.

Les deux frères soupirèrent avec résignation. Le malheur commençait à leur enlever leur énergie des premiers jours. Quant à Jacques, gouailleur, il souriait. Le juge reprit :

Tous les trois, vous avez été avec Jean Faradès, le jour de sa mort. Donc, ou vous vous êtes associés pour le tuer, ou le crime a été commis par deux d'entre vous ; car il est impossible qu'il ait été commis par un seul homme. Et, tant que vous n'aurez pas pu fournir de nouveaux renseignements à la justice, vous resterez en prison.

—Et, si l'on fournit de nouveaux renseignements à la justice ? fit Jacques Vélizay.

—Pourquoi avoir tant retardé ?

—Parce que je voulais voir jusqu'où irait la... naïveté de la police française. Vous perdez votre temps à faire des arrestations inutiles... du moins quant à moi.

—Votre système de dénégations ne vous mènera à rien.

—Excusez-moi, Monsieur. Vous m'avez posé tant de questions que vous me permettez bien de vous en poser une seule ?

Parlez.

—L'autopsie du cadavre a-t-elle été faite ?

—Sans doute.

—A-t-elle établi l'heure à laquelle remontait la mort ?

—Oui. Pourquoi donc ?

—Voudriez-vous me dire l'heure à laquelle a eu lieu cette mort ?

Tous les médecins avaient affirmé que Jean Faradès avait été étranglé environ vers onze heures et demie, minuit, et que c'était après cela qu'on l'avait jeté dans le puits. Le juge, après une courte réflexion, dit :

— Jean Faradès est mort à onze heures et demie.

—Fort bien. Vous auriez pu épargner à votre commissaire aux délégations judiciaires la peine de se lever à quatre heures, ce matin. Voudriez-vous avoir l'extrême bonté de faire prévenir le chef de ma maison, ainsi que l'un de mes employés de mon rayon, M. Paul Bourdin ?

Quels éclaircissements ces messieurs peuvent-ils donner à la justice ?

— Vous m'accusez. Vous me laisserez, je l'espère le droit de me défendre.

La demande de Jacques était trop naturelle pour qu'il n'y fût pas immédiatement accédé. Les frères Faradès furent ramenés à Mazas, tandis que Jacques repartit pour le Palais : mais, dans les courts instants qu'il avait passés avec eux, Jacques avait entendu Arthur Faradès murmurer contre lui. Et, lorsqu'il partit M. Arthur s'écria :

—C'est vous qui êtes cause de notre malheur. Si vous n'aviez pas mal conseillé notre oncle, il ne nous aurait pas quitté le jour même de son arrivée. Jacques haussa les épaules, sachant très bien que le vieux bonhomme Jean Faradès se souciait fort peu des conseils des autres et agissait toujours suivant sa fantaisie. mais il resta en lui une sorte d'animosité contre Arthur Faradès. Et il se dit :

—Si le coup a été commis par l'un des deux frères, c'est l'aîné qui est coupable.

Pendant une lettre du juge avait été portée immédiatement au magasin du Bon Marché. A la nouvelle que Jacques Vélizay était prisonnier, un des chefs accourut avec Paul Bourdin. M. Beaulieu les mit rapidement au courant de la situation, ajoutant :

—Ce malheureux espère, grâce à vous, prouver son innocence.

—Il a raison, répondit Paul Bourdin. Jacques Vélizay ne pouvait assassiner un homme à onze heures et demie du soir, quand, à huit heures et demie, il avait quitté Paris.

—En effet, dit à son tour le chef de Jacques ; M. Vélizay, à son arrivée des Indes, est venu à Paris, simplement pour nous rendre compte de sa mission, qui était très importante.

—A quelle heure était-il encore dans vos bureaux ?

—A six heures. On venait de signer le courrier.

—Combien de temps est-il resté avec vous ?

—Jusqu'à sept heures.

—Où est-il allé après sept heures ?

Paul Bourdin intervint :

—Jacques m'avait donné rendez-vous. Nous avons dîné ensemble ; et, à sept heures et demie, nous prenions le rapide de Bordeaux. A Bordeaux, je suis resté avec lui, jusqu'au moment où je l'ai mis moi-même dans le train qui le menait chez lui. Après ce je me suis rendu aux affaires dont j'étais chargé pour ma maison, dans Bordeaux.

—Le récit de M. Bourdin est-il exact ? demanda le juge au chef.

—Je ne puis que le confirmer, en ajoutant que M. Jacques Vélizay est un très honnête garçon.

—Maudite affaire ! murmura M. Beaulieu.

Après quelques instants, il ajouta :

—Vous pouvez vous retirer, Messieurs.

—Vous allez relâcher notre ami ?

—Si votre ami n'est pas coupable de cet assassinat, il est du moins coupable de rébellion contre l'autorité publique ; et je le maintiens en état d'arrestation.

—Vous avez peut-être tort, Monsieur ; dit brusquement le chef de Jacques. D'ailleurs, pour une affaire de si petite importance, M. Vélizay peut être mis en liberté sous caution.

Le juge sentait la justesse absolue de cette observation. D'ailleurs, si Jacques s'était

révolte contre les agents, il ne l'avait fait qu'à la suite d'une fausse accusation. Le juge reprit :

— Retirez-vous, Messieurs ; demain, si je le juge convenable, je remettrai M. Vélizay en liberté.

On continua encore l'enquête pendant le reste de la journée et pendant la matinée du lendemain, dans l'espoir de trouver une preuve contre Jacques ; mais ce fut sans le moindre résultat. L'innocence du Méridional était évidente. Avant de le relâcher, M. Beaulieu le fit appeler et lui adressa une verte semonce sur sa trop grande vivacité.

— Ma vivacité ! s'écria Jacques. Et la vôtre, cher Monsieur ? Ne feriez-vous pas mieux de réserver pour vos limiers la mercuriale dont vous me gratifiez ?

— J'aurais le droit de vous traduire en police correctionnelle . . .

— Et moi de vous intenter un procès en dommages-intérêts . . .

— Ni procès, ni police correctionnelle : ce sera plus sage, dit avec douceur M. Beaulieu.

— Soit ! dit Jacques, enchanté, nous sommes quittes . . . Mais, à ce propos, voulez-vous me permettre de vous demander pourquoi vous m'avez arrêté ? Qui m'a dénoncé à vous ?

— Dès le premier jour, les frères Faradès vous ont nommé.

— D'accord ; mais qui vous a prévenu que j'arriverais ici, hier matin, à cinq heures et demie ?

Un trait de lumière avait traversé son esprit. Cet homme qui avait voyagé avec lui depuis Saint-Jean, qui l'avait suivi à Bordeaux, cet homme ne pouvait être qu'un limier de la police . . .

— Ah ! bandit ! quand je le retrouverai, celui-là.

— Qui donc ?

— Celui qui m'a dénoncé. Oh ! c'est affaire entre lui et moi.

— Toujours incorrigible ?

— Toujours : quant à la justice, je lui pardonne ; ça n'est pas sa faute, quoiqu'on m'ait laissé un jour de trop en prison.

M. Beaulieu pensa que Jacques pourrait l'aider dans ses recherches : et il lui demanda s'il avait quelques soupçons.

— Je n'en sais pas plus long que vous ; mais, si vous ne découvrez rien, je me charge de trouver l'assassin.

Il fit cette déclaration en riant, salua M. Beaulieu et partit. D'abord, il marcha longtemps dans la rue, voulant jouir de sa liberté, se persuadant, peu à peu, avec son imagination méridionale, qu'il avait passé plusieurs semaines sous les verrous.

Par moments, il murmurait :

— Ce pauvre Jean Faradès ! moi qui lui avais promis de le mener dans tous les endroits du Paris qui s'amuse !

Jacques Vélizay avait longtemps appartenu à la légion des fantaisistes : il avait mangé pas mal d'argent à sa famille, jusqu'au jour où il avait compris la nécessité de se ranger. Il avait, alors sérieusement travaillé pendant quelques années, acquérant une connaissance étendue du commerce. Et il avait été l'un des premiers à tenter ces voyages d'exploration d'où il rapportait des marchandises de toute sorte pour la maison.

Il n'avait que trente-deux ans et avait déjà fait un voyage en Chine et trois voyages dans l'Hindoustan. Il vivait six mois à Paris et six mois à l'étranger. Ses six mois de Paris s'écoulaient dans une fête perpétuelle : il ne se rendait à sa maison que pour y étudier le goût des acheteurs, afin de mieux choisir dans ses nouveaux voyages.

Pour vivre pendant ces six mois, il avait installé tout un appartement, garni d'étoffes et de bibelots rapportés d'Orient.

C'est là qu'il se rendit, après avoir couru comme un fou dans Paris . . . Il trouva son concierge lisant un journal, où son arrestation était contée dans les moindres détails.

— Monsieur Jacques !

— Eh bien, monsieur mon concierge ?

— On dit que vous êtes en prison.

— Il n'y a que des imbéciles qui puissent dire cela !

Il prit le journal et le déchira.

— Quoi de nouveau pour moi ?

— Toutes vos caisses qui sont arrivées !

Dans son amour de collectionneur, Jacques dina à peine, et passa sa soirée à défaire

ses caisses et à ranger ses bibelots, oubliant les ennuis qu'il avait eus depuis deux jours, disant seulement, lorsque cette idée se présentait à son esprit :

—Quant à mon compagnon de voyage, si je le repince une nuit ! Je lui apprendrai à m'espionner !

Comme il ouvrait la dernière caisse, il vit plusieurs paquets sur lesquels étaient écrits ces mots :

MADemoiselle JEANNE FARADÈS

Le bonhomme Jean Faradès n'avait pas eu assez de place dans ces caisses, et il avait prié Jacques de prendre ces quelques paquets.

—Des paquets pour mademoiselle Jeanne Faradès, cette jolie blonde dont le vieux, là-bas, dans les moments d'épanchement, me montrait le portrait !

Il était devenu pensif. Pauvre jeune fille ! Son père était en prison

— Le frère aîné me déplaît, avec son ton cassant ; mais le père de Jeanne a l'air d'un si brave homme !

Il ne riait plus. Il rangeait ses bibelots, revenant, sans cesse, aux paquets dont il était chargé, relisant pour la vingtième fois l'inscription :

MADemoiselle JEANNE FARADÈS

Il faut que je lui fasse parvenir tout cela sans retard. Son oncle me l'a dit : ce sont des étoffes et des bijoux précieux. Je ne puis garder cela plus longtemps.

Quand il s'éveilla, le lendemain, la première chose qu'il vit fut le nom de Jeanne qui lui avait trotté toute la nuit par la cervelle.

—Envoyer cela par le chemin de fer ? Ça n'arriverait peut-être pas ! On peut le voler en route . . . ou l'abîmer . . . Si j'allais le porter moi-même ?

Presque aussitôt, il eut un mouvement de recul :

—C'est que c'est embarrassant d'aller dans cette maison-là, de parler d'un oncle assassiné Et, cependant, je ne sais pourquoi, quelque chose me dit que je ferai bien d'y aller.

Après son déjeuner, il prit une voiture, y mit les paquets et se fit conduire à Boulogne.

—Si on me reçoit mal, je ne reviendrai plus. Voilà tout.

Malgré sa résolution, il éprouva encore une légère émotion, quand il sonna à la grille de madame Louis Faradès. Si le père de Jeanne était réellement un assassin ? . . . Bah ! Tant pis !

La servante le pria de donner sa carte ; il refusa, en disant :

—Ces dames ne me connaissent pas ; mais j'ai une communication intéressante à leur faire.

Madame Louis Faradès, depuis l'arrestation de son mari, vivait dans une agitation perpétuelle, guettant à Paris la voiture cellulaire où on plaçait son mari chaque fois qu'on le conduisait au Palais. Elle avait obtenu de le voir tous les jours en présence d'un garde ; mais on avait refusé la même permission à sa fille et à sa nièce.

Ce jour-là, elle venait d'arriver de Paris, pour consacrer sa journée à son enfant. Elle supposa que, si on lui rendait visite, c'était pour lui parler de son mari ; et elle descendit au salon, où immédiatement on avait mené Jacques.

—Je vous prie de m'excuser, Madame, dit le jeune homme, si je me présente moi-même à vous. Cette présentation devait être faite par un de mes meilleurs amis, par M. Jean Faradès

Madame Faradès poussa un cri :

—Qui êtes-vous, Monsieur ?

—Je suis M. Jacques Vélizay.

Il y eut, durant quelques secondes, une gêne entre eux.

Madame Faradès avait cru, pendant deux jours, ainsi que tout le monde, que ce Jacques Vélizay était un assassin.

—Je ne puis comprendre le but de votre visite, Monsieur.

—Il est fort naturel, Madame. Votre malheureux oncle, avant de quitter Calcutta,

m'avait remis quelques objets qui ne pouvaient entrer dans ses malles, et destinés à mademoiselle votre fille. Voici ces objets.

Il lui tendait les paquets, Madame Faradès les prit et les examina ; c'était bien l'écriture et le cachet de l'oncle de son mari. Puis elle se leva :

—Votre mission est remplie, Monsieur

—Et vous me renvoyez ? Cependant, voulez-vous me permettre, Madame, de vous parler avec franchise ? Je connais assez le monde pour deviner que, dans votre malheur vos amis vous ont abandonnées

Malgré elle, madame Faradès murmura :

—C'est vrai.

—Or, j'ai vu votre mari deux fois, le jour du crime et avant-hier. Je jurerais qu'il est innocent. Avant de rentrer en France, j'éprouvais déjà pour vous une grande sympathie.

—Vous nous connaissiez donc ?

—Je connaissais toute votre famille. Votre mari et son frère écrivaient, par tous les courriers, à M. Jean Faradès ; et il y avait plusieurs mois que M. Jean et moi ne nous étions quittés un seul jour. Nous étions lancés dans le même genre d'affaires, avec la différence qu'il vendait à des marchands anglais ce qu'il récoltait dans les fabriques, tandis que j'achetais directement pour ma maison. C'était le troisième voyage que je faisais dans l'Hindoustan ; et nous nous étions liés dès le premier. Depuis longtemps, il pensait à vous. Lorsque je revins en France, après ma première excursion, il me dit : " Je me fais vieux ; bientôt, je retournerai au pays. Je dois avoir à Paris deux neveux. Tâchez de connaître leur adresse ; mais n'allez pas chez eux." Je respectai scrupuleusement ses volontés. J'acquis aisément la preuve que MM. Louis et Arthur Faradès étaient ses neveux ; et c'est depuis lors qu'il vous écrivit. Il fut très étonné du ton de leurs lettres ; il devina qu'un dissentiment avait dû survenir entre eux. Malgré lui, une préférence se formait dans son esprit ; il aimait davantage votre mari, ainsi que votre fille . . . peut-être parce qu'elle portait le même nom que lui.

Tandis que Jacques Vélizay parlait, madame Faradès se laissait séduire par son charme, par les douces inflexions de sa voix. Quand il eut terminé, il dit :

—Maintenant, Madame, êtes-vous encore disposée à me renvoyer, à me fermer votre porte ?

Elle le regarda ; Jacques soutint son regard, franchement, la tête droite. Alors madame Faradès lui tendit la main :

—Vous n'avez donc pas peur de devenir l'ami de la femme d'un homme qu'on accuse d'être un assassin ?

Jacques sourit :

—Pardon ! de la femme d'un innocent injustement accusé d'assassinat.

Madame Faradès sonna et fit prier sa fille de la rejoindre au salon. Jeanne arriva et s'arrêta, interdite, dans le cadre de la porte :

—Vous ressemblez beaucoup à votre portrait, Mademoiselle, prononça Jacques.

—Mon portrait ?

—Que j'ai vu bien souvent entre les mains de votre oncle, M. Jean Faradès.

Il admirait la jeune fille, avec ses cheveux d'un blond roux, sa vive carnation, ses mains délicates.

Madame Faradès lui présenta Jacques :

—Un nouvel ami, monsieur Jacques Vélizay.

—Celui qu'on accusait à tort ?

—Comme on accuse à tort votre père, Mademoiselle.

—Ainsi, Monsieur, vous êtes de ceux qui croyez à l'innocence de mon père ?

—Je crois absolument, Mademoiselle, que votre père est incapable d'avoir trempé dans un crime. Il y a là-dessous un mystère qui est demeuré encore inexpliqué, mais qui n'est pas inexplicable.

Jacques pensa que sa visite avait duré assez longtemps. Il se leva et s'inclina devant les deux femmes :

—Puisque vous voulez bien me permettre d'être votre ami, dit-il, vous me permettrez de vous rendre visite quelquefois ?

—Notre maison vous sera toujours ouverte, dit madame Faradès. Peut-être vous lassez-vous d'y venir ! Nous vivons bien isolées, depuis cet horrible malheur

—Au revoir, Madame. Et, si la justice revient bredouille de toutes ses expéditions, j'espère que nous serons plus heureux.

Il quitta la maison. . . . Comme le temps était très doux, il se disposa à traverser le Bois pour rentrer à Paris.

—Elle est tout simplement adorable, cette jeune fille, murmurait-il en s'enfonçant sous les arbres, ravissante, adorable. . . .

Peu à peu, sa tête se montait.

—Je ne croyais pas prédire aussi juste quand j'affirmais à M. Beaulieu que je lui livrerais le vrai coupable. Je meurs d'envie de le connaître, ce vrai coupable.

· Dans l'allée qu'il suivait, il aperçut le garde Millette.

—J'ai déjà vu cette tête quelque part. . . Eh ! sandieu ! c'était chez le juge d'instruction. Holà, mon brave !

Millette s'arrêta dans sa promenade. Il avait immédiatement reconnu Jacques :

—Tenez ! voici un louis, dit le Méridional.

-- Pourquoi donc ?

—Pour boire à ma santé.

—Ah ! on vous a donc relâché ? fit Millette, en empochant le louis. Quelle drôle d'affaire ! On a déjà arrêté trois personnes ; et somme toute, on ne sait rien.

--Cependant, ces deux frères ?

—On a rien trouvé contre eux. On les accuse parce qu'on ne sait qui accuser.

Jacques murmura :

—Eh bien : moi ! je vais commencer mon enquête.

En ajoutant un louis au louis déjà donné, il fit répéter à Millette son éternelle déposition, les deux trains, l'homme au gilet rouge, etc., etc.

Puis il s'éloigna, après l'avoir remercié. Il allait toujours sous les arbres, respirant avec bonheur, bâtissant des projets insensés ou s'abandonnant à sa rêverie.

Comme il coupait à travers les fourrés, il entendit le galop d'un cheval, qui marchait dans une des allées étroites et ombreuses, réservées aux cavaliers. Il se pencha entre les arbres et regarda. Le cavalier qui arrivait était élégamment monté sur un cheval noir ; il allait tranquillement, s'abandonnant à la rêverie, comme tout à l'heure Jacques Vélizay. Et, plus Jacques le regardait, plus il lui semblait connaître son visage.

—Où diable ai-je pu le rencontrer ? c'est stupide d'avoir des hésitations ?

Ce cavalier, qui se dirigeait vers Boulogne, l'intriguait. Quand le cheval fut devant lui, Jacques machinalement écarta les branches. Alors, soit que le bruit des branches eût effrayé le cheval, soit que son maître eût voulu s'éloigner rapidement, la bête s'enleva et partit au galop.

—Triple imbécile ! s'écria Jacques, c'était mon espion !

Avec l'exagération de son esprit méridional, il s'imagina qu'il pourrait rejoindre le cavalier ; et il se lança à sa poursuite, criant :

—Arrêtez ! Arrêtez !

Mais le cavalier ne l'entendait plus. Son cheval volait dans l'allée ; bientôt il disparut à un tournant. Le poursuivre plus longtemps eût été une folie.

—Ce sera pour une autre fois. Prenons-en notre parti.

Jacques se tourna de nouveau vers Paris, de plus en plus intrigué.

--Des hommes qu'on noie dans les puits, des innocents qu'on arrête, des policiers qui vont au Bois sur des pur-sang ! Cette vie parisienne est toujours pleine de surprises. Allons ! demain, je me mettrai en chasse,

Comme les bons capitaines, il rentra chez lui, passa la soirée seul et se coucha de très bonne heure, récapitulant ce qu'il savait déjà, et répétant sans cesse :

—A demain ! à demain !

V.—PARTIE ÉGALE.

Après la tentative d'arrestation de Jacques Vélizay, arrestation qui n'avait abouti qu'à un échec fâcheux, M. Beaulieu tourna tous ses efforts contre les frères Faradès.

Comme on n'avait rien trouvé dans les poches du noyé, on supposa qu'il avait été dévalisé. Jacques fut appelé par M. Beaulieu et interrogé à ce sujet : il déclara que Jean Faradès rapportait une grosse somme en France. On essaya de faire établir par lui le

chiffre de la fortune du mort ; Jacques ne put donner là-dessus que des renseignements vagues. Il parla d'un million.

—J'étais, dit-il, le meilleur ami de Jean Faradès à Calcutta ; mais je ne savais rien de ses affaires. Il achetait ses marchandises au comptant et les revendait de même. Puis, quand il avait amassé une somme importante, on le voyait disparaître ; il allait sans doute, placer son argent.

—Chez qui ?

—Je ne l'ai jamais su. Il devait avoir un correspondant à Calcutta et un à Paris. Plusieurs fois j'ai essayé de les connaître, sans jamais y parvenir.

A partir de cette entrevue, Jacques ne fut plus appelé par M. Beaulieu.

Le Méridional ne consacrait à sa maison que le temps nécessaire ; et, aussitôt qu'il était libre, il se lançait dans l'étude du dossier criminel des Faradès. A force de patience, il était arrivé à reconstituer la première conversation qu'il avait eue à la gare avec Louis et Arthur ; mais il n'y trouvait rien que le banal.

—Pas un indice ! rien ! rien ! . . . murmurait-il, trois jours après la visite qu'il avait rendue aux deux femmes abandonnées, trois jours qu'il avait perdus en courses inutiles, pour n'arriver à savoir que ce qui s'étalait dans tous les journaux.

—Il faut trouver du nouveau ! s'écria-t-il après son déjeuner, et faire ce que la police ne fera que dans un mois quand il sera peut-être troptard. Il faut reconstituer cette journée maudite.

Il passa le reste de l'après-midi à réfléchir ; et, vers trois heures et demie, il sauta dans une voiture.

—Cocher, gare de Lyon !

A trois heures et demie, il entra dans la gare et demandait l'autorisation de passer sur la voie, sous prétexte d'attendre des amis. C'était par le train de trois heures et demie qu'il était arrivé avec Jean Faradès. Lorsque ce train entra en gare, Jacques évoqua l'image de son ami et de ses deux neveux. Il y avait, dans la nature de Jacques Vélizay, quelque chose de superstitieux. Il espérait, par cette sorte de reconstitution, découvrir un indice nouveau. Tous les voyageurs débarquèrent et sortirent de la gare. Jacques pensait être resté seul sur la voie ; et il allait partir à son tour, quand il heurta un promeneur. Machinalement, il leva la main ; il avait reconnu son cavalier du Bois de Boulogne, l'homme de Bordeaux, de Saint-Jean, le policier qu'il poursuivait avec rage. Mais il eut le bon sens de réfléchir, avant de se livrer à un accent de colère dans cette gare pleine d'employés, on se serait emparé de lui.

-- Merci ! Il ne fait jamais bon entre les mains de la police !

Il s'éloigna en disant :

—Pardon, Monsieur.

Arrivé à une certaine distance, il se retourna, pour examiner son ennemi : ignorant son nom, il ne l'appelait que son ennemi. Au même moment, l'inconnu qui avait marché en sens inverse, se retourna afin d'examiner Jacques.

—Il paraît que tu es toujours curieux, murmura ce dernier. Aujourd'hui, je t'épargne ; mais, puisque la chance te mets si souvent sur mon chemin, tu ne perdras rien.

Tout à coup, Jacques eut une idée nouvelle.

—M. Beaulieu m'a fait relâcher ; mais il doit me soupçonner toujours et me fait encore espionner. Ces policiers sont stupides . . .

Il était sorti de la gare et remontait dans sa voiture. Comme il disait à son cocher : " Venez s'il vous plaît lentement jusqu'à la place de la Bastille," le vent lui apporta la même phrase qu'on avait prononcé à quelques pas de lui. Il regarda et vit l'inconnu qui montait dans une voiture.

—A ! tu t'obstines à me suivre ? sandious ! Je te mènerai loin. Et il t'en cuira d'espionner ce brave garçon de Jacques Vélizay . . . Après tout, peut-être me lâchera-t-il à la Bastille ?

Il s'étendit sur les coussins, se souvenant de la promenade qu'il avait faite ainsi, avec Jean Faradès et ses deux neveux. Le pauvre homme était si heureux de se retrouver dans son Paris ! Au pied de la colonne de la Bastille, il fit arrêter sa voiture et descendit.

—C'est ici que les deux frères nous ont quittés ; ils ont pris chacun une voiture ; et vieux et moi avons gardé la nôtre pour remonter les boulevards . . .

A vingt mètres de lui, celui qu'il prenait pour un limier de police examinait la place

avec soin, comme un homme qui cherche à se rendre compte d'une chose qui l'intrigue.

—Tu es têtue, mon ami, murmura le Méridional ; si tu dépensais cette énergie sur une bonne piste, tu aurais le coupable avant longtemps.

Jacques, mis en gaieté par les recherches oiseuses de son ennemi, remonta dans sa voiture :

—Cocher, vous irez jusqu'à la porte Saint-Denis ; et là, versez, si vous voulez.

—Verser, bourgeois ?

—Oui, cassez un brancard ou les pattes de votre cheval, si bon vous semble. Je paierai.

Cependant le cocher se contenta de s'arrêter devant la porte Saint-Denis, sans tuer son cheval ni briser sa voiture. La voiture de l'inconnu avait pris de l'avance et s'était arrêtée la première. Jacques cherchait encore sa monnaie, que son ennemi avait déjà payé son cocher.

Comment ce polisson a-t-il pu deviner que je m'arrêteraï ici ? Il y a du magnétisme là-dessous. Et il enfle le faubourg Saint-Denis ! . . . C'est trop fort !

L'inconnu suivait lentement le faubourg Saint-Denis. Arrivé à la rue de l'Échiquier, il s'y engagea sans hésiter.

—Et il va rue de l'Échiquier ? . . . Il savait donc que j'allais rue de l'Échiquier ? Je commence à faire mes excuses à la police française : ses limiers se trompent de piste ; mais quand ils en tiennent une, ils la suivent bien. Il font mieux que de la suivre ; ils vous y précèdent. Hein ! que regarde-t-il ? . . .

L'inconnu passait devant chaque porte et regardait toutes les plaques de commerçants.

—Ce que j'allais faire . . . il est fort bien, ce policier, vêtu quasiment en gommeux, souliers plats, petit chapeau gris, ganté en homme du monde . . . Et il passe devant moi pour me donner le change . . .

Tous les deux parcoururent deux fois la rue de l'Échiquier, pour bien voir les numéros impairs. Il était environ cinq heures et demie. Jacques calcula que, si Jean Faradès était venu rue de l'Échiquier, il l'avait quitté à cette heure pour aller à la gare Saint-Lazare. Ne voulant plus s'occuper du policier, il tourna dans le faubourg Saint-Denis et arriva au boulevard. Il regarda alors derrière lui ; il n'avait pas été suivi.

—Voilà mon homme dérouteré ; cela lui apprendra à filer des innocents.

Il longea les boulevards jusqu'à l'Opéra et gagna la rue Saint-Lazare par la rue du Havre. Quand il eut pris son billet pour Boulogne et traversa la salle d'attente, la première personne qu'il vit dans le train d'Auteuil fut son éternel ennemi.

—C'est que ce farceur-là est capable de descendre à Boulogne et de me gêner cette nuit !

En effet, le galant policier descendit à Auteuil ; mais quand il se trouva à côté de Jacques, dans le petit escalier de pierre, il sembla gêné et s'empessa de se diriger vers la grille de Boulogne. Jacques eut un mouvement d'impatience.

Aller à Boulogne ! c'est absurde !

Et, se suivant à quelques mètres de distance, les deux jeunes gens passèrent devant la maison des Faradès. Là, ils s'arrêtèrent, comme pour examiner les lieux. Puis Jacques profita de ce que son ennemi continuait l'avenue du Parc des-Princes pour revenir sur ses pas.

—C'est ici, murmurait-il, que commence le mystère. Jean Faradès, la chose est certaine, a traversé la grille à la même heure que ses neveux, et, si ce n'est à la même heure, du moins avec sept minutes et demie de différence seulement. Où pouvait-il aller ? Il ne connaissait personne dans Boulogne, il allait évidemment chez ses neveux, ou chez l'un d'eux.

Tout en monologuant, il longea l'avenue qui est perpendiculaire à celle du Parc-des-Princes et arriva à l'entrée de Boulogne.

—J'attendrai dans un café, dit-il.

Il poussa jusqu'au café qui se trouve en face de l'église et y entra.

Il allait s'asseoir dans la salle commune, quand il pensa à son policier :

—Il n'aurait qu'à venir m'espionner ici même. Il demanda un cabinet particulier :

—Servez-moi à dîner : et, si je m'endormais, venez me réveiller à onze heures et demie.

Puis il s'assit et prit, dans sa poche, un journal où était exactement dressé le plan des deux maisons et des jardins des Faradès.

Il continua ses réflexions.

—Jean Faradès est entré à Boulogne à six heures et demie. Et il est mort à onze heures et demie. On a dû le précipiter dans le puits vers minuit. Rien, dans la position

du corps, n'indiquait s'il a été jeté du côté de M. Louis ou du côté de M. Arthur. La police les accuse tous les deux. Pour se défendre, ils affirment que l'on peut entrer facilement dans leurs jardins par les derrières . . . Hein ! qui toussa à côté de moi ?

On venait, en effet, de tousser dans le cabinet voisin du sien.

—Je me défie de tout le monde maintenant. Tant pis, si on me trouve indiscret.

Il ouvrit un solide couteau pour tâter tout ce qui le séparait du cabinet voisin ; ce n'était qu'une cloison. Il chercha le point d'entrée de bois, y fit une première fente avec la pointe de son couteau ; puis il introduisit un tire-bouchon qui était adapté au couteau. Et, alors, lentement, avec une prudence de sauvager, il perça la cloison, enlevant peu à peu la poussière qui se formait. Le trou était à peine visible ; Jacques pouvait regarder sans crainte d'être découvert.

—Mais c'est un vrai crampon ! murmura-t-il.

Dans le cabinet voisin, il avait reconnu son éternel ennemi qui achevait de dîner.

Lorsqu'il eut terminé son repas, cet inconnu dit au garçon :

—Vous me préviendrez, quand il sera exactement onze heures et demie.

Une fois seul, l'inconnu déplia un journal, exactement le même journal que celui de Jacques. Il examina aussi le plan des jardins des Faradès, posant souvent son doigt sur l'emplacement du puits. Il semblait très agité.

—Je commence à deviner, se dit Jacques. Voilà le véritable assassin. Ce n'est pas un limier de police ; c'est l'assassin de Jean Faradès. Il m'a dénoncé pour détourner l'action de la justice. Et, ce soir, il revient ici, poussé par le remords. Tous les criminels reviennent sur le lieu de leur crime ; c'est un axiome de police. Eh bien, nous allons te pincer, mon ami . . . Je n'ai pas besoin de longtemps réfléchir pour savoir où tu iras, quand onze heures et demie sonneront. Pour t'arrêter, je t'arrêterai ; mais, auparavant, je t'administrerai une volée . . . Holà, ce drôle-là m'a volé ma lampe ?

Jacques chercha machinalement dans sa poche. En prévision de son expédition nocturne, il avait pris une lampe semblable à celle dont se servent les policemen à Londres. Sa lampe était toujours sur lui ; mais son voisin en avait une pareille.

—Si je croyais au diable, je verrais son doigt dans tout ceci. Attendons l'heure. Cette nuit sera fertile en incidents. Patience !

Comme les deux jeunes gens étaient fatigués, ils s'endormirent vers dix heures ; et ce fut le même garçon qui vint frapper à leur porte à l'heure indiquée.

Par excès de prudence, Jacques voulut laisser le pas à son ennemi ; il attendit qu'il fût dans la rue avant de sortir lui-même. — Et, lorsqu'il se trouva à l'air frais, devant l'église de Boulogne, il ne vit plus rien.

—Le gueux m'a brulé la politesse ! Tant mieux ! je ferai mon enquête ; et, quant à lui, je le retrouverai.

Il suivit le chemin qu'il avait déjà pris, marcha rapidement et arriva jusqu'à l'entrée de l'allée réservée qui dessert les jardins du Parc des-Princes.

Il s'y engagea résolument et atteignit la porte du jardin de M. Louis Faradès.

—Je préfère entrer dans celui-ci, se dit-il. Ici, je suis en pays ami.

Comme il levait la gâchette de bois, il vit à l'entrée opposée de l'allée se dresser une ombre.

—Encore lui !

Pour mieux observer son ennemi, il entra, referma la porte et pencha sa tête entre les feuillages.

L'autre s'avancait tranquillement : il n'arriva pas jusqu'à Jacques. Il s'arrêta devant la porte de M. Arthur Faradès, l'ouvrit et pénétra dans le jardin de ce dernier.

—C'est un homme qui connaît bien les lieux, pensa le Méridional. Je vois : il aura fait le coup avec l'aide de M. Arthur.

Le sable grinçait sous les pas de l'inconnu.

—Il entre là comme chez lui, dit Jacques en se mettant à plat ventre. Il faudra bien qu'il se démasque.

L'homme n'alla pas plus loin que le puits ; mais là il entendit sans doute un faux mouvement de Jacques ; car comme Jacques levait la tête, il ne distingua rien. L'homme s'était accroupi, de son côté, derrière la margelle. Il y eut un silence.

Des deux côtés, on s'observait. Jacques avait des frissons :

—Si je m'étais trompé, si cet homme appartenait réellement à la police, le seul fait de

me trouver ici, la nuit, comme un malfaiteur, suffirait pour me procurer encore quelques jours de prison préventive,

Probablement une grande hésitation devait régner dans l'esprit du personnage mystérieux ; car il ne se relevait pas . . . Cependant, après une assez longue attente, tous les deux tournèrent en même temps autour de la margelle et arrivèrent à la haie. Aucun d'eux n'avait fait le moindre bruit.

Ils écartèrent, en même temps, les branchages de la haie ; et, démasquant le couvercle de leur lanterne, ils se mirent tous les deux en pleine lumière.

— Bigre !

Avec un ensemble admirable, ils se reculérent, baissèrent leurs lanternes, et se tapirent de nouveau contre la margelle. Cette situation aurait pu durer encore longtemps, si Jacques, voulant en finir, n'avait fait un bond par-dessus la haie.

Il tomba aux pieds de celui qui le poursuivait.

— Que faites-vous ici ?

— Vous même, qu'y faites-vous ?

— Cela ne vous regarde pas !

— J'ai le droit de vous en dire autant !

L'autre avait pris un revolver et allait le braquer sur Jacques, quand Jacques prit le sien et mit son ennemi en joue, en disant :

— Vos nom, prénoms et qualité ? ou je vous casse la tête.

— M'en direz-vous autant ?

— Sur l'honneur.

— Je m'appelle Paul Merseins et je suis coulissier.

— Vous voulez dire policier ?

— Avez-vous la berluc ?

Ils s'examinèrent encore ; Jacques, dominé par la colère, répéta :

— Oui. J'ai dit policier. Il y a toujours la rime.

— Ah ça ! Monsieur, allez-vous me dire pourquoi vous vous trouvez toujours sur mon chemin ?

— Et vous sur le mien ?

— Depuis quatre heures de l'après-midi, je ne puis me débarrasser de vous.

— Pardon. Cela remonte encore plus loin. C'est depuis Saint-Jean que je vous trouve dans mes guêtres. Que faisiez-vous à Saint-Jean ?

— J'y voyageais par affaire.

— Et vous montiez dans ma voiture pour affaire ? dans mon wagon pour affaire ? Vous déjeuniez à côté de moi à Bordeaux pour affaire ! Sandieux ! je vais vous couper les oreilles.

— Je ne comprends pas un mot de tout ce que vous me baragouinez.

— Je vais vous faire comprendre. On a tué un homme, ici, dans ce puits. Et c'est vous qui l'avez tué ! Comme j'avais vu cet homme-là le jour de sa mort, vous avez pensé qu'il suffisait de m'accuser, de me dénoncer pour me faire pincer. En tous cas, cela détournait les soupçons. Vous avez fait fausse route . . . mon brave . . . L'assassin, c'est vous : et, la preuve, c'est que vous revenez ici, la nuit à l'heure même du crime.

— Je n'ai fait que vous y suivre ! La même observation peut donc s'appliquer à vous

— Alors, si vous m'avez suivi, vous n'êtes pas coulissier, mais policier. Et, comme j'ai tous vos pareils en horreur, je vais vous administrer une volée. Ah ! bandit ! . . .

— Quand vous aurez fini de bavarder inutilement, nous nous expliquerons, si, dans vos emportements, on peut trouver une éclaircie pour un peu de bon sens.

— Je n'ai rien à vous expliquer. Si vous êtes réellement un galant homme, comme vous vous êtes moqué de moi, nous nous battons.

— Nous ne nous battons pas.

— Vous êtes donc un lâche ?

— Pas plus lâche que vous. Seulement je suis le seul et dernier ami d'une jeune fille abandonnée de tous : et, tant qu'elle aura besoin de moi, je ne consacrerai ma vie et mes forces qu'à elle

— Si ce que vous dites là est vrai, je vous en fais mon compliment. Peut-on savoir le nom de cette jeune personne ?

— Mademoiselle Valentine Faradès.

— La cousine de Jeanne Faradès ?

— Elle-même. Et vous vous nommez, Monsieur ?

- Jacques Vélizay. Vous devez bien en savoir quelque chose,
- En effet : car c'est moi qui vous ai dénoncé au juge d'instruction.
- Vous osez m'avouer cela ?
- Et vous priant d'agréer mes plus humbles excuses.
- Comment les formulez-vous vos excuses ?
- J'avais juré de trouver l'assassin de Jean Faradès
- Comme moi.
- Je crus que cet assassin c'était vous. J'appris, par hasard, que vous habitiez Saint-Jean : et j'y arrivai le lendemain
- Et, deux jours après, grâce à vous, on me coffrait. Vous voyez bien que j'aurais le droit de vous couper les oreilles !
- Je vous ai déjà dit qu'il nous était impossible de nous battre.
- Cependant je ne puis passer à côté de vous en indifférent Tout cela devient fort embarrassant . . . il faut que nous soyons amis ou ennemis !
- Jacques se grattait la tête et gasconnait furieusement.
- Ainsi, vous aimez la fille de M. Arthur Faradès ?
- Oui.
- Et vous avez, par suite, intérêt à prouver que l'assassin est son frère Louis ? . . .
- Dame ! si on n'en trouve pas d'autres
- Alors, nous ne pourrions jamais nous entendre, parce que moi, si je ne trouve pas un autre assassin, j'arriverai à prouver que le coupable est M. Arthur. Nous voilà forcément ennemis.
- Vous aimez donc bien mademoiselle Jeanne ?
- Qui vous dit cela ?
- Est-ce que vous vous occuperiez de cette affaire, si vous n'étiez pas un brin toqué de Jeanne-la-Rousse ?
- Où voulez-vous en venir ?
- A ceci. J'ai appris que vous aviez rendu visite à ces dames ; car je vais, presque tous les jours, à Boulogne. Je vous ai parfaitement reconnu aujourd'hui, excepté tout à l'heure au bord du puits.
- Pourquoi ne m'avoir pas salué franchement ?
- Parce que je supposais que vous me gardiez rancune et que je préférerais vous être présenté par mademoiselle Jeanne.
- Pas mal raisonné.
- Je suis donc enchanté de faire votre connaissance. Voulez-vous me tendre la main
- Et si vous me trompiez ? . . .
- Encore cinq minutes de conversation ; et vous aurez confiance en moi.
- Je vous écoute.
- D'abord, nous poursuivons le même but.
- Mais non. Nous marchons en sens contraire.
- Réfléchissez. Vous affirmez que le père de Jean Faradès est un honnête homme ?
- Je le jurerais !
- Et moi je jurerais que le père de Valentine est innocent.
- Or, j'ai raison.
- Moi aussi. Donc nous avons raison tous les deux ; donc ils sont innocents tous les deux.
- Et c'est à la Bourse que l'on apprend à raisonner aussi bien
- On y raisonne aussi bien que dans les Indes.
- La nuit était superbe : la lune répandait ses clartés dans le ciel. Les deux jeunes gens se sentaient mutuellement attirés l'un vers l'autre. Brusquement ils se tendirent la main, et ce fut Jacques qui dit le premier :
- Nous nous jurons amitié ?
- C'est juré.
- Et nous nous unissons pour arriver au même but, vous pour délivrer le père de Valentine, moi pour délivrer celui de Jeanne.
- C'est juré, sur l'honneur !
- Ils restèrent quelques instants sans parler. Puis Paul reprit :
- C'est, sans nul doute, la même pensée qui nous dirigeait aujourd'hui. Voyant que la justice s'endort sur une fausse piste, j'avais commencé, moi-même, une nouvelle enquête.

J'ai essayé de reconstituer la journée du crime, à partir de l'arrivée à la gare de Lyon, la traversée de Paris par la rue de l'Échiquier, l'entrée dans Boulogne... etc. . .

- Nous avons passé à dormir le temps resté mystérieux. Et nous voici au lieu du crime

- Près du puits.

- Qu'allez-vous faire ?

- Descendre par l'un des seaux : c'est pour cela que j'avais apporté une lanterne sourde.

- Si vous voulez, nous y descendrons tous les deux.

- Soit. Et, pour vous prouver la loyauté de tout ce que je vous ai dit, j'y descendrai le premier.

- J'allais vous le proposer non par défiance, mais parce que je vous aiderai à descendre dans un seau : et moi, je descendrai par la corde à la force des poignets. Courageusement, Paul Merseins sauta sur la margelle et attira à lui l'un des seaux. Il y prit place, se cramponna à la corde et dit :

Allez, je suis prêt.

Bientôt le seau s'enfonça dans la profondeur du puits. Jacques avait gardé les deux lanternes avec lui. Lorsque Paul lui cria que le seau touchait l'eau, il fixa la corde solidement à l'un des montants, fit le tour du jardin et attira à lui l'autre système de poulie. Il commença par placer les deux lanternes dans le seau vide et les descendit dans le puits : après cela, il fixa la corde, comme il avait fixé celle de Paul ; et, avec une hardiesse inouïe, il commença sa descente, à la force des poignets. Une minute après, il arrivait auprès de Paul qui l'aidait à placer ses pieds dans le seau. Ils étaient comme deux mineurs descendus dans la terre.

- Douteriez-vous encore de moi ? dit Paul.

- A nous deux, je doute fort que nous n'arrivions pas à ce que nous désirons.

- Et si nous découvrons quelque chose d'intéressant ?

- Nous le garderons : et nous continuerons notre enquête, jusqu'à ce que nous ayons amassé un dossier complet, des preuves absolues.

Le puits dans lequel ils étaient descendus était assez haut : mais il n'avait qu'une petite quantité d'eau. Aussi, maintenant qu'ils se trouvaient dans le fond, ils ne couraient aucun danger. Leur lanterne à la main, ils se mirent à deviser et à plaisanter sur l'originalité de leur situation. Puis ils cherchèrent autour d'eux.

- Vous avez suivi cette affaire depuis le début ? demanda Jacques

-- Je la connais dans ses moindres détails. Je ne m'occupe plus d'autre chose.

- A t-on déjà tenté ce que nous tentons aujourd'hui ?

- Non. On n'est pas venu ici depuis la découverte du cadavre.

Ils laissèrent l'eau du puits reprendre son calme, et, quand elle fut unie comme un miroir, ils dirigèrent la lumière de leur lampe de tous les côtés.

- Voyez vous quelque chose, monsieur le coulissier ?

- Absolument rien.

-- Il n'y a, en effet, rien de particulier dans le fond... que des cailloux.

-- Vous connaissez Jean Faradès. Avait-il l'habitude de porter des papiers avec lui ?

-- Il en avait toujours les poches bourrées. D'abord un immense portefeuille où il mettait ses valeurs.

- Il avait des valeurs ?

- Des valeurs de chemins de fer anglais et français, puis des rentes françaises sur l'Etat.

-- Or, on n'a rien trouvé de cela.

- Comment étaient ses habits quand on l'a retiré d'ici ? L'avez-vous vu ?

- Oui ; je suis allé à la Morgue et l'ai examiné avec soin. Tous ses habits étaient déchirés.

-- Même son gilet ?

-- Oui. Pourquoi ce gilet vous contrarie-t-il ?

-- C'est que, lorsque Jean Faradès avait un papier plus important que les autres, il le glissait dans la doublure de ce gilet. Il avait là une cachette invisible que j'avais découverte par surprise.

-- Je me souviens parfaitement que ce gilet était déchiré... mais déchiré par un accroc violent qui se sera produit lorsqu'on aura jeté ce malheureux dans le puits.

—Et on n'a retiré d'ici aucun papier ?

—Aucun.

—Et on n'a rien trouvé sur lui ?

—Absolument rien, si ce n'est cette bague d'or qui était tombée dans un seau, une bague grossière.

—Avec son cachet et un diamant ; je la connaissais bien. Tout cela prouve qu'il a eu affaire à d'honnêtes bandits. On l'a tué pour le voler ; on lui a enlevé tous ses papiers. Il entretenait une correspondance continuelle. Si on lui a laissé sa bague, c'est qu'elle était compromettante. Mais, si on ne lui a pas volé son gilet, nous devons retrouver quelque chose.

Jacques se mit à promener sa lanterne sur toutes les parois des murs. Soudain, au-dessous de lui, il vit un chiffon de papier contre une saillie de pierre.

—Monsieur Merseins, soutenez moi, que je puisse décrocher ceci !

Jacques, s'arc-boutant sur la corde et retenu par son nouvel ami, se pencha vers le mur.

—Je le tiens. . . Oh ! Oh !

—Qu'est-ce ?

—J'ignore ce qu'est ce papier ; mais, contre la même pierre, je vois un petit fragment de drap rouge. Là. . . je l'ai aussi. . . Approchez votre lanterne.

Ils fixèrent, d'abord, la lumière sur le morceau de drap. Malgré le détrempage continu auquel il avait été soumis, ce morceau de drap avait conservé sa couleur vive.

—Le reconnaissez-vous, couilissier ?

—C'est bien exactement la nuance du gilet de Jean Faradès.

—Il est donc évident que, lorsqu'on l'a précipité ici, son corps a heurté contre cette saillie. Le gilet se sera déchiré ; ce lambeau sera resté accroché, avec ce papier. . .

—Allons, monsieur Vélizay, dépliez et lisez.

Jacques, avec de grandes précautions, défit le papier qui était plié une dizaine de fois sur lui-même. Et il eut à peine lu quelques mots qu'il s'arrêta ému :

—“ Reçu de M. Jean Faradès, en dépôt. . . ”

—Il y a bien cela, monsieur Vélizay ?

—Voyez vous-même.

—Et la signature ? Vite, la signature. . . vite. . .

—La signature ? . . . illisible ! . . . effacée par l'eau. . .

—Comment ! par l'eau ? ceci était au-dessus de nous.

—Sans doute ; mais, depuis la découverte du crime, on est venu, ici, puiser de l'eau ; et, chaque fois, une partie de l'eau se renversait et, tombant sur le papier, effaçait l'encre. D'ailleurs, remontons, nous verrons mieux au jour. Ils regardèrent autour d'eux ; et, ne distinguant plus rien d'anormal, ils se disposèrent à regagner la terre. De nouveau, les lanternes furent placées dans un seau. Paul prit le papier et le tint largement ouvert, près des flammes, pour le faire sécher, tandis que Jacques, toujours audacieux, s'élevait vigoureusement. Arrivé au haut du puits, il sauta sur la margelle et regarda de tous côtés pour s'assurer que personne ne l'espionnait. La nuit était absolument calme.

—Etes-vous prêt ? cria-t-il.

—Oui. Remontez-moi.

Bientôt, les deux jeunes gens, un peu mouillés, mais tout joyeux, sortaient des jardins des Faradès. Ils regagnèrent l'avenue du Parc-aux-Princes. Une heure plus tard, assis dans la chambre de Jacques Vélizay, ils lisaient et relisaient attentivement le papier trouvé dans le puits. “ Reçu de M. Jean Faradès, en dépôt, une somme de trois cent cinquante-sept mille francs (357,000 francs). ”

Suivait une description des titres et des valeurs déposées.

“ le tout sera rendu par moi à M. Jean Faradès sur la simple présentation de ce reçu et sans autre formalité.

“ Paris, 26 mai 1884.”

Suivait une signature que l'eau avait rendue complètement illisible, ou même qui avait dû être illisible avant que l'eau y eût touché.

Enfin, au haut du reçu, la marque rectangulaire d'un timbre, avec quelques teintes d'encre bleue ; mais il était impossible de rien distinguer de ce qui avait été marqué par

ce timbre, et c'était là une des choses les plus étonnantes, car l'encre grasse des timbres résiste à l'action de l'eau.

— Que pensez-vous de tout cela ? demanda Paul Merseins.

— Je pense, répondit Jacques, que l'assassin était en relations directes avec Jean Faradès. Nous avons déjà une preuve ; à nous de trouver les autres.

DEUXIÈME PARTIE

L'enquête

I—FADÉJAH

Quelques jours après son expédition nocturne, Jacques Vélizay, assis devant sa glace, terminait ses préparatifs de toilette, en murmurant contre cette invitation qui lui était arrivée le matin :

“M. et madame Climpson prient M. JACQUES VÉLIZAY de leur faire l'honneur de venir prendre chez eux une tasse de thé...”

Il murmurait contre l'esclavage de la société et des affaires ; car son chef lui avait dit :

— Je vous ai fait inviter par Madame Climpson. Cela peut nous être utile... Il faut y aller...

Il s'était gardé de communiquer à un seul de ses amis l'étrange poursuite dans laquelle il se lançait.

J'aurais si bien employé ma soirée, se disait-il : j'avais déjà un Bottin pour prendre la liste de tous les banquiers de Paris. Avec mon fameux reçu, j'aurais peut-être trouvé une piste. Et il faut que je perde mon temps dans le salon d'une Anglaise que je n'ai jamais vue !... Au diable !... Entrez !... Entrez !...

On avait frappé à sa porte.

— Tiens ! c'est vous Paul ?

— Salut ! mon cher Jacques.

— En habit de soirée ! Où donc allez-vous ?

— Et vous-même ? N'êtes-vous pas en train de vous habiller ?

— C'est une corvée qui me tombe sur le dos !

— Comme à moi ! Je suis forcé d'aller chez lady Climpson.

Jacques sauta sur sa chaise :

— Lady Climpson ! elle invite donc tout Paris, cette lady Climpson ? Je connais déjà plus de vingt personnes qui sont priées à cette soirée.

— Je suis un peu en relations avec son mari ; je fais quelques affaires sur lui à la Bourse. Et il m'invite tous les ans à sa grande soirée.

— C'est aujourd'hui, cette grande soirée ?

— Non. Elle a déjà eu lieu.

— Alors, on vous invite dans l'intimité ! C'est curieux. Quelles sorte de gens sont ces Climpson ?

— Le mari, est je crois, en relations avec l'Inde. Ce doit être un commissaire.

— Et la femme ?

— Une des plus jolies femmes de Paris.

— Anglaise ?

— Non, Hindoue.

— Vous êtes sérieux, Paul ?

— Je vous raconte ce qu'on dit. On prétend que Climpson chassait, dans les Indes, quelque tigre ou quelque éléphant...

— A moins que ce fut un jaguar ?

Un jaguar, si bon vous semble. Il allait être égorgé, lorsqu'un prince hindou le sauva.

-- Je vois la suite : il fut recueilli chez ce descendant d'un Tamerlan au petit pied, il aima la fille, et on la lui donna en mariage. . .

Vous connaissez donc l'histoire ?

-- Pas du tout : mais, à Paris, aussitôt qu'on voit une femme un peu exotique, il faut qu'on lui bâtisse un petit roman.

D'autres affirment qu'elle est née dans l'Inde, mais que ses parents étaient Anglais.

- Nous verrons bien nous mêmes : car je suis aussi invité que vous.

- Chez lady Climpson ?

- Et je m'habille pour aller chez elle. Je me disposais de vous écrire afin de vous prévenir que nous ne nous verrions pas ce soir.

- Et moi je passais chez vous dans le même but.

Remercions le hasard . . . et la famille Climpson.

Une heure après, les deux amis arrivaient devant l'hôtel des Anglais.

Parmi les nouveaux quartiers dont Paris s'est enrichi, il n'y en a pas de plus pittoresque ni de plus agréable que celui du Ranelagh. Depuis la mort de Rossini, la ville, redevenant propriétaire des terrains qu'elle avait mis à la disposition de l'illustre musicien, les a vendus en parcelles : et bientôt, le fond de la plaine, puis la langue de terre qui longe le chemin de fer, se sont couverts de délicieuses habitations. C'est une des résidences les plus précieuses de Paris, à cause de sa situation qui lui permet d'être à la fois dans Paris, près du chemin de fer de ceinture, et aux portes du Bois de Boulogne, dont le Ranelagh n'est qu'une dépendance. Beaucoup d'étrangers vivent-là, avec un grand luxe, principalement des Anglais qui prennent, dans leur pays, une habitude indéracinable de n'habiter qu'aux portes des villes, parce qu'ils ne considèrent les villes que comme des centres d'affaires.

L'une des plus luxueuses, parmi ces habitations, est celle de William Climpson de la grande maison Climpson and Co, dont l'office est situé à deux pas de la Bourse. Tous les viveurs parisiens connaissent William Climpson : car Climpson est un habitué de tous les endroits où l'on s'amuse. Il taille des banques considérables dans les cercles ; il offre à ses amis des soupers rabelaisiens. Il n'a pas encore fait courir, mais il annonce qu'il se portera acquéreur à la prochaine vente d'une écurie de courses. A le voir passer rapidement, dans le due qu'il conduit, on le prendrait pour un jeune homme. Il est tout rose des pieds à la tête, rose de teint, de sourcils, de cheveux ; et comme il s'habille en gris rosé, les méchants prétendent qu'il a l'air d'une érevette.

On le voit régulièrement partir, le matin, pour ses affaires tantôt en voiture, tantôt à cheval : et ses domestiques affirment que, sur le perron, il baise très galamment les mains de lady Climpson. Il déjeune hors de chez lui et ne revient que le soir. Quel genre d'affaires traite-t-il ? Jamais personne n'a pu l'expliquer : et personne ne s'en est préoccupé outre mesure. On sait que son bureau a la tournure de tous les bureaux anglais, avec des caisses dans les coins, des échantillons, des bouteilles, des litographies de steamers en vartance : et cela suffit aux Parisiens. D'autant que Climpson achète et revend assez fréquemment à la Bourse, éparpillant, avec soin les affaires sur plusieurs coulissiers. Il paye tous ses fournisseurs avec une régularité admirable. Bref, quand on parle de lui, on le traite de " membre important de la colonie anglaise."

Lorsque Climpson cesse de se montrer pendant quelques jours, il l'explique d'une façon fort naturelle : il était à Liverpool ou à Londres, pour s'occuper du paquebot des Indes. On en a conclu qu'il traitait, sans doute, des affaires avec les Indes. Et, comme ceux qui font des affaires avec l'Inde sont riches on suppose, que Climpson doit être très riche. . . Les toilettes de lady Climpson, sembleraient, d'ailleurs, le prouver ; car elle s'habille à ravir et contribue à lancer les modes. Sa voiture fait toujours sensation à Longchamps ou dans l'allée des Acacias. Son mari accompagne rarement lady Climpson : les affaires l'absorbent pendant la semaine ; et on sait que, le dimanche, les Anglais ne se donnent même pas le plaisir de se promener.

Quand lady Climpson parut, pour la première fois, dans les rangs des élégantes, sa beauté produisit une petite révolution. Lady Climpson est de taille moyenne, mais sa démarche onduleuse a un charme particulier, un charme d'exotisme, comme les plantes

vertes de sa serre. Admirablement prise, brune de peau, les yeux verts, les mains et les pieds d'une finesse incroyable, elle eut bientôt, autour d'elle, une petite phalange, d'adorateurs. Tous les mardis et tous les vendredis au Bois, le mardi au Français, le samedi aux Italiens, — elle dédaignait l'Opéra. On vit une dizaine d'élégants, postés sur son passage, à l'affût d'un sourire. La capricieuse Anglaise, malgré la tendresse de ses courtisans, est restée une femme ultra comme il faut. On ne saurait lui prêter une seule faiblesse. L'hôtel des Climpson se dresse au milieu d'un immense jardin dont les derrièrees viennent s'appuyer sur le talus du chemin de fer de ceinture. Il est bâti dans le style de la Renaissance, avec quelques mélanges gothiques, une tourelle à pointe recouverte de lierre et un portique à colonnettes.

Ce soir-là, le jardin était illuminé par des girandoles de lanternes et par des globes rouges placés dans les arbres. Comme le temps était très doux, toutes les fenêtres étaient ouvertes.

— Il me semble qu'on renouvelle la grande soirée, dit Paul.

— En notre honneur, fit Jacques en riant.

Ils étaient entrés dans le jardin et le parcouraient. Jacques voulait examiner la maison et les invités qui étaient dehors, avant de pénétrer dans le salon. Depuis qu'il s'était lancé dans une intrigue de police, tout l'intéressait, il cherchait partout des indices.

— Que diable voulez-vous trouver dans ce jardin ? dit Paul.

— Votre Climpson est une espèce d'homme d'affaires ; donc, il doit recevoir des banquiers ; donc, il se peut que notre assassin soit ici.

— A force de voir des assassins partout, nous finirons par nous accuser nous-mêmes. Allons ! venez !

Paul entraîna Jacques, et ils gravirent le perron. De là, ils voyaient le vestibule et les trois salons de réception, meublés avec beaucoup de richesse, garnis de tableaux de Meissonnier de Détaille, de Carolus Durand, d'Alphonse Osbert. . .

Les sièges étaient placés dans un désordre absolu.

— Voilà une maison qui ne m'inspire qu'une médiocre confiance, dit Jacques, se penchant à l'oreille de Paul.

Paul Merseins souriait : il s'habituaient déjà aux exagérations du Méridional.

— Si vous continuez, dit-il, dans un mois, vous ferez arrêter tout Paris.

— Je poursuivrai tous ceux que je soupçonnerai d'être coupables, jusqu'à ce que j'aie trouvé le vrai.

— Et vous soupçonnez ce richard de Climpson ?

Je ne le soupçonne pas : je regarde, voilà tout !

Le valet de pied, placé au sommet du perron, leur demanda leurs noms. Aussitôt il annonça :

— Monsieur Jacques Vélizay. Monsieur Paul Merseins.

Il y eut un moment d'émotion dans les salons. Depuis quelques jours, le nom de Jacques Vélizay était devenu à la mode. Climpson, en le montrant à ses invités, leur servait une des actualités les plus palpitantes de la vie parisienne. L'Anglais s'avança au devant d'eux et les complimenta, dans un français très pur et très correct.

— Vous êtes bien aimables, Messieurs, d'avoir accepté notre invitation.

On chuchotait autour d'eux. Était-ce réellement ce Jacques Vélizay, qui avait été injustement accusé, injustement arrêté ?

— Je désirais très-vivement faire votre connaissance, Monsieur, poursuivit l'Anglais s'adressant à Jacques. J'ai beaucoup admiré la crânerie avec laquelle vous vous êtes défendu dans cette abominable affaire. La justice française n'en commet jamais d'autres. . .

Jacques, les yeux fixés sur tous ceux qui l'écoutaient, répondit :

— Je crois que la justice tient une nouvelle piste ; et on m'affirmait, aujourd'hui, que le vrai coupable dormirait, demain, à Mazas.

Personne ne broncha. Paul Merseins se dit qu'il fallait être fou pour porter ses soupçons sur les invités du riche Climpson. Le gommeux Pécheret fit, de sa voix dolente :

— Ce qu'il y a d'amusant, c'est que nous avons assisté à la découverte du cadavre, n'est-ce pas cher ami ?

— En effet, répondit Climpson, en regardant son petit cercle. J'aime beaucoup ces spectacles : ils me donnent des émotions. J'étais sorti le matin, comme je le fais tous les jours, de très bonne heure, pour ma première promenade. J'étais à cheval. Le hasard m'avait mené près de la porte qui conduit d'Auteuil à Boulogne. La curiosité me prit,

quand je vis une foule de gens se dirigeant vers Boulogne : je demandai ce qui causait ce mouvement de curiosité : on me répondit que les curieux allaient assister à une descente de police. Quand on habite Paris, on devient naturellement badaud. Et c'est ainsi que je pénétrai, avec la foule qui se formait, jusqu'à l'entrée des jardins des frères Faradès. J'aurais voulu arriver jusqu'au puits. Le juge d'instruction, m'en empêcha. — Mais je crois que vous vous trompez, monsieur Vélizay, en disant qu'on tient une nouvelle piste, et que cette nouvelle piste est la vraie.

— Et pourquoi donc, Monsieur ?

— Parce qu'on tient la vraie depuis le commencement.

Paul faillit éclater, tout d'un coup ; mais il sentit la main de Jacques qui prenait la sienne.

— Oui, continua Climpson. Il suffisait de voir ces deux hommes et leur trouble, au moment où on les menait devant le cadavre. Mais les Français aiment les romans ; ils cherchent des mystères dans les choses les plus simples et les plus claires.

Climpson s'était tu. Le gommeux Pécheret planta son monocle dans son arcade sourcilière et dévisagea Jacques Vélizay :

— C'est tout à fait chic de passer deux jours en prison, sous inculpation d'assassinat, tout à fait chic ! . . . Mes compliments, Monsieur !

Et, tournant le dos aux deux jeunes gens, le gommeux alla promener sa bêtise dans les autres salons. Jacques, avec une parfaite bonhomie, demanda à Climpson :

— N'aurai-je pas l'honneur d'être présenté à lady Climpson ?

— Mais si, cher Monsieur. Et justement, la voici qui vient à vous. Ma chère amie, voulez-vous me permettre ?

L'Anglais s'arrêta soudain et fixa un regard plein de dureté sur sa femme et sur Jacques qui, tous les deux, avaient tressailli.

Lady Climpson répondait absolument à l'épithète que lui avait décernée Paul Merseins. Elle était belle et séduisante, entre toutes les femmes qui peuplaient son salon. Ce soir-là, elle était entièrement vêtue de rouge ; son corps se moulait admirablement dans un fourreau de satin ; ses cheveux, relevés hardiment sur la nuque, étaient retenus par un ruban rouge piqué d'épingles de diamants : les boutons de son corsage étaient en rubis.

Le tressaillement de Jacques et de lady Climpson ne dura qu'une seconde ; ils reprirent leur calme, tous les deux, attendant que le mari parlât.

— Ma chère amie, répéta Climpson, voulez-vous me permettre de vous présenter monsieur Jacques Vélizay, dont le nom n'est certainement pas inconnu de vous ?

— En effet, dit lady Climpson : mon père m'a parlé de vous, dans ses lettres, Monsieur.

De peur de répondre une bêtise, Jacques s'inclina sans rien dire. Lady Climpson continua :

— Vous n'avez jamais vu ni ma mère ni mes sœurs, parce que mon père les garde avec un soin jaloux. Ils habitent près du bourg de Kitenah, dans les jardins de la Grande Pagode. Vous passez là, chaque fois que vous allez faire vos achats de tapis.

Jacques bredouilla quelques mots, pour confirmer tout ce que venait de dire l'Hindoue.

De nouveaux invités affluaient dans les salons ; la maîtresse de la maison put quitter Jacques et Paul sans provoquer la moindre attention.

Seul, Climpson se douta qu'il s'était passé quelque chose d'anormal.

Jacques et Paul s'éloignèrent et, peu à peu, regagnèrent le jardin.

— Restons ici, dit Paul.

— Non. Allons aussi loin que possible.

— Quel sauvage !

— J'ai besoin de la solitude la plus absolue pour vous parler.

Il le mena jusqu'à l'extrémité du jardin, près du talus du chemin de fer.

— Ici, personne ne pourra nous entendre. Asseyez-vous, mon cher Paul.

— Ah ça ! allez-vous m'expliquer ce que signifient vos allures mystérieuses ? Pourquoi ce trouble, lorsque Climpson vous a présenté à sa femme ? Elle même a perdu la tête un instant

— Il y avait de quoi la perdre, mon cher ami

— Parlez ! Je pressens une histoire ou plutôt un conte.

— Une histoire qui aura l'air d'un conte, mais une histoire.

— Je vous ai déjà expliqué que mon métier consistait à courir les pays produisant de

marchandises exotiques, des tapis, des vases, des tentures, et à acheter tout cela en masse pour ma maison. C'est moins un métier de commerçant qu'un métier d'explorateur.

— Et c'est dans un de vos voyages que vous avez rencontré la princesse de Kitenah ?

— Kitenah, le père, la mère, les sœurs, la pagode et les jardins sacrés ne sont que des inventions de lady Climpson. C'est la petite histoire destinée aux Parisiens.

— Et l'histoire véritable ? . . .

— Est aussi curieuse, mais pas aussi brillante.

— Parlez, Jacques, je vous écoute.

— Quand j'arrivai pour la première fois dans la vallée de Kachmyr je passai la nuit dans une sorte d'auberge tenue par des Anglais . . .

— Vous voyez cela d'ici : une auberge enchantée ?

— Une auberge pas plus enchantée que les autres, mais avec cette particularité qu'elle était située au centre d'un village idéalement joli.

“ Le soir, après le dîner, comme je fumais, sans échanger un seul mot avec les autres voyageurs, nous entendîmes un bruit de tambourins ; et l'aubergiste dit : “ Voici les danseuses.”

“ En effet, plusieurs fillettes arrivaient ; et, bientôt, elles se mirent à danser d'une façon charmante. Après cela, elles quêtèrent ; on leur donna quelques sous, et elles s'en allèrent. L'une d'elles m'avait immédiatement séduit par sa beauté originale. Je me levai pour la suivre, en demandant à l'aubergiste si cela n'offrait aucun danger ; il me répondit : “ Cela ne vous mènera à rien ; elle vous échappera, ce sont toutes de véritables sauvages.”

“ Malgré ce conseil, et poussé à la fois par la curiosité et par l'ennui d'une route sans incident, je m'enfonçai dans une ruelle, à la suite des jeunes filles.

“ Elles entrèrent dans une basse maison. J'attendis.

“ Au bout d'un instant, elles ressortirent : elles allaient, avec des pots de grès, chercher de l'eau dans un ravin.

— Et vous allâtes dans le ravin.

— J'allai dans le ravin, où je fus assez heureux pour me trouver auprès de la jeune fille qui m'intriguait. D'abord, elle s'éloigna de moi, comme effrayée ; mais je lui montrai une pièce d'or. Elle revint, prit la pièce d'or et se mit à rire.

“ Elle parlait un peu l'anglais. Je lui demandai de danser pour moi seul ; elle fit signe à ses compagnes qui s'en allèrent. Et, pendant quelques instants, elle dansa et chanta. J'étais ravi. Je lui donnai encore deux pièces d'or ; elle les prit, riait toujours ; mais, comme je voulais l'embrasser, elle s'enfuit. . .

— Vous courûtes ? . . .

— J'eus beau courir ; elle disparut. Et, le lendemain, je partis pour Kachmyr.

“ Ce ne fut que dans la vallée de Kachmyr que je me rendis compte de l'impression que cette petite Hindoue avait faite sur moi. Ses yeux verts, son teint si curieux, ses longs cheveux trottait par ma tête . . . Bref, j'en étais amoureux . . .

— De sorte qu'à votre retour . . .

— A mon retour, je descendis à la même auberge, en sortant du pays de Kachmyr . . .

— La jeune Hindoue vous attendait fidèlement ?

— Je vous avoue que je ne m'étais arrêté que pour la voir. Cependant je ne demandai rien. Après le dîner, des jeunes filles, comme auparavant, vinrent danser . . .

“ La miennne n'y était pas. Alors j'appelai le patron. Je demandai ma danseuse.

“ Votre danseuse, dit-il, la petite Fadéjah ? Écoutez la chanson de ses compagnes.”

“ Elles chantaient une romance dont je devinaï plutôt que je ne compris le sens.

“ *Fadéjah*, disaient elles, *avait écouté les fausses paroles d'un étranger ; elle avait voulu danser pour lui seul, elle avait pris ses pièces d'or ; et, le lendemain, on ne l'avait plus retrouvée, car l'étranger l'avait tuée, pour boire son sang.*”

— Ah ça, criai-je au patron, que signifie ce petit roman ?

— La chose est bien simple, me dit-il. Généralement on ne donne à ces fillettes que des sous ou des pièces blanches ; or, il y a plusieurs mois, un Français lui donna des pièces d'or. Il est évident que, pendant la nuit qui suivit, elle aura fui vers Calcutta. Nous n'avons jamais su ce qu'elle était devenue.

— Elle était partie pour la France, mon cher Jacques ?

— Pas encore.

“ Cette petite désillusion m'avait rendu triste. Je revins à Calcutta et refusai de prendre part à tous les plaisirs que s'offrent les jeunes gens dans une ville orientale. . En

attendant le départ du paquebot, je visitai les environs, j'étudiai ce pays si curieux, je passai mes journées dans les bourgades environnantes, dans les faubourgs habités par les Hindous.

“ Une nuit, j'étais sur les bords du Gange, la lune jetait ses clartés sur les eaux : les feuillages, sous cette lumière blanchâtre, prenaient des teintes étranges ; et, peu à peu, je me laissais envahir par la poésie d'une nuit orientale.

“ Soudain j'entendis marcher auprès de moi. Des jeunes filles passaient, causant à voix basse ; il me sembla que je reconnaissais la voix d'une de ces jeunes filles.

“ Je criai instinctivement :

“—Fadéjah ?

“ Aussitôt l'une des jeunes filles se détacha de ses compagnes et vint à moi.

“—Que veux-tu ? dit-elle.

“ Je pris ses mains et les baisai

“ Alors elle vit mon visage et dit :

“ —Je me souviens ; tu es l'étranger qui m'a donné trois pièces d'or. Toi, tu te souviens donc aussi ?

“ Et elle sourit.

“—Dans le village où tu t'étais arrêté, reprit-elle, on me gardait presque en esclavage. On me volait les quelques sous que je gagnais en dansant devant les voyageurs. Je cachai, dans un pli de ma robe, ce que tu m'avais donné, et je m'enfuis. J'ai un autre maître, maintenant, plus doux : il me permet de sortir le soir.

“ J'étais obligé de deviner la moitié de ce qu'elle disait : car, à cette époque, je ne parlais que très imparfaitement la langue des Hindous. L'idée ne me vint pas de demander à Fadéjah de plus longues explications. Le hasard me l'envoyait : je gardai la jeune fille et restai avec elle presque toute la nuit sur les bords de ce fleuve qu'on croirait enchanté.

—Et le lendemain ?

—Le lendemain, j'avais à remplir des formalités pour mon embarquement. Je ne pus aller au rendez-vous que j'avais indiqué à Fadéjah.

“ Deux jours après, je partais pour la France.

—Encore amoureux ?

—Non. Guéri, cette fois ; du moins, je le croyais. Car, plus je réfléchissais à cette aventure, et plus je la trouvais banale. Je n'aurais même pas osé la conter à mes amis, de peur qu'on me trouva ridicule. Aussi, je ne songeais plus à l'auberge anglaise ni au bord du Gange, quand je débarquai, de nouveau, à Calcutta.

—Pour y chercher Fadéjah ?

—J'avais à peine touché la terre hindoue, que le visage de Fadéjah se présentait de nouveau à mon esprit. Furieux contre moi-même, je pris la résolution de tuer cette amourette sauvage par une nouvelle amourette sauvage. Je déposai mes baggages à mon hôtel, et me mis à errer par la ville, à la recherche des salles de danses où se trouvent des filles achetées dans tous les pays,

—Des cafés maures ? fit Paul Merseins d'un ton moqueur.

—Ce n'est pas absolument le café maure : mais ça a des grands points de ressemblance avec lui. On trouve ces salles de bal dans le faubourg hindou, et on n'y rencontre guère que des indigènes amateurs des vieilles danses nationales : les Anglais se croiraient souillés s'ils pénétraient là-dedans. Ils n'y vont que lorsqu'ils sont gris. Je me dirigeai donc vers la salle la plus en renommée des faubourgs de Calcutta ; et, une fois entré, je me plaçai au premier rang. J'étais bien décidé à faire un choix parmi les ballerines et à chercher, dans cette fantaisie, l'oubli de Fadéjah. . .

—Prenez garde, Jacques, vous devenez élégiaque. Dans quelques instants nous nous attendrirons.

—Mon cher, quand on évoque ce diable de pays, pour peu qu'on ait du sang dans les veines, on se laisse entraîner. Ainsi je la vois encore, cette salle de bal, construite en bois et recouverte de tentures, les spectateurs massés sur des coussins, un peu de côté, buvant ou fumant. Sur une estrade, des musiciens frappaient banalement leurs tambourins, tandis que d'autres tiraient, de leurs instruments à corde, une sorte de mélodie monotone. D'abord, je m'ennuyai : les filles qui dansaient étaient jolies, mais banales ; puis cet air, toujours le même, dont on cherchait vainement le commencement et la fin,

m'agaçait. Je songeais à m'en aller, quand il y eut un mouvement parmi les spectateurs et plusieurs prononçaient ces mots :

— "La voici ! la voici ! . . .

" Je me retourne

" Tandis que les musiciens continuaient de jouer, et les filles de danser sur leur estrade, les spectateurs du milieu s'étaient déplacés. on avait formé un cercle et placé un tapis. Une seconde fois, on s'écria :

—"La voici ! la voici ! . . .

" Par une porte de côté, une femme voilée s'avancait, tenant à la main, un tambourin. Elle arriva, en se balançant, jusqu'au cercle ; et là, pendant quelques instants, elle dansa. Sa danse était pleine de douceur et de charme. Désormais les autres filles semblaient entraînées, et l'orchestre mettait de la vie dans son jeu.

" Mon agacement s'était transformé en agitation presque fébrile, et, si je n'avais craint de commettre une imprudence, je me serais levé pour arracher son voile et voir la danseuse qui avait tout animé. Soudain, elle-même rejeta son voile ; je vis Fadéjah ; Fadéjah belle comme jamais une femme ne m'a semblé belle.

" En s'accompagnant sur son tambourin, à la manière espagnole, elle chanta.

—Madame Climpson chante fort bien, en effet, remarqua Paul Merseins.

—Écoutez donc, mon cher, au lieu de m'interrompre. J'avais beau faire des signes, la regarder attentivement, elle ne répondait à aucune de mes avances.

—Et vous ne songiez plus à l'oublier ?

—Cette fois le hasard était trop fort.

" Enfin, elle cessa de chanter et parcourut la salle en quête dans son tabourin.

—Lui donnait-on beaucoup de pièces d'or ?

—On lui donnait beaucoup ; il était aisé de voir qu'elle était la favorite du lieu. Quand elle arriva devant moi, elle murmura en anglais :

—Venez ! je vous attends.

Ces quatre mots me bouleversèrent. Une pareille aventure, dans un faubourg de Paris, m'aurait laissé parfaitement calme : là-bas, tout change de note. Je sortis de la salle sans avoir l'air de m'occuper de la danseuse. Je fis le tour des cloisons de bois et arrivai devant la porte par laquelle était entré Fadéjah, et j'attendis.

—Elle parut dans un palanquin ?

— Elle parut au bout d'un instant, enveloppée dans une draperie noire. Elle glissa derrière deux hommes qui causaient, chercha et courut à moi aussitôt qu'elle m'eut aperçu. Elle ne me dit qu'un mot :

—Fuyons !

" Nous arrivâmes jusqu'à une ruelle : et là elle me poussa vivement.

—Cachons-nous, dit-elle. on nous suit. Couche-toi à terre.

" En effet, les deux hommes que j'avais vu passaient dans l'autre ruelle, en nous cherchant. Je n'étais nullement rassuré sur les suites de cette aventure et ne tenais pas à me transformer en sauveteur breton-hindou. Cependant les hommes s'éloignèrent peu à peu : nous les perdîmes de vue.

"—C'étaient mes gardiens, déclara Fadéjah. Mène-moi à ton hôtel. S'ils me retrouvaient, ils me battraient ; dans la ville anglaise, il n'oseront pas nous poursuivre.

" Je vous avoue que j'étais un peu refroidi. Le Gange ne coulait qu'à une légère distance : et les Hindous savent fort bien qu'il n'y a pas de filets pour arrêter les corps des imprudents qui s'y laissent précipiter. Cependant, marchant avec précaution, nous parvîmes à quitter le faubourg hindou et nous arrivâmes dans une rue éclairée à l'euro-péenne. Nous étions sauvés ! De quel danger ? Je ne l'ai jamais bien compris, mais il paraît que nous étions sauvés : Fadéjah me l'affirma. Le lendemain, je quittais Calcutta pour mon expédition habituelle.

—Et Fadéjah ?

—Je laissai Fadéjah installée dans mon hôtel, en lui faisant promettre de m'écrire une lettre pour m'indiquer ce qu'elle deviendrait après mon départ. Je passai sept mois dans les montagnes ; et, ma cargaison complétée, je repris le chemin de Calcutta.

—Fadéjah était toujours à l'hôtel ?

—Plus de Fadéjah ! et ni lettre, ni la moindre indication.

—Vous ne l'avez plus revue ?

—Si. Deux jours avant mon embarquement.

Je traversais la rue principale de Calcutta, ne songeant qu'au bonheur de revenir en France. Soudain un équipage splendide passe devant moi ; et, dans le coup de vent de la voiture, je reconnais mon Hindoue.

— Devenue princesse ?

— Je ne sais ce qu'elle était devenue ; je demandai à des curieux qui regardaient comme moi. Personne ne put me renseigner.

— Mais vous êtes allé une troisième fois dans l'Inde ?

— A ce troisième voyage, je ne vis plus ni mondaine, ni danseuse. Et j'en fus enchanté.

“ Je supposai que Fadéjah était morte ou qu'elle était remontée vers les pays supérieurs. . .

. . . En ce moment, plusieurs personnes se pressaient autour de madame Climpson Pêcheret, au nom des invités, lui demandait :

Chantez nous une romance du pays hindou. . . je vous en supplie. . .

Le vent apporta ces paroles aux deux jeunes gens, dans le fond du jardin.

— Jacques, lady Climpson va chanter. . . Y allons-nous ? dit Paul.

— Oui ; mais nous resterons dans le jardin, près d'une fenêtre ; je préfère l'entendre à une certaine distance.

— Un musicien s'était mis au piano, et lady Climpson lui disait :

— Accompagnez à trois temps, en mineur, et très lentement. Saccadez la mesure après le premier temps. Voici la première note. . . Allez !. . .

Elle se plaça au milieu du salon. Quoiqu'elle resta immobile, on sentait qu'elle éprouvait le besoin d'onduler ; on devinait que son corsage craquait sous la pression de sa poitrine. Puis sa voix s'éleva peu à peu, d'abord lente et monotone, murmurant des paroles inconnues. Tous les invités, tendus vers elle, étaient pris par ce charme enivrant.

Dans l'encoignure d'une fenêtre, Climpson jouissait du triomphe de sa femme.

Quand elle eut terminé, pendant qu'on l'applaudissait, Paul Merseins dit à Jacques :

— Êtes-vous satisfait ?

— Oui, mon cher. Voilà, justement ; ce qu'elle chantait la nuit où je l'ai sauvée à Calcutta.

II—CLIPSON ET COMPAGNIE

La plupart des invités de lady Climpson étaient partis : et, dans les salons à moitié vides, se formaient des groupes où jeunes gens et jeunes filles se rencontraient avec la liberté anglaise.

Paul et Jacques quittèrent le jardin et revinrent dans la maison.

— Prenons-nous congé ? demanda le Parisien.

— Mon cher Paul, fit Jacques, vous ressemblez à tous les Parisiens : vous êtes très habile pour voir au fond des situations parisiennes, pour deviner des intrigues auxquelles un étranger ne comprendrait rien ; mais tout ce qui est exotique ou vous laisse froid ou vous éblouit, vous passez à côté, vous regardez à peine ; et vous vous en allez, — Ne vous écriez pas : ne venez-vous pas de me proposer de partir ?

— Sans doute, qu'est-ce qui peut vous intéresser ici ?

— Tout !

— Allons donc ! Ou vous vous êtes trompé sur lady Climpson, ou vous avez dit la vérité. Si vous vous êtes trompé, cela n'enlève rien au charme de votre histoire ; si vous avez dit la vérité, lady Climpson ressemble à ces filles des faubourgs parisiens qui débentent dans les auberges de barrière, poussent jusqu'au boulevard, et là se font engager dans un théâtre d'opérette. Avec un filet de voix : elles finissent par se marier. Nous en couvoyons, chaque jour, dans la société parisienne : elles ont connu tant de gens qu'on ne peut leur fermer sa porte. . . elles ont un allié dans chaque salon.

“ Si telle est madame Climpson, il faut reconnaître qu'elle a admirablement profité de sa situation, car son hôtel est charmant ; on remarque ses chevaux et ses toilettes ; et elle reçoit la société la plus fine et la plus élégante de Paris.

— Et son mystère ?

— Quel mystère ?

— Le mystère de sa vie. Toute femme qui n'est pas arrivée à sa situation par les voies régulières a un mystère au fond de son existence.

— Ces femmes arrivent par la force des choses.

— Elles arrivent par une intrigue, par une liaison qu'on ne peut rompre.

— Vous voyez des romans partout.

— Parce qu'il y en a.

— Avouez donc que vous êtes encore amoureux de lady Climpson, tout simplement.

— Pas du tout ; mais elle m'intéresse.

— Et, en vous intéressant à elle, vous oubliez que vous avez juré de diriger tous vos efforts vers autre chose.

— Je n'oublie rien. — Suivez moi dans le salon ; c'est maintenant que nous pourrions observer avec fruit.

Paul sourit un peu dédaigneusement ; mais il suivit son nouvel ami. Il existait, d'ailleurs, entre eux une très grande sympathie, résultant de la différence de leurs caractères. Paul voulait arriver à son but, froidement, par les moyens pratiques, tandis que Jacques poursuivait ce même but avec sa fantaisie et son imagination.

Paul l'avait agacé en lui disant : « Vous êtes encore amoureux de lady Climpson ! » Certes non, il n'était pas amoureux de cette aventure exotique ; il avait, pour lutter contre cet ancien caprice, la vision de Jeanne Faradès. Certes ! il lui suffisait de penser à la jeune fille pour que son visage, parût à ses yeux, si doux, plein de charme honnête. Il n'éprouvait pas encore d'amour violent pour Jeanne ; mais sa pensée était reposée quand il la dirigeait vers elle ; c'était un amour sérieux et durable qui naissait en lui, s'emparant peu à peu de tout son cœur.

... Et, distraits tous les deux, appuyés l'un contre l'autre, les deux jeunes gens s'avançaient dans le salon.

— Qu'étiez-vous donc devenus ? s'écria lady Climpson. Mon mari vous cherchait tout à l'heure.

Aucune émotion n'avait troublé le visage ni la voix de l'Hindoue ; et son mari, qui l'observait, ne remarqua plus rien de bizarre. On fit de la place dans leur groupe pour que les jeunes gens pussent s'asseoir.

Climpson, sa femme, Pécheret, quelques élégantes et des gommeux étaient assis autour d'une table chargée de rafraîchissements et de liqueurs étrangères.

Et la conversation tourbillonnait, effleurant tous les sujets qui défrayaient la chronique parisienne, histoires d'actrices et des femmes du monde, scandales, mariages, tout y passait, même de vilains récits de clubs. Lady Climpson savait tout ; elle touchait à tout, légèrement, avec une pointe de méchanceté et d'ironie : on eût dit une Parisienne n'ayant jamais quitté Paris et faite à toutes les roueries de la vie élégante et boulevardière.

Paul observait Jacques ; et, quand les regards des jeunes gens se croisaient, Paul semblait dire :

— Ce que vous m'avez raconté tout à l'heure n'avait pas le sens commun.

Puis, comme Jacques paraissait enchanté de ses observations, Paul s'écria :

— Ce qui doit être curieux pour vous, Madame, c'est de comparer notre vie européenne à celle de votre pays.

— Mon pays !

Avec une mobilité d'esprit inouïe, lady Climpson se lança dans une description de l'Inde, parlant de Calcutta, de ce superbe Gange, établissant des points de comparaison entre notre civilisation et celle de l'Inde ; puis elle quitta les pays soumis aux Anglais pour parler des provinces qui sont encore à moitié indépendantes : elle parla de son père, de ses immenses propriétés, qu'elle appelait des jardins. C'était là, disait-elle, que M. Climpson l'avait connue ; et M. Climpson, avec son sourire rose, inclinait sa tête rose et dignait ses yeux roses, comme pour approuver.

Pécheret essaya plusieurs fois le carreau de son monocle et dit

— Tout à fait chic ! Tout à fait chic !

Pendant les derniers invités prenaient congé de la maîtresse de la maison. Elle était aimable avec les femmes ; et quand les hommes s'inclinaient devant elle, elle les enveloppait de son regard de chatte. Bientôt il n'y eut plus dans le salon que Pécheret et les deux amis.

— Il est tard, dit Jacques ; vous nous permettrez de vous quitter.

Elle les retint encore quelques minutes pour bavarder ; mais on s'était levé. Climpson allait accompagner ses invités jusqu'à la porte de son jardin.

Soudain, lorsqu'ils étaient déjà partis, lady Climpson rappela Jacques Vélizay :

— Venez ! Je veux vous montrer une tenture d'un genre spécial ; vous n'en avez jamais trouvé d'aussi curieuse dans vos magasins.

Elle l'entraîna dans un petit salon, entièrement décoré à l'indienne et qui lui servait de boudoir. Les autres hommes attendaient au bas du perron, contemplant la nuit, qui était fort belle. Après un léger espace de temps, lady Climpson vint les rejoindre avec Jacques Vélizay. En s'inclinant devant elle, le jeune homme dit :

— Vraiment, Madame, je n'ai jamais rien vu d'aussi curieux.

On échangea quelques poignées de main ; Pécheret sauta dans sa voiture et disparut. Jacques ordonna à son cocher de marcher au pas :

— Nous vous suivrons, dit-il.

Il attendit que les Climpson fussent rentrés dans leur villa pour répondre à Paul Merseins qui l'interrogeait :

— Avez-vous, mon cher Jacques, que vous aviez la berlue quand vous me contiez vos bonnes fortunes indiennes ?

— Croyez-vous ? . . . Eh bien ! savez-vous ce que vient de me montrer lady Climpson ?

— Quoi donc ?

— Le voile de gaze brodée dans lequel elle s'enveloppait pour danser là-bas . . .

Paul regarda son ami avec étonnement. La gravité de la situation dans laquelle ils se trouvaient, la certitude qu'il avait de la loyauté, de de l'honneur de Jacques, arrêtaient les paroles sur ses lèvres et, cependant, il allait lui dire :

— Ne plaisantez donc pas !

Jacques devina ce qui se passait dans son esprit ; il dit :

— Je vois que vous doutez encore de la véracité de mon histoire.

— Je ne puis admettre que cette femme charmante, intelligente, qui cause avec autant de finesse et d'esprit, soit sortie d'un bas-fonds et surtout d'un bas-fonds indien.

— Cependant elle a dit elle-même qu'elle était née sur les bords du Gange.

— Sans doute, il y a dans sa vie un mystère ; mais il est impossible que ce soit celui que vous m'avez conté. Vous vous serez trompé à quelque ressemblance extraordinaire . .

— Je ne me suis trompé en rien. Si cette femme m'a prié de rester auprès d'elle, c'est qu'elle a voulu se faire reconnaître de moi.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Rien. Elle m'a mené dans son boudoir et m'a simplement montré l'écharpe dont je vous ai parlé.

Toutes les lumières de la villa des Climpson étaient éteintes ; on ne pouvait plus rien observer. Les deux amis montèrent dans leur voiture et rentrèrent dans Paris.

En se quittant, ils échangèrent encore quelques mots :

— Tâchez, mon cher Jacques, d'oublier l'Hindoue et de penser à notre serment.

— Mon ami, j'ai comme un pressentiment que l'Hindoue servira à quelque chose.

. . . Plusieurs jours se passèrent sans rien amener de nouveau dans la situation des Faradès, ni de leurs amis. L'instruction suivait son cours et n'attendait plus que les assises Aigris par leur emprisonnement, les deux frères s'emportaient de plus en plus l'un contre l'autre, et la justice trouvait de plus en plus une preuve de leur culpabilité. Madame Louis Faradès et les deux jeunes filles se sentaient horriblement abandonnées : leurs anciens amis s'étaient complètement écartés d'elles. A diverses reprises, madame Faradès avait rencontré le père de Paul Merseins qui ne l'avait même pas saluée. M. Merseins avait eu une violente discussion avec son fils pour lui faire abandonner entièrement son projet de mariage : il s'était heurté à une volonté absolue. Son fils lui avait dit :

— Pour moi, le père de Valentine est innocent. Et, fût-il coupable, que je n'en aimerais pas moins sa fille. La dignité et le courage qu'elle a déployés depuis son malheur ont doublé son amour.

De même, les parents de Jacques Vélizay, prévenus par une lettre anonyme que leur fils se rendait souvent à Boulogne, dans la maison de M. Louis Faradès, lui avaient écrit en lui demandant de briser cette relation ; mais ils étaient habitués, depuis longtemps, à l'indépendance d'esprit de Jacques ; et ce dernier leur avait répondu qu'il agissait honnêtement et loyalement. Parmi leurs amis et dans toutes leurs relations, on les blâmait vivement mais ils se raidissaient contre les sous-entendus et les petites méchancetés qu'on leur décochait, mettant d'autant plus de vigueur dans la tâche qu'ils s'étaient imposée qu'on essayait de les en détourner davantage. Paul avait presque cessé d'aller chez son père : Il ne restait à la Bourse que le temps nécessaire, puis courait chez Jacques, qui

lui, profitait du congé qu'on lui donnait après chaque voyage pour se consacrer à la tâche qu'il avait entreprise. Un soir, en rentrant chez Jacques, Paul s'écria :

—Cela devient agaçant de ne rien trouver. Plus on va et plus on amasse de preuves contre nos amis.

Jacques ne répondit pas d'abord au cri de son ami et celui-ci dit :

—Qu'avez-vous ? Vous semblez distrait . . . Y a-t-il du nouveau ?

—Oui, mais je préfère ne vous en rien dire, parce que vous prétendriez que c'est de la taise.

Paul le regarda fixement : il vit les yeux de Jacques troublés ; il serra, de nouveau, sa main et sentit que son ami avait la fièvre.

—Vous avez revu cette femme ? dit-il.

—Non.

—Alors, si vous n'êtes pas allé chez elle, vous lui avez écrit ?

—Non. C'est elle qui m'a écrit. Tenez, je n'ai aucun secret pour vous. Lisez cette lettre :

“ L'esclave Hindoue n'a pas oublié celui qui la sauva deux fois. Elle s'attendait à recevoir promptement sa visite : mais puisqu'il boude, elle vient à lui. S'il se souvient encore des belles nuits orientales, il se rendra, ce soir, dans le palais de celle qu'il aime. Les portes seront ouvertes pour lui.

“ FADÉJAH.”

Paul lut entièrement la lettre ; puis il la rendit à son ami.

—Me direz-vous encore que j'avais la berlue ? fit celui-ci.

—Tout cela me bouleverse, répondit Paul. Mais vous n'irez pas, je pense ?

Dès ce soir, j'irai, vers dix heures.

— C'est aller au devant d'un danger ; cette femme me fait peur pour vous. Je crains que vous ne cédiez à quelque entraînement. Avez-vous songé au chagrin que vous pouviez causer ? . . .

Jacques eut un mouvement d'humeur.

—Ceci n'a rien à faire avec mon amour. Si je vais chez Fadéjah, ce n'est nullement parce que la passion ou le souvenir d'une passion m'entraîne, c'est par curiosité

—Alors, je me résignerai à passer ma soirée seul.

Cependant, Paul accompagna son ami jusqu'au Ranelah ; et là il le quitta. La villa des Climpson était entièrement plongée dans la nuit : on ne voyait de lumière nulle part, pas même aux fenêtres des domestiques. La porte d'entrée de la grille n'était pas fermée : elle était seulement poussée. Paul aperçut son ami qui traversait le jardin et montait le perron : aussitôt la porte de la villa s'entrouvit, et une forme blanche parut.

—C'est bien elle ! murmura Paul, qui, à la lueur de la lune avait reconnu lady Climpson.

Et il se perdit dans la nuit, tandis que Jacques, réellement ému, serrait la main que lui avait tendue Fadéjah.

L'Hindoue, d'abord, ne dit qu'un seul mot :

—Viens !

Elle le mena dans son boudoir, entièrement tendu de draperies brodées d'or.

Ce boudoir n'était éclairé que par des lanternes entourées de vitraux de couleur, d'où tombait une clarté douce. Alors Fadéjah dit à Jacques :

—Tu peux parler sans rien craindre ; nous sommes seuls.

Elle ajouta :

—Ainsi tu m'as reconnue ?

—Tout de suite. Et toi ?

—Oh ! moi ! . . . Si je ne m'étais trouvé devant Climpson et devant cette foule d'indifférents, je t'aurais parlé ce soir-là, comme je te parle aujourd'hui. Toi seul, dans cet affreux Paris, connais mon origine : je n'ai donc pas besoin de te jouer une comédie hypocrite . . . Je ne sais qu'une chose, c'est qu'en te voyant, j'ai été prise d'une rage de causer encore avec toi . . . ainsi qu'autrefois . . . là-bas. —

—Cette vie d'autrefois, Fadéjah, comment es-tu parvenue à la quitter ?

—Cela t'intéresse donc ? s'écria Fadéjah, avec un mouvement de colère.

Pendant un instant, ils s'éloignèrent l'un de l'autre ; puis Fadéjà revint à lui, douce et caressante.

—J'ai quitté mon pays, dit-elle. As-tu besoin de savoir autre chose ? Là-bas, j'avais commencé par n'être rien ; et j'avais fini par être presque puissante.

—Et ici ?

—Je suis venue ici en reine. Climpson m'avait épousée à Calcutta.

—Mais comment es-tu arrivée à ce degré de finesse parisienne ? Comment es-tu parvenue à parler si bien notre langue ?

—J'ai travaillé, voilà tout !

—Et tu as aimé Climpson ?

—Jamais. Il s'est trouvé sur mon chemin. J'ai pu lui être utile ; je lui ai rendu service. Il a payé mes services en m'épousant.

—Il t'aime, lui

—Il prétend qu'il m'aime ; moi je le déteste ; je ne le considère que comme un homme chargé de me maintenir au rang que j'ai rêvé.

—Aujourd'hui où est-il ?

—En Angleterre, il y va souvent. . . Mais, pourquoi ces questions ? Tu ne m'interrogeais pas ainsi, quand nous nous rencontrions aux Indes.

—À Paris, vois-tu, on est pris du désir de tout savoir. Le mystère, dans ton pays, a un charme noué qui séduit sans qu'on puisse lui résister ; à Paris, il fait peur.

—Tu as peur de moi ?

—J'ai peur de tout : et, cependant, je ne crains rien.

Elle éclata de rire, puis elle dit :

—Tu es un enfant ! Que t'importe tout cela ?

Elle prononçait le français avec pureté ; mais elle y mettait une saveur bizarre faite de chaleur et de doux grassements. Le boudoir dans lequel ils se trouvaient donnait sur la partie du jardin qui fait face au talus du chemin de fer ; personne ne pouvait les voir, quoique la fenêtre fut ouverte. Fadéjà prit soudain un petit tambour dont la caisse était en argent niellé d'arabesques.

—Je suis comme Carmen, dit-elle. Je vais danser en votre honneur ; et j'accompagnerai moi-même ma danse.

Elle était entièrement vêtue de blanc, en étoffes lamées d'or et d'argent. Déjà elle commençait à faire onduler son corps, en passant ses doigts sur la peau du tambourin. Et Jacques éprouvait la même impression qu'il avait éprouvée autrefois, dans la salle de danse de Calcutta, d'abord un agacement produit par ce râchement monotone ; puis, peu à peu, son système nerveux se surexcitait. Les mouvements de Fadéjà le grisait. Bientôt elle se mit à murmurer des paroles incohérentes, quelque prière de brahmane, des invocations à ses dieux. La parisienne s'effaçait complètement. En ce moment, il eût été impossible à Fadéjà de s'exprimer correctement en français. Elle se grisait comme elle grisait son audience. Puis elle chanta : sa voix chaude et bien timbrée était pleine de caresses ; sur une mélodie lente, elle disait une romance d'amour, dans cette belle langue qui a été la mère de toutes les langues. Et soudain, elle se renversa, comme épuisée par ses efforts, et vint tomber en tournoyant aux pieds de Jacques.

—Maître, que veux-tu ? dit-elle.

Pour lui parler, elle employait un mélange d'hindoue et d'anglais, sorte de patois qui est employé à Calcutta et dans toutes les Indes anglaises. Jacques la regardait, sans prononcer une parole, ébloui, fasciné. Alors elle se leva et alla chercher, elle-même un plateau avec deux verres, un grand et un petit ; et elle servit à Jacques une boisson glacée :

—Tu sais ; nous prenions cela autrefois. . .

—Jacques en sortant de chez madame Climpson : avait la fièvre. Il était anxieux de voir son ami pour tranquilliser son esprit. Paul vint, en effet, après ses affaires ; Jacques l'attendait en déshabillé, étendu sur un divan.

—Pas encore debout ? s'écria le boursier en riant.

Jacques protesta :

—Je ne voulais pas me rendre aujourd'hui à mon magasin : et j'ai pensé que vous diriez ici avec moi

Paul s'installa auprès de lui.

Le voyant préoccupé, il lui demanda :

—La belle Hindoue s'est-elle montrée moins aimable que vous ne l'auriez désiré ?

—Certes non ; mais je suis hésitant sur le parti que je dois prendre.

—Bon ! Hier, vous alliez là avec un enthousiasme . . .

—Que je n'ai plus aujourd'hui. Tout est si curieux, si mystérieux, dans la maison des Climpson !

—Qu'y trouvez-vous de si mystérieux ?

—Personne ne connaît le genre d'affaires traitées par Climpson.

—Bourse . . . commission . . .

—Oui, l'un ou l'autre, ou tous les deux. A moins que ce soit ni l'un ni l'autre. Vous n'en savez rien, son luxe est immense. Cette nuit, Fadéjah m'a montré son installation qui est merveilleuse. D'où vient cette richesse ?

—Madame Climpson est réellement l'esclave hindoue que vous avez connue ?

—Elle n'a pas essayé, un seul instant, de me donner le change.

—Vous a-t-elle expliqué comment elle était arrivée à cette situation ?

—Je lui ai demandé deux fois sans obtenir d'autre réponse que ces deux mots : " Que t'importe ? " Et maintenant j'ai presque peur de l'engrenage dans lequel je me suis fourré

Paul éclata de rire :

—Vous prendrez donc toujours au tragique les moindres incidents de la vie ? Votre liaison ne sort pas de la catégorie ordinaire : brisez-la, si elle vous ennuie, brisez-la, surtout à cause de mademoiselle Jeanne Faradès ; mais ne vous désolerez pas à ce point.

Jacques réfléchissait :

—Ce n'est point du mari que j'ai peur, dit-il après un silence, c'est de ce milieu hétéroclite où rien n'est à sa place . . . Puis, dois-je vous l'avouer, sans aucune raison apparente, j'ai idée que Climpson a été mêlé à l'affaire des Faradès.

—Pourquoi cela ?

—Parce que, le matin qui a suivi le crime, il se promenait à Boulogne, parce qu'il nous en a parlé ; enfin parce que sa femme vient d'un pays qu'habitait Jean Faradès. Et, si madame Climpson avait participé à la mort de Jean Faradès, cela me répugnerait de capter sa confiance pour la faire arrêter plus tard.

Comme les deux jeunes gens causaient une dépêche arriva pour Jacques ; il l'ouvrit immédiatement : elle ne contenait que ces mots :

" Je suis encore seule ce soir. Viens !

FADÉJAH."

—Je vous laisse, dit Paul.

—Vous me conseillez d'y aller.

—Évidemment . . . Si vous avez un soupçon, vous devez l'éclaircir.

Jacques, malgré le dernier conseil de son ami, était très soucieux lorsqu'il débarqua du chemin de fer de ceinture et traversa la plaine du Ranelagh. Une pensée inquiétante avait traversé son esprit :

—Si Climpson était l'assassin et s'il me soupçonnait d'être lancé à sa recherche, il serait capable de commettre un autre crime pour se débarrasser de moi ! Cependant Fadéjah l'attendait comme la veille ; les portes étaient encore ouvertes et les domestiques absents.

—Que tu es bon d'être venu ! dit Fadéjah.

Elle l'entraîna dans ce boudoir où elle aimait à se tenir.

Ils étaient là, l'un près de l'autre, quand, tout à coup, des pas firent crier le sable du jardin. Fadéjah alla à la fenêtre et se retourna, épouvantée :

—Mon mari ! s'écria-t-elle.

Jacques bondit.

—Ah ! je comprends ! fit-il. C'est un guet apens !

—Que veux-tu dire ?

—Que tu m'as attiré ici pour me faire assassiner.

—Es-tu fou ?

—Non : j'ai lu dans ton esprit.

Elle haussa les épaules avec dédain :

—Pauvre enfant ? murmura-t-elle. Tiens ! Lève cette tenture. Il y a là une cachette où tu n'auras rien à craindre.

—Et si ton mari la connaît ?

—Il faudrait qu'il me tuât pour arriver jusqu'à toi... Entre... vite... Il était temps. Climpson gravissant le perron de derrière, avait déjà la main sur la poignée de la porte. Il l'ouvrit et pénétra dans le boudoir. Fadéjah, aussitôt que Jacques avait été caché, s'était étendue sur une longue dormeuse : elle semblait assoupie. Climpson la prit brusquement par le bras et la força de se lever.

Où est-il ? murmura-t-il à voix basse. Où l'as-tu caché ?

—Qui ?

—Cet homme qui est venu ce soir.

—Tu perds la tête, Climpson ?

—Non ; mais je suis jaloux, et j'ai le droit de l'être. Un homme est venu ici, hier et aujourd'hui. Et je veux le tuer. Livre-le-moi !

—Imbécile ! il ne te manquait plus que d'être jaloux ! et jaloux sans motif !

—Sans motif ! Allons donc ! Je vais te dire le nom de cet homme : c'est ce Jacques Vélizay qui a tressailli, l'autre soir, quand je te l'ai présenté.

—C'est toi qui l'avais invité.

—Oui. Pour raisons personnelles....

—Quelles raisons ?

—Raisons d'affaires. Je vous ai soupçonnés aussitôt. Je ne suis resté qu'un jour à Londres : ce matin, je rentrais à Paris ; mais un de mes amis t'a envoyé une dépêche de Londres, te disant que je ne rentrerais que demain. Cette dépêche est arrivée ici à deux heures. J'étais caché dans le Ranelagh quand on te l'a portée, tu es sortie immédiatement : et tu es allée au télégraphe où tu as écrit, toi-même une dépêche.

—Oui, à ma couturière. Tu peux y aller, et tu la trouveras.

—Oh ! je te sais capable de bien prendre tes précautions ; tu as envoyé cette seconde dépêche pour trouver une excuse, si on t'accusait.

—Où veux-tu en arriver avec cette dépêche ?

—Je suis allé me poster devant la maison de Jacques Vélizay, dont j'avais pris l'adresse. Dans l'espace de temps voulu, on a porté une dépêche pour lui,—la tienne.

—Tu as deviné tout cela à distance.

—Non : je me suis contenté de donner un louis au petit garçon du télégraphe pour connaître le nom qui se trouvait sur la dépêche.

—Dans ce cas, mon cher, un galant homme provoque son rival.

—Je me soucie bien de ce que ferait un galant homme !

—Parce que tu ne l'es pas.

Je le suis à ma façon. — J'ai espionné ce Vélizay. Il est sorti de chez lui, et il est venu ici.

—Tu vas peut-être me raconter ce qu'il a dit en entrant ?

—Ne raille pas. Toutes les portes étaient ouvertes : je suis venu jusqu'à ce boudoir et je vous ai enfermés du côté de la maison ; il ne pouvait plus s'enfuir par le jardin. En venant par le jardin, j'étais sûr qu'il ne m'échapperait pas. Tu vois qu'il est inutile de feindre plus longtemps. Où est-il ? Sous quel meuble l'as-tu caché ?

Jacques, très pâle, mais ne tremblant pas, se tenait dans sa cachette, prêt à se jeter sur Climpson, si Climpson parvenait à le découvrir, prêt aussi à défendre Fadéjah, si son mari faisait quelque tentative brutale sur elle.

Jusque-là, l'explication avait eu lieu en anglais. Madame Climpson parlait l'anglais avec autant de pureté que le français. Soudain, elle se mit à parler dans le patois hindou-anglais, pensant, sans doute, que Jacques ne le comprendrait pas.

—Oui, dit-elle, oui, il y a un homme ici et puis après ?

Climpson, que le ton de raillerie de Fadéjah rendait furieux, leva la main sur elle. Elle se contenta de se reculer et de détacher un poignard qui était planté dans la tenture :

—Tu n'as pas besoin de me menacer, ni même de placer ton doigt sur la gachette de ton revolver ; mon poignard serait plus vite dans ton cœur que ta balle dans ma tête !

—Prends garde, malheureuse !

—Puisque tu es si jaloux, pourquoi ne vas-tu pas chercher la police !... Hein ! tu n'oses pas ? Tu as peur, sans doute, de te mettre en relation avec la police ?... Tu ne voudrais pas qu'à propos d'un procès en séparation, on te demandât trop de renseignements sur ta situation ? On dirait que tu te radoucis, Climpson !...

--Tais-toi ! C'est que je t'aime ; c'est que, si j'ai la force de tuer cet homme, j'ai la faiblesse de t'aimer. . . . C'est que, malgré tout, je t'aime !. . .

--Allons donc ! tu ne vas pas me jouer maintenant quelque comédie d'amour ? Nous avons pu nous aimer autrefois ; mais aujourd'hui nous ne sommes plus que des associés. Si tu veux tuer Jacques Vélizay, c'est que tu as pour cela des raisons secrètes ; je veux les connaître.

--Eh bien, oui !

--Et quelles sont ces raisons ?

--Il t'a connue à Calcutta ; il sait ton histoire, il peut la raconter à Paris, à tous ses amis. Qu'un reporter en sache dix lignes, et, demain, il y aura des articles dans tous les journaux ; on nous ridiculiserait : notre situation deviendrait impossible.

--Alors tue-le en duel.

--Je puis le manquer ; d'ailleurs, avant de se battre, il divulguerait notre secret.

--C'est bien la seule raison ?

--Je te le jure.

--Alors laisse-nous : va-t-en ! Je me charge de sa discrétion. Il ne me plaît pas qu'on te tue. Je suis aussi maîtresse que toi dans cette maison. Jacques Vélizay est le seul homme qui connaisse mon histoire à Paris ; je fermerai sa bouche, parce qu'il est brave et homme d'honneur. Jamais il ne dira une seule parole qui puisse me compromettre.

L'homme et la femme s'étaient rapprochés et parlaient à voix basse.

--Tu veux absolument qu'il vive ?

--Je le veux.

--Et, si je marchais contre ta volonté ? Si je le tuais ?

--Je te dénoncerais. La mort de Jacques ne te servirait à rien.

--Eh bien ! soit ! murmura-t-il. Je m'en vais.

--Où te rends-tu ?

--Je monte dans ma chambre.

--Je t'y rejoindrai quand il sera parti. Va-t-en !

Climpson sortit, traversa le jardin ; et, presque aussitôt, on entendit qu'il marchait au-dessus, à pas précipités. Alors Fadéjah souleva la tenture et dit :

--Viens, Jacques.

--Non, je veux rester. Si cet homme t'attaquait, je te défendrais.

--Je me défendrai mieux seule. Il ne peut rien contre moi. As-tu entendu notre conversation ?

--Non, je n'ai distingué que quelques mots ; je ne connais pas assez ta langue. . . .

Fadéjah eut un mouvement de joie ; puis elle conduisit Jacques, en glissant le long des murs, jusqu'à la grille du jardin.

III.—LA GUEULE DU LOUP.

Mister Climpson, propre, net, reluisant comme un sou neuf, traversait à cheval le bois de Boulogne, réfléchissant à la scène qui s'était passée chez lui la veille.

--Fadéjah commence à devenir insupportable, murmurait-il, et voilà un caprice qui dépasse tous les autres. Quant à M. Jacques Vélizay, nous nous retrouverons ; ce n'est que partie remise.

La veille, il avait eu la tentation, tandis que sa femme accompagnait Jacques, de le tuer à distance.

--J'aurais pu le tuer avec ma carabine ; mais ces affaires font tant de tapage en France ! Suivant son habitude, Climpson longea les boulevards jusqu'à la rue Vivienne ; et, là, il tourna vers la Bourse, qu'il dépassa pour se rendre rue de la Banque.

À dix heures et demie, avec une ponctualité parfaite, il entra dans ses bureaux.

Climpson ne disait jamais sans un air satisfait : " Mes Bureaux ! " Une plaque de nickel était accrochée sur la porte portant cette inscription en lettres noires.

CLIMPSON AND Co.

GENERAL MERCHANTS

Quand on venait chez lui, on traversait d'abord un grand magasin au rez-de-chaussée ;

et, par un escalier tournant, on montait au premier, où se trouvaient trois cabinets occupés par les employés et par M. Climpson lui-même.

Un domestique se tenait dans le bas. Le tout donnait sur la rue.

Ainsi que Paul l'avait dit à Jacques Vélizay, il était impossible de bien définir le genre d'affaires que traitait l'Anglais. On voyait toujours des caisses dans le rez-de-chaussée ; mais les employés eux-même ignoraient ce que renfermaient ces caisses, de même qu'ils ne voyaient jamais aucune lettres M. Climpson faisant toute sa correspondance lui-même et ne donnant jamais à personne le soin de jeter ses lettres importantes à la poste.

Il était certain qu'il s'occupait de Bourse, car il allait tous les jours sous la colonnade.

Enfin il achetait souvent des soieries qu'il expédiait presque toujours à Calcutta. Quand, par hasard, des clients, ou, du moins, des personnes qu'on supposait être des clients, venaient à son bureau, ils demandaient invariablement M. Climpson, l'attendaient ou s'en allaient, s'il n'était pas là, mais ne causaient jamais avec les employés ni avec le garçon. Les employés étaient là plutôt pour figurer que pour travailler : ils ne servaient en général, qu'à faire des courses et à mettre les adresses sur les caisses de Calcutta. Ils servaient aussi à acheter, dans le gros, les étoffes les plus belles qu'on pût trouver pour les toilettes de lady Climpson. Tout le monde disait lady Climpson, quoique M. Climpson n'eût aucune prétention au titre de lord : c'était une habitude prise.

Climpson sauta de cheval devant son bureau ; le garçon prit la bride et mena l'animal dans une petite écurie que son maître avait fait construire dans la cour ; l'Anglais traversa son magasin assez brusquement, jetant, en passant, un bonjour à ses deux employés Lorsque le bruit causé par son arrivée eut cessé, on n'entendit plus que des froissements de papier, et, parfois, un ordre :

— Donnez-moi les derniers échantillons de soieries Faites partir immédiatement ce paquet . . . Apportez-moi le livre jaune

Comme toujours, les employés exécutaient les ordres sans essayer de les comprendre.

L'heure du déjeuner arriva. Climpson se rendit dans un restaurant de la Bourse où il déjeuna seul, contre son habitude ; car il se montrait, en général, très généreux, invitant à sa table tous ceux qu'il rencontrait. Personne ne refusait jamais ses invitations, parce qu'il en composait princièrement le menu : seuls, quelques malins s'étaient aperçus que, dans ces déjeuners, Climpson buvait peu, tandis qu'il essayait de brouiller la cervelle de ses convives et surtout de délier leur langue. Et ces malins, parmi lesquels se trouvait Paul Merseins, ne s'étonnaient que fort peu que Climpson fût admirablement renseigné sur ce qui se passait dans la finance et le commerce parisiens.

Mais, ce matin-là, Climpson déjeuna seul ; il semblait très occupé.

Quelques curieux le remarquèrent et dirent entre eux :

— Climpson doit préparer un coup de bourse.

L'Anglais était tellement absorbé dans ses pensées, qu'il ne vit pas passer devant lui la haute taille de Jacques Vélizay ; et le Méridional, un peu stupéfait de cette coïncidence, s'empressa de s'éloigner vers un coin de la salle où déjeunait Paul Merseins.

Paul, ainsi que l'Anglais, déjeunait seul, triste, accablé, agacé par tout et par tout le monde. Aussitôt qu'il vit Jacques, il lui tendit la main. Autour d'eux, on les regardait et on clignait des yeux. Ceux qui les connaissaient les montraient à ceux dont ils étaient inconnus. On souriait avec pitié.

— Quelles nouvelles ? prononça Paul.

— Mauvaises.

— Est ce que tu as aperçu Climpson qui est là, à quelques pas de nous ?

C'était la première fois que Paul tutoyait son nouvel ami ; et Jacques n'y fit aucune attention, parce qu'il se sentait dans un danger.

Alors tous les deux, penchés, à voix basse, se mirent à parler.

— Je suis venu, répondit Jacques, sachant que je te trouverais ici. J'avais besoin de te voir.

En quelques mots, il mit Paul au courant de ce qui lui était arrivé la nuit précédente,

— Ainsi il vous a surpris ? demanda Paul, et il savait pertinemment que tu étais là ?

— J'avais légèrement écarté la tenture ; à chaque instant, je le voyais fixer ses yeux sur ma cachette.

— Et il n'a pas essayé de te tuer ?

—Fadéjah l'a arrêté. C'est là que la chose cesse d'être claire. Ils ont parlé le patois anglo-hindou de Calcutta.....

—Que tu ne comprends pas très bien ?

—Que je comprends fort bien lorsqu'on le parle posément, mais que je comprends à peine au milieu d'une discussion.

—Et qu'as-tu pu saisir ?

—J'ai compris ou plutôt deviné que cette femme avait un grand pouvoir sur lui.

—Il l'aime !

—Si ce n'était que de l'amour, elle n'aurait pu l'empêcher de se précipiter sur moi, car l'amour marche rarement sans la jalousie. Il y a donc autre chose entre eux.

—Quoi ? que supposes-tu ?

—Quelque canaillerie !

—Un crime peut-être ?

—Tu vois bien que j'avais raison de me défier de ces gens-là.

—Et tu n'as pas d'autre indice ?

—Rien ; sinon qu'elle l'a menacé de la justice.

—Tu la reverras : tu l'interrogeras.....

—Il n'est guère aisé de la faire parler, je te jure. En attendant, il faut que j'en sache plus long sur le compte de ce Climpson. Et, dès aujourd'hui.....

—Que vas-tu faire ?

—L'espionner, le filer, ne plus le quitter.

—C'est de la folie. Il voulait te tuer, hier : il est capable d'essayer encore.

—Nous serons sur nos gardes.... Ah ! Le voici qui s'en va.

—Oui, il doit aller à la Bourse.

—Eh bien, séparons-nous. Rends-toi à tes affaires, sans t'occuper de moi ; j'aime mieux être seul.

Les deux amis se séparèrent. Malgré ses préoccupations, Paul alla se placer à l'endroit où il traitait habituellement toutes ses affaires. Jacques se lança, dans le tourbillon de la Bourse, à la poursuite de son Anglais.... A diverses reprises, il le perdit de vue : il ne put surveiller ce qu'il faisait : mais il n'était qu'à dix pas de lui, lorsque Climpson descendit les marches de la Bourse.

Là l'Anglais leva un peu la tête, puis se rendit très tranquillement à son bureau.

Il y était assis depuis quelques minutes, lorsque son garçon le prévint qu'une personne voulait lui parler.

—Demandez-lui son nom, dit Climpson.

Quelques instants après, le garçon remontait et posait sur la table une carte où Climpson lut :

Jacques Vélizay

Au premier abord, l'Anglais bondit. Comment, ce Jacques Vélizay, osait venir le le trouver !.....

—Monsieur le coureur, murmura Climpson, je doute que ce soit le ciel, mais c'est probablement l'enfer qui vous a donné cette idée-là. Pourquoi, diable, vient-il ?

Il ajouta à haute voix :

—Faites attendre un instant ; puis faites monter.

C'était un genre que se donnait Climpson, chaque fois qu'on lui rendait visite, de ne recevoir ses visiteurs qu'après quelques instants, même lorsqu'il n'était pas occupé.

Une idée folle avait germé dans le cerveau de Jacques Vélizay : et le gascon venait l'exécuter avec son audace habituelle. Au bout de vingt minutes, on entendit un timbre : c'était le signal avertissant le garçon qu'il pouvait faire monter les visiteurs.

Jacques gravit avec une certaine émotion le petit escalier tournant et entra dans le bureau de Climpson.

L'Anglais, malgré tout son flegme, était aussi fort ému. Il montra un siège à Jacques et l'invita à s'asseoir. Tous les deux, d'abord, restèrent silencieux. Ils s'observaient.

L'Anglais avait supposé, un instant, que Jacques venait se mettre à sa disposition pour se battre, ce dont il ne se souciait qu'à moitié. Mais le visage ouvert et souriant du Méridional le rassura. Ce fut Climpson qui entama la conversation :

—Je ne m'attendais guère à votre visite, cher monsieur Vélizay.

—Je vous la devais, fit Jacques naturellement.

—Vous *nous* deviez une visite, répondit Climpson en appuyant sur le mot *nous* ; mais je ne m'attendais pas à vous recevoir dans ce cabinet d'affaires . . . Nous ne sommes pas lancés dans la même voie commerciale . . .

—Je dois une visite à lady Climpson, et serai très heureux de la lui rendre ; mais, en venant ici, je ne m'adresse pas à l'homme charmant, dont l'accueil cordial est encore présent à ma mémoire ; c'est à l'homme d'affaires . . .

—A l'homme d'affaires ?

—Mon Dieu, oui. J'ai toujours trouvé que les Français avaient une façon mesquine de traiter les affaires.

Ici Jacques fit une moue dédaigneuse, et il continua :

—Aussi, je ne veux plus confier mes intérêts qu'à des Anglais ; j'ai pu apprécier leur esprit pratique à Calcutta . . .

—En quoi puis-je vous être utile ?

—C'est ce que j'allais vous demander. Vous vous dénommez *general merchant* ; l'appellation est vague. Voudriez-vous me donner, à ce sujet, de plus longues explications ?

Le regard franc de Jacques se fixait obstinément sur les yeux faux de Climpson ; celui-ci se sentait mal à l'aise. D'un côté, il ne voulait livrer aucun de ses secrets à Jacques ; mais, de l'autre, sa cupidité le poussait à donner, au Méridional, les explications qu'il demandait.

—Je ne pourrais vous dire exactement ce que je fais ; je m'occupe un peu de tout : bourse, commission, exportation . . .

—Exportation ! Voilà mon affaire. Bourse et exportation !

Et Jacques se mit à rire avec gaieté, ajoutant :

—Je savais bien que vous étiez mon homme.

En soi-même, Climpson murmurait :

—Se jetterait-il dans la gueule du loup ?

—Mais, en quoi, fit-il à haute voix, ma qualité d'exportateur peut-elle vous servir ? Je n'exporte guère que dans l'Inde. et vous connaissez l'Inde mieux que moi.

—Non. Nous la connaissons aussi bien l'un que l'autre. Et il m'a semblé que nous pouvions unir nos deux intelligences, nos deux fortunes et les relations que nous possédons

—Et votre maison de commerce ? qu'en faites-vous ?

—Je suis sur le point de la quitter : j'ai déjà envoyé ma démission.

—Vous abandonnez votre situation ?

—Pour m'en créer une nouvelle, qui soit indépendante.

—Ah ! Ah ! les jeunes gens aspirent à être leurs maîtres !

—Il y a longtemps que j'y aspire.

Les deux hommes ne semblaient nullement ennemis ; si on avait pu les voir, on les aurait pris pour deux hommes d'affaires causant simplement de leurs intérêts ; et tous les deux jouaient la comédie avec une telle habileté que chacun d'eux croyait tromper l'autre.

—Ainsi vous êtes bien décidé à abandonner la voie que vous avez suivie jusqu'à présent ? . . .

—Absolument.

—Voudriez-vous me développer le plan que vous avez formé ?

—Parfaitement. Dans les diverses voyages que j'ai faits aux Indes, j'ai acquis une assez grande connaissance du pays et de ses besoins. Et, depuis le premier jour, j'ai cherché à en profiter. Nous pourrions fonder, soit à Calcutta, soit dans plusieurs autres villes, un comptoir général où nous vendrions directement tous les produits des manufactures françaises . . .

—Et anglaises, fit Climpson, inclinant sa tête d'un air d'importance.

—Et anglaises, répéta Jacques. Pour cela, deux conditions sont absolument nécessaires . . . à mon point de vue.

—Lesquelles ?

—Il faut un homme à Paris, vous ; un homme à Londres, nous le trouverons, et un homme dans l'Inde : j'en connais vingt qui rempliraient admirablement mon but. Enfin, un homme jeune et actif qui pourrait voyager continuellement entre les diverses succursales.

—Ce serait vous, n'est-ce pas ?

—Si vous m'en jugez capable.

—Et la seconde condition ?

—Il faut des capitaux assez considérables pour les premiers achats et les crédits que nous devons faire là-bas.

—A combien estimez vous la somme nécessaire ?

—Il faut de six cent mille francs à un million. De combien pouvez-vous disposer ?

—Je ne sais pas encore ; et vous ?

—Moi, j'ai trois cent mille francs déposés à la Banque, où ils n'attendent qu'un placement sérieux et avantageux.

Malgré sa finesse, Climpson éprouva comme un choc à ce chiffre de trois cent mille francs, que Jacques semblait lui proposer avec une naïveté absolue. Et il répondit presque aussitôt :

—J'ignore si j'arriverai à parfaire le million ; mais je pourrai sûrement donner une somme égale à la vôtre. De cette façon, les chances seraient égales.

Il y eut un silence ; puis Jacques reprit :

—Ainsi mon idée ne vous semble pas mauvaise ?

—Elle me semble excellente.

—Et vous êtes disposé à la mettre à exécution ?

—Je désire enoore y réfléchir . . . Vos capitaux sont-ils prêts ?

—Ils seront entre vos mains le jour où nous signerons notre traité. Nous discuterons alors les diverses conditions de ce traité ; l'essentiel est que l'idée vous plaise en elle-même.

—Quand nous reverrons-nous ?

—Demain, si vous voulez, à la même heure ; vous aurez eu le temps de réfléchir.

Jacques se leva et échangea une poignée de main avec Climpson ; puis il descendit l'escalier, accompagné par l'Anglais qui ne pouvait en croire ses yeux et ses oreilles.

Au moment où Jacques sortait, le gommeux Pécheret arrivait au bureau de Climpson.

Quant Jacques eut tourné le coin de la rue, l'Anglais remonta dans son bureau avec Pécheret ; et là, lorsqu'il eut fermé sa porte à double tour, il se mit à rire comme un fou.

—Ah ça ! que se passe-t-il donc ? s'écria le gommeux, dépouillant sa raideur de commande.

—Il y a, mon cher, que jamais la race des gogos ne sera éteinte en France.

—Encore un de trouvé ?

—Celui qui sort d'ici.

—Ce Jacques Vélizav ?

—Oui, qui vient de me proposer une association avec trois cent mille francs en vue . .

—Lui ! . . . Prenez garde !

Climpson cessa de rire :

—Vous le connaissez particulièrement ? demanda-t-il.

—Non ; mais c'est un Gascon ; et il faut toujours se méfier des Gascons.

—Pourquoi voulez-vous que je me méfie d'un gogo qui vient m'offrir trois cent mille francs ?

—Où est cet argent ?

—Déposé à la Banque, où il n'entend qu'un mot de moi pour venir dans ma caisse.

Pécheret réfléchit quelques instants : puis il dit :

—Allons ! Si cela continue, l'année ne sera pas mauvaise . . . Avez-vous déjà formé un plan pour lui subtiliser sa jolie masse de trois cent mille francs, à ce bon gascon ?

—Non, mais nous arrangerons cela ensemble. Venez dîner chez moi, nous en reparlerons.

—Vous savez que votre femme ne m'aime guère.

—Je ne pense pas qu'elle descende à la salle à manger. Elle est un peu souffrante aujourd'hui.

Climpson n'en dit pas davantage à Pécheret, jugeant inutile de le mêler à ses affaires d'intérieur.

Pour tous les gens sachant lire dans les dessous de la vie parisienne, il était évident que la situation de Climpson avait quelque chose d'anormal. Aussi Jacques s'était-il rapidement rendu compte que l'Anglais appartenait à la grande légion de bandits qui flouent le public des gogos, en côtoyant la loi, mais sans jamais marcher sur elle.

Lorsqu'il eut vu Pécheret entrer, comme chez lui, dans le bureau de Climpson et remarqué le regard familier que les deux hommes avaient échangé, il se dit :

—Voilà deux associés dont l'association est plus réelle que celle que je viens de proposer à cet Anglais rose, et cependant une association qui ne doit être enregistrée sur aucun papier timbré. Conclusion : défions-nous autant de ce Pécheret que nous nous défions de son ami Climpson. Et demain nous jouerons notre principal atout. En attendant, préparons-nous à la partie.

Il alla passer la soirée avec Paul Merseins, mais sans lui communiquer son projet : il ne voulait en parler que lorsqu'il aurait déjà obtenu un premier résultat. Le lendemain, dans la matinée, on le vit dans le cabinet du chef de la maison, on le vit à la Banque, et, à trois heures et demie, comme la veille, il se présentait au bureau de Climpson and Co, *général merchants*. Était-ce encore un hasard ou une simple coïncidence ? Pécheret se trouvait dans un cabinet du premier étage, écrivant à une table.

Lorsque Jacques entra dans le cabinet de Climpson, il remarqua qu'une porte placée dans le fond était ouverte ; cette porte donnait dans une sorte de placard à échantillons. Le Gascon se rendit compte que ce placard communiquait avec la pièce où écrivait Pécheret ; et, avant de s'asseoir, il alla la fermer.

—Je sentais là un courant d'air ! fit-il, d'un ton très naturel.

Climpson, un peu embarrassé, lui demanda :

—Un voyageur intrépide comme vous craint donc les courants d'air ?

—Mon cher, en voyage je ne crains rien. à Paris, je crains les moindres perturbations de température. Et aujourd'hui je me sens tout courbaturé.

—Vous profitez trop de votre congé.

—Non, dit Jacques, prenant une figure naïve. Seulement cette nuit, j'ai travaillé, j'ai préparé le projet d'association qui doit intervenir entre nous, afin que nous puissions le discuter aujourd'hui même.

Comme le regard de l'Anglais semblait chercher à lire au fond de la pensée de Jacques, ce dernier comprit qu'on se défiait de lui ; et il dit :

Vous êtes-vous préoccupé des capitaux que vous devez apporter dans l'affaire ?

—J'ai commencé. Et vous ?

—Voici ! fit Jacques.

Il ouvrit son portefeuille et en tira un reçu de la Banque de France ; sans le laisser entre les mains de l'Anglais, il lui permit de le tâter, et vit aussitôt que Climpson s'alarmait. Jacques pensa :

—La manière dont cet homme regarde mon argent n'est pas la manière d'un honnête homme.

En effet, pendant quelques instants, les yeux de Climpson restèrent fixés avec acuité sur le reçu de Jacques. Le Gascon referma enfin soigneusement son portefeuille après y avoir placé le reçu, il boutonna sa redingote.

—Je crois pouvoir vous assurer, dit Climpson, après un silence, que j'aurai une somme au moins égale. Parlons maintenant de notre traité d'association. Vous l'avez sur vous ?

—Non. Je n'en avais fait qu'un brouillon, que j'ai déchiré ; mais je m'en souviens très exactement. Et, si vous voulez l'écrire sur une simple feuille de papier, nous en prendrons chacun un exemplaire pour l'étudier. Écrivez ; je dicterai.

Climpson se récusait.

—Il vous sera plus facile d'écrire vous-même.

—Soit ! dit Jacques. Je craignais l'être indiscret en me mettant à votre bureau.

Depuis un instant, le jeune homme avait pris un canif sur le bureau et le remuait entre ses doigts. Comme il rapprochait sa chaise, il glissa, tomba maladroitement et se leva aussitôt ; mais un jet de sang couvrit sa main : le canif s'était enfoncé entre l'index et le pouce.

—Blessé ! s'écria Climpson.

—Oh, ce n'est rien, une petite coupure.

Et il entoura sa main de son mouchoir pour arrêter le sang.

—Seulement me voilà, pour quelques jours, dans l'impossibilité d'écrire.

Tout cela arrivait si simplement que Climpson ne pouvait deviner que Jacques s'était blessé lui-même, moins pour ne pas écrire que pour faire écrire l'Anglais. Aussi ce dernier se mit-il de bonne grâce à sa table en disant :

—Dietez, je suis prêt. —Il est bien entendu que ceci ne nous engage à rien ?

• —Oui, oui, c'est un simple projet.

“ Entre MM. Climpson et Vélizay, etc,” on mettra plus tard les formules d'usage. . . Passons tout de suite aux articles principaux : “ M. Vélizay une somme de trois cent mille francs. . . ” écrivez bien les chiffres “ trois cent mille francs, dont M. Climpson lui “ donnera reçu. . . M. Climpson apportera dans l'affaire une somme semblable.”

—Pardon ! dit l'Anglais. Vos capitaux sont disponibles, les miens ne le sont pas. Devrons-nous attendre que je sois prêt et perdre ainsi un temps précieux ?

—Certes, non ; nous commencerons nos opérations, aussitôt que nous le pourrons ; mais, dans ce cas, veuillez ajouter : “ Jusqu'au moment où M. Climpson aura versé ses fonds, ceux de M. Vélizay ne lui seront confiés qu'en dépôt.” C'est cela.

—J'ajoute que votre capital se compose d'un reçu sur la Banque ?

—Non. Je ferai quelques opérations de Bourse ; j'aime mieux vous donner des valeurs au porteur : c'est toujours plus facilement négociable.

—Quel genre de valeurs ?

—Écrivez : “ Le capital de M. Vélizay se compose de rente 3 p. 100 et 4½ p. 100, d'actions du chemin du Nord, d'obligations du chemin de fer du Midi, ainsi que de valeurs de chemins de fers anglais, soit du Northern, soit du Metropolitan Railway ou du Great Western.” Vous savez, comme moi, que toutes ces valeurs sont excellentes et que leurs cours actuels sont avantageux.

—En effet ! opina Climpson.

Suivait une série d'articles peu intéressants relatifs à la soi-disant exploitation de l'affaire, avec un mélange de chiffres, de paquebots, de marchandises et d'expressions commerciales, qui durait deux pages. Jacques aurait continué de dicter, si Climpson ne s'é-s'était écrier :

—Je crois que nous avons tout prévu.

—Non. Il reste un paragraphe important qui sauvegarde mes intérêts,

—Lequel ?

—Voici : Dans le cas, où après une année d'exercice, l'affaire aurait donné de mauvais résultats ou même des résultats négatifs, le traité d'association serait dissout, et son capital serait rendu à M. Jacques Vélizay sur la simple présentation de ce traité et sans autre formalité.”

Climpson sourit finement et prononça :

—C'est trop juste.

Jacques exigea que son futur associé fit une seconde expédition du projet d'association :

—Il faut que nous le relisions, chacun de notre côté.

Lui-même repassa tous les articles du sien, à voix basse. Soudain il prit le timbre mobile de Climpson et l'appliqua sur son exemplaire.

—Que faites-vous là ? s'écria l'Anglais.

—Oh ! rien d'important. je désire seulement avoir votre timbre, afin de savoir s'il vaut mieux le laisser tel qu'il est ou changer la raison sociale.

Chaque fois que Climpson avait un soupçon, Jacques revenait à le détruire par ses réponses pleines de naturel et de bonhomie. Cependant l'Anglais cherchait vainement quel motif poussait le jeune homme à venir se jeter bénévolement entre ses griffes : un seul lui paraissait plausible, c'est que Jacques se voyant découvert par lui, avait eu peur et essayait de l'amadouer.

—Quand échangerons-nous nos paroles définitives ? demanda Climpson.

—Quand vous voudrez.

—Mettons une quinzaine ou une huitaine de jours.

—Huit jours plutôt. Et, d'ici-là, si nous trouvons quelque retouche à faire au traité, nous nous écrirons.

—D'ici là, j'espère que vous aurez la gracieuseté de nous rendre visite dans notre villa de Passy ?

—Si lady Climpson veut bien me le permettre, j'en serai très heureux.

Jacques avait mis ses papiers dans sa poche : il se leva et prit congé de Climpson. Lorsque la porte fut ouverte, il se précipita presque d'un bond, jusqu'au haut de l'escalier tournant. Il se défiait de Pécheret. Personne toutefois ne s'opposa à son passage.

Il gagna la porte de la rue et se dirigea vers la Bourse. Au bout d'un instant, il revint dans la rue de la Banque et s'arrêta en face de la fenêtre du cabinet de Climpson. Il

aperçut alors, à travers les vitraux, les silhouettes de l'Anglais et du gommeux Pécheret, se démenant, gesticulant. Des éclats de voix arrivaient jusqu'à lui ; mais il lui était impossible de rien distinguer de ce qui se disait.

— Je n'ai pas besoin d'entendre ce qu'ils se disent, murmura-t-il. Je le devine assez facilement. Il s'agit de moi et de ma bêtise. Et ils s'étonnent que je me sois jeté aussi facilement dans la gueule du loup ! Les imbéciles ne se doutent pas que, si mes soupçons sont justes, ce sont eux qui s'y sont fourrés. Bah ! allons d'abord à Boulogne ! j'ai assez travaillé, depuis quelques jours, pour le bonheur de nos amies, j'ai droit à une soirée de repos.

Il envoya une dépêche à Paul Merseins pour le prévenir, mangea à la hâte et se rendit à la gare Saint-Lazare. Au moment où il passait sur le quai du départ, il vit Pécheret et Climpson montant dans un wagon du train qu'il se disposait à prendre lui-même. Il eut envie de monter dans le même wagon ; mais après y avoir réfléchi, il jugea inutile d'apprendre aux dignes associés qu'il se rendait à Boulogne ; et il monta dans le compartiment voisin, sans avoir été vu par eux. S'il avait été seul, il aurait troué la cloison pour écouter ce qu'ils disaient ; mais son compartiment était plein, et il dut renoncer à cette idée. Cependant, quand le train entra en gare de Passy, Jacques baissa rapidement les stores pour se cacher, et tâcha de saisir un fragment de conversation : en effet, il put entendre ces mots que prononçait le gommeux :

— . . . Fou . . . imbécile . . . ou très fort.

— Ni fou, ni très fort, répondit Climpson, c'est un imbécile . . . un vrai gogo !

Le reste se perdit : mais Jacques en savait suffisamment pour être définitivement fixé, sur la valeur de l'honnêteté de Climpson et de Pécheret. Lorsqu'il descendit à Boulogne il lui sembla qu'il changeait de vie et d'atmosphère. Il avait eu un moment d'émotion, en longeant le jardin de Climpson ; il avait songé à Fadéjah. Malgré lui, l'Hindoue, l'avait fortement impressionné. Et il éprouvait le besoin de se retremper dans une soirée douce et honnête passée auprès de Jeanne Faradès, avant de se lancer de nouveau dans la lutte. Il trouva Paul Merseins déjà installé chez les dames Faradès, auxquelles il avait annoncé la visite de Jacques.

Les deux jeunes filles et la mère de Jeanne avaient surmonté leur douleur pour recevoir leurs amis. Jacques, en entrant, demanda des nouvelles des deux prisonniers avec une telle aisance, qu'un étranger, assistant à cette visite, n'aurait jamais deviné qu'on parlait de deux malheureux qui gémissaient entre les mains de la justice. D'abord, tous parlèrent avec calme : mais soudain madame Louis Faradès, se souvenant de la mine hâve et troublée de son mari, qu'elle avait eu la permission de voir dans la journée, éclata en sanglots :

— Je vous demande pardon : mes chers enfants, s'écria-t-elle ; mais je manque de force. Je m'épuise à soutenir mon mari quand je le vois . . . puis je perds mon énergie. Ah ! que je vous remercie, Messieurs, de ne pas nous abandonner dans ce moment d'épreuves ! . . . si du moins j'étais certaine que ce fut terminé un jour ! . . .

Tous, excepté Jacques se laissaient bêtement reprendre par l'émotion et la douleur. Paul lui-même essayait furtivement ses yeux.

Voyons, prononça Jacques brusquement, c'est absurde de s'enouvoier à ce point. Si vous continuez de pleurer, je ne viens plus ici, sandious !

Il gasconnait avec un acharnement féroce, essayant de rire :

— Supposez que M. Louis et M. Arthur soient partis pour un long voyage ! Vous les attendez ; nous les attendons ! Et sandious ! vous pouvez compter qu'ils reviendront. Je vous en donne ma parole d'honneur, Mesdemoiselles, je vous le jure !

Il avait une telle assurance dans la voix, que les larmes s'arrêtèrent peu à peu. Et Paul lui demanda :

— As-tu bien employé ta journée ?

— Superbement.

— Si vous avez un espoir, monsieur Jacques, dit madame Faradès, je vous supplie de nous le confier. Nous avons un si grand besoin d'être soutenues . . .

— J'ai un espoir, j'ai vingt espoirs . . .

— L'action de la justice se resserre de plus en plus. J'ose à peine m'informer des progrès de l'instruction ; ils sont effrayants.

— Laissez de côté la justice et l'instruction. La justice fait des bêtises grosses comme

la tour Saint-Louis. Vivez tranquilles et espérez ? Puisque je vous ai donné ma parole d'honneur ! . . .

A force d'enjouement, de gaieté, Jacques parvint à ranimer quelque peu ces trois malheureuses ; et le reste de la soirée s'écoula sans nouvel accès d'émotion. Lorsque les deux jeunes gens s'éloignèrent, Jeanne et Valentine avaient fait provision de courage. Jeanne, au moment de l'adieu, dit à Paul Merseins :

— Venez plus souvent ! Valentine est si heureuse quand elle vous voit.

Valentine, en serrant la main de Paul, murmura tout bas :

— Pourquoi M. Jacques vient-il rarement ? Jeanne éprouve une si grande joie quand il est là . . .

Jacques et Paul, en se retirant, se communiquèrent les petits apartés des jeunes filles et en conclurent qu'on les aimait sans nul doute, autant qu'ils aimaient eux-mêmes.

— Cela doit nous donner une énergie nouvelle, mon cher Jacques. Il faut, absolument, que nous trouvions la solution de cette maudite affaire.

— Je crois que, désormais, nous sommes sur la piste.

— Tu as découvert du nouveau ?

— Vois-tu ce portefeuille ? fit Jacques.

— Que contient-il de spécial ?

• — Je te le donnerais en mille que tu ne le devinerais pas.

— Alors, parle.

— J'ai quitté ma maison de commerce.

— Quelle folie !

— Pour m'associer avec Climpson.

— Perds-tu la tête ?

— Je ne crois pas, car mon portefeuille contient un traité de trois pages écrit entièrement de la main de Climpson.

— Est-ce possible ! s'écria Paul.

— Viens nous allons examiner tout cela.

IV—LA CORRESPONDANCE SECRÈTE DE CLIMPSON AND CO.

Ce ne fut pas sans une réelle émotion que Paul et Jacques s'assirent à la table du cabinet de ce dernier, chez qui ils s'étaient rendus. Le Gascon ouvrit d'abord son portefeuille et y prit le soi-disant projet d'association que Climpson avait rédigé dans la journée. Paul, en le lisant ne put s'empêcher de sourire :

— Quelle idée bizarre tu as eue là mon cher ami !

— Il me fallait quelques lignes de l'écriture de cet homme.

— En vertu de cette loi criminelle qui dit : Donnez-moi deux lignes de l'écriture d'un homme, et j'ai de quoi le faire pendre ?

— Pendre ou . . . guillotiner. N'oublie pas que nous sommes en France

— Mais tes affaires ? ta maison ? comment arranges-tu tout cela ?

— Mon cher, la chose est fort simple. Sur douze mois de l'année, j'ai droit à quatre mois de congé. J'ai prévenu mon patron que, pour intérêts graves, j'étais forcé de raconter à tout le monde que je le quittais. Il est habitué, depuis que je suis chez lui, à me laisser agir à ma guise. J'ai donc quatre mois complets de liberté.

— Et tu en profites pour t'associer avec Climpson ?

— J'en profite pour lui proposer une association . . . que je ne signerai jamais.

— Comment cet homme, qui doit être rusé, est-il tombé dans tes filets ?

— Parce que c'est un coquin. Or, souviens-toi de ceci : les coquins croient que seuls, ils sont intelligents ; ils ont, pour le reste des hommes, le plus souverain mépris. Ici nous avons affaire à deux coquins.

— Deux ! quel est le second ?

— Pécheret. Ces deux drôles appartiennent à la grande race des écumeurs parisiens.

— A la race des rastaquouères, alors, puisque Climpson est étranger.

— Rastaquouères si tu veux. J'ai engagé la lutte avec eux, aujourd'hui, par une tactique absolument grossière ; c'est à peine s'ils se sont défiés de moi au début.

— Tu oublies que cet homme a voulu te tuer.

— Hier, oui. Aujourd'hui, non.

—Comment cela ?

—Hier, cet homme aurait voulu me tuer : aujourd'hui il veut me voler. Donc il n'y a plus question de jalousie entre nous. Et il se dit que, quand il m'aura volé, il sera toujours temps de me tuer. Tant qu'il ne m'aura pas volé, je n'ai rien à craindre de lui.

—Que fait Pécheret dans tout cela ?

—Pour exploiter Paris et les Parisiens aussi habilement, il faut un associé français. Pécheret est cet associé.

—Il est vrai qu'ils ne se quittent jamais. Mais, si, au lieu de nous livrer à des considérations générales, nous songions un peu à l'affaire qui nous intéresse plus particulièrement ?

—Justement, nous y voici. Si tu avais connu Jean Faradès, tu saurais qu'un homme seul n'aurait jamais pu l'assassiner ni le transporter. Pour commettre un tel crime il faut être deux.

—Et tu soupçonnes Pécheret et Climpson ?

—Je soupçonne tout Paris. En ce moment, je suis lancé sur Climpson. Nous allons savoir immédiatement si mes soupçons sont justifiés par quelque indice.

Jacques alla prendre dans son coffre-fort le reçu trouvé dans le puits et il l'éta la sur la table.

—Compare ! dit-il, comparons !

Leurs têtes se penchèrent sur la table, et, pendant un moment, ils examinèrent avec beaucoup d'attention.

—Remarque les lettres, les mots et les chiffres, disait Jacques : *trois cent mille... reçu... et le mot dépot.*

—C'est bien cela, murmurait Paul Merseins.

—Maintenant passe aux chiffres, à tous les noms de compagnies de chemin de fer, le *Northern*, le *Metropolitain*, le *Great Western*, et tous les chemins de fer français.

—C'est absolument la même écriture.

—Enfin vois cette ligne : *Sur la simple présentation de ce... il y a traité*, au lieu de *reçu... .*

Paul approcha les deux papiers de ses yeux pour mieux voir.

—Tout est éclairci ! dit-il brusquement : il faut remettre ceci à M. Beaulieu.

Jacques secouait la tête :

—Non, non...

—Tu veux encore retarder ?

—Cher ami, il n'y a là que des indices, il n'y a pas de preuves.

—Pas de preuves ?... Et ce cachet dont la forme s'adapte admirablement sur celle de l'empreinte du reçu ?

—Si l'assassin de Jean Faradès est William Climpson, il est probable qu'il a pris toutes ses précautions pour n'être pas découvert. Ceci ne suffirait même pas à le faire arrêter.

—Cependant une telle ressemblance d'écriture ?...

—Tous les anglais écrivent de la même façon. Prends dix mille banquiers anglais, fais-leur écrire ce reçu ; et les dix mille reçus seront pareils. Il en sera de même pour les timbres, ou à peu près. On se moquerait, au Palais, de notre dénonciation. Tu n'es déjà pas heureux avec les tiennes.

Paul se mit à rire ; puis il dit :

—Alors à quoi te serviront ce reçu et ce projet d'association ?

—Le reçu attendra ici, soigneusement caché. Le projet d'association me permettra de pénétrer plus avant dans l'intimité de Climpson. Et peut-être trouverais-je enfin de véritables preuves au lieu de simples indices.

... Tandis que les deux jeunes gens passaient le reste de leur soirée à supputer les chances de réussite et à tâcher de voir clair dans cette affaire mystérieuse, les deux hommes qu'ils soupçonnaient étaient étendus dans la salle à manger de la villa de Climpson. Pécheret et son ami fumaient lentement, ne se redressant un peu que pour prendre, de temps en temps une goutte d'eau-de-vie. Ils avaient dîné en tête-à-tête et peu parlé. Lorsque les domestiques eurent desservi et se furent retirés, ils commencèrent leur conversation en anglais, certains que personne ne les comprendrait. Climpson, en effet, avait eu la précaution de ne prendre chez lui que des domestiques français.

—Lady Climpson ne veut décidément plus dîner avec moi ? fit Pécheret.

—Qu'importe ! Elle est dans sa chambre ; elle peut y rester.

Et il eut un mouvement d'humeur.

Après un silence, Pécheret reprit :

—Vous avez réellement vu le reçu !

—Un reçu parfaitement régulier de la Banque de France.

—Ainsi ce grand dadaï a économisé trois cent mille francs ? Et il vient vous les porter ?

—Vous avez lu, aujourd'hui, le projet de traité d'association qu'il a dicté . . .

—Qu'allez-vous faire ?

—Le voir venir, et, quand nous signerons le traité, y introduire des clauses qui nous rendront les maîtres.

.....
 . . . Une semaine s'écoula, sans apporter aucun changement à la situation créée par Jacques Vélizay. Le Gascon rendit visite, à son jour officiel, à lady Climpson ; et il s'entreteint, avec elle, quelques instants, devant son mari.

Lorsque le terme fixé pour la signature du traité fut arrivé, Jacques alla au bureau de Climpson, afin de reprendre ce qu'il appelait, en riant, les hostilités.

Climpson attendait sa visite. Quand Jacques eut donné une poignée de main à l'Anglais, il vit deux feuilles de papier timbré sur la table.

—Vous êtes un homme exact, dit Climpson. J'aime cela.

Chacun d'eux prit, dans sa poche, le projet d'association rédigé huit jours auparavant.

—J'y ai introduit quelques modifications, prononça Climpson d'un ton naturel.

—Lesquelles ?

—Oh ! rien d'important. Des modifications qui ne changent en rien l'esprit du traité, mais qui m'ont semblé nécessaires.

Ainsi qu'il l'avait dit à Pécheret, il avait rédigé, avec l'aide d'un homme d'affaires, un nouveau traité, qui enlevait à Jacques la libre disposition de ses capitaux.

L'Anglais commença à lire son nouveau traité. De temps en temps, Jacques l'interrompait pour discuter un article ; et, plus il mettait de feu à défendre ses intérêts, plus Climpson croyait avoir affaire à un imbécile. Le traité avait doublé de longueur.

Il se signe ainsi beaucoup de traités d'association, dans le monde des affaires parisiens, où l'un des associés dupe l'autre avec une parfaite désinvolture. Les légistes qui confectionnent les modèles de ces traités devraient être surveillés plus sévèrement ; car, sous des expressions baroques extraites du Code, ils cachent une foule de canailleries.

Jacques s'en était aperçu aux premiers mots de Climpson. Il s'était dit :

—Tu veux simplement me jouer ? Soit !

Il y avait surtout un article très alambiqué qui signifiait qu'en cas de mort, le capital revenait à l'association, moyennant une indemnité insignifiante allouée à la famille du mort

—Autrement dit, murmura Jacques en soi-même, vous voudriez, maître Climpson, prendre mon argent et, après cela, m'expédier dans un monde meilleur . . .

Assis en face l'un de l'autre, ils écrivaient. Climpson dictait. Lorsque l'Anglais prononça : " Fait en double à Paris . . ." Jacques l'arrêta :

—Pardon, cher Monsieur ; il manque un article essentiel, relativement au versement des fonds.

Climpson avait compté que son futur associé ne songerait plus à cela, dans le tourbillon d'articles où il espérait l'étourdir.

—Mon Dieu ! vous me donnez vos fonds ; je verse les miens dans ma caisse, et c'est tout.

—De quoi se composent les vôtres ?

—De . . . de

Climpson hésitait.

—Je vois, dit Jacques. Au milieu de vos nombreuses occupations, vous vous êtes trouvé dans l'impossibilité de préparer tout cela. Je vous laisse tout le temps nécessaire.

Climpson faillit s'emporter. Jacques avait déposé sa plume, sans signer son traité.

—D'ailleurs, continua Jacques, pour une affaire aussi importante, une plus longue réflexion n'est pas inutile

—Est-ce que, dans le traité, il y a quelque chose qui vous déplaît ?

—Oh ! absolument rien. Il est tel que je le désirais. Nous n'aurons pas un mot à y changer. Mais il ne peut avoir de valeur que le jour où nous déposerons, l'un et l'autre, nos capitaux dans une caisse spéciale, qui sera différente de votre caisse à vous . . . C'est bien ainsi que vous l'entendez, n'est-ce pas ?

—Sans doute !

Climpson commençait à perdre la confiance qu'il avait eue jusque-là. Ce Vélizay acceptait toutes les conditions qu'on lui proposait ; mais il ne les acceptait qu'en parole . . . et il ne signait pas. Climpson avait cru tenir ces trois cent mille francs dans ses mains et il ne tenait rien. Il devait commencer par se procurer lui-même la somme indiquée. Or, en véritable rastaquouère, Climpson dépensait si follement l'argent qu'il gagnait, qu'il lui aurait été impossible de réunir ces trois cent mille francs, sans les emprunter en grande partie.

—Tenez, fit Jacques, il vous faut un mois, deux mois ? . . . Fixez vous-même le terme

—Un mois, à peine un mois, murmura Climpson qui se sentait battu.

—Soit. Et, pendant ce temps-là, je viendrai vous voir, souvent ; je pourrai me mettre un peu au courant de vos affaires, examiner vos livres.

—Mais, dit Climpson, si vous voulez examiner mes livres, il faut que j'aie la certitude.

Il fixait ses yeux sur ceux de Jacques. Jacques s'écria avec empressement :

—Je m'engage de la façon la plus absolue . . . je vais vous écrire une lettre, séance tenante, si vous le désirez . . .

—Non, non, votre parole me suffit.

Climpson ne tenait nullement à recevoir une lettre à laquelle il aurait été forcé de répondre.

—Eh bien ! c'est entendu, dit Jacques. Dans un mois, nous signerons. D'ici là, nous préparerons notre affaire.

. . . Jacques était parti depuis une heure, et Climpson restait dans son cabinet, troublé, anéanti, s'apercevant que, sous ses airs de bonhomie, le Gascon s'était moqué de lui.

Pécheret le surprit au milieu de ces réflexions. La gommeux était entré dans le bureau en homme qui se sent chez lui. Quand il vit l'allure abattue de son ami, il devina à moitié ce qui s'était passé.

—Hé ! Climpson, fit-il, est-ce que les affaires s'embrouillent ?

—Vous aviez raison, Pécheret. J'aurais dû me méfier de votre compatriote.

—Il vous lâche ?

—Il s'accroche à moi, au contraire, et sans que j'en voie bien le motif.

—Il a signé son traité ?

—Il n'a rien signé du tout ; il signera . . . plus tard, quand j'aurai versé moi-même mon capital. Et, d'ici là, il émet la prétention de venir dans mon bureau, de feuilleter mes livres . . .

—Bigre ! voilà un garçon encore plus dangereux que je n'aurais cru ! Et se présentant à vous, il a eu une arrière-pensée. Qu'allez-vous faire ?

—Lui ouvrir ma maison pour mieux le forcer à se démasquer.

—Et, s'il examine vos livres ? s'il voit que vous ne traitez aucune affaire sérieuse ?

Climpson eut un sourire canaille :

—Tous mes livres, dit-il, sont rédigés de façon à tromper ceux qui y mettront le nez.

—Je parie qu'ils constatent des bénéfices ? prononça Pécheret gouailleusement.

—Oui. De deux à trois cent mille francs par an. De ce côté, mes précautions sont prises . . . Mais malheur à ce Vélizay, s'il joue en dessous !

—S'il opère en dessous, il aura le dessous, n'est-ce pas ?

Climpson éclata de rire.

.....

Pendant deux semaines, l'Anglais joua au plus fin avec Jacques. Le Gascon venait presque tous les jours à son bureau et s'entretenait avec lui des diverses affaires qu'ils traiteraient. Tous les deux étaient sur le qui-vive, essayant de se tromper l'un et l'autre avec une habileté consommée. Pour Jacques, le fond de la pensée de Climpson était aisé à deviner : Climpson, évidemment, ne cherchait qu'à le voler.

Quant à Climpson, il ne pouvait démêler exactement les motifs qui poussaient Jacques à l'observer avec ce soin jaloux . . . Jacques et Paul étaient revenus deux fois à Boulogne et ils avaient trouvé la famille Farales dans un tel état de désespoir, qu'une sorte

de fièvre s'était emparée d'eux. Les deux amis se réunissaient toujours chaque soir chez Jacques pour se communiquer les résultats de leurs recherches.

— Ils commençaient, presque, à désespérer de rien découvrir de nouveau, quand, un soir, Paul, avant de serrer la main de son ami, au rendez-vous habituel, lui dit :

— Montre-moi le reçu trouvé là-bas.

— Le reçu de Jean Faradès !

— Oui. Il y a, n'est-ce pas, des 41 p. 100 et des *Metropolitan Railways de Londres* ?

— Oui. J'en suis sûr. Pourquoi ?

— Aujourd'hui, à la Bourse, un de mes collègues en a vendu plusieurs.

— Tout le monde peut avoir des *Metropolitan Railways de Londres*.

— Sans doute ; mais le nom de celui qui les lui a confiés pour les vendre, le devines-tu ?

— Climpson ? s'écria Jacques absolument stupéfait.

— Oui, Climpson, répéta Paul Merseins.

— Et pour une somme considérable ?

— Pour une cinquantaine de mille francs.

— Tu as les numéros des valeurs ?

— Oui, j'en ai pris la liste.

Ils comparèrent ces numéros avec ce qui restait du reçu de Jean Faradès. Il y avait des coïncidences de chiffres très réelles ; mais cela ne signifiait pas.

— Il est possible, dit Jacques, que ces valeurs aient appartenu à Jean Faradès ; mais rien ne le prouve.

— Cependant, avec le reçu, la ressemblance des écritures ! . . .

— Ce ne sont que des probabilités.

— Livrons à la justice ce que nous avons appris ; on forcera Climpson à s'expliquer ; on lui demandera de justifier la provenance de ces valeurs.

— Oui ; mais toutes ces valeurs sont au porteur. Quel rôle sera le nôtre, si l'Anglais se justifie, s'il nous prouve que ces valeurs sont réellement à lui ?

— Et toi, qu'as-tu découvert, depuis que tu es entré dans sa maison ?

— Rien. Oh ! ne t'étonne pas. — J'ai la conviction la plus complète que ce Climpson est un coquin ; mais je dois reconnaître qu'il prend admirablement ses précautions. Ses livres sont parfaitement tenus. Si la justice pénétrait chez lui, elle n'y verrait que du feu.

— Si on lui demandait la source de son luxe ? . . .

— Il prouverait qu'il gagne de deux à trois cent mille francs par an. Nous avons affaire à forte partie ; et, pour connaître le mystère de la vie de cet homme, il faut lutter contre lui avec les moyens qu'il emploie.

— Que veux-tu dire ?

— Il agit en bandit ; soyons aussi bandits que lui. Je n'ai pu voir ses bureaux, ses livres et ses lettres que dans le jour, en face de lui. Il était toujours là, pour me surveiller. . . Je veux pénétrer dans ses bureaux, la nuit. Veux-tu m'accompagner ?

— Sais-tu que, si on nous surprend, on peut nous accuser de vol ?

— Qui nous surprendrait ?

— Les passants, les agents de police qui surveillent le quartier. Ces bureaux sont fermés. Comment y entrer sans effraction ?

— Comment ? Avec ces clefs, parbleu !

— Tu as pris les clefs ?

— Non. Je me suis contenté de les enlever, un après-midi, pour en copier l'empreinte.

Un serrurier du faubourg Saint-Antoine m'en a fabriqué de pareilles. Avec ceci, nous nous rendons dans la rue de la Banque, qui est toujours à peu près déserte. Nous franchissons la porte du magasin qui donne sur la rue ; si personne ne nous a vu entrer, nous sommes sauvés. Et nous pouvons examiner à notre aise les cachettes de ce coquin. Car je suis certain qu'il a là ses cachettes. Il me surveille avec trop de soin, lorsque j'y vais.

— C'est bien ! je t'accompagnerai, dit Paul : il faut que nous sortions de cette horrible situation, pour le repos de nos amies et pour notre bonheur.

Ils dinèrent chez Jacques et, vers dix heures et demie, ils descendirent. A la porte, le concierge remit une dépêche au Gascon. Il lut tout haut.

— Mon mari sort après dîner. Il ne rentrera sûrement pas avant le matin. Viens et sois sans crainte,

“ FADÉJAH. ”

—Que me conseilles-tu ?

—D'y aller.

f —Soit, mais seulement après notre expédition. Nous aurons fini avant minuit. Je serai chez elle à une heure.

Ils arrivèrent, en causant, à la rue de la Banque et la trouvèrent entièrement déserte, ainsi que l'avait dit Jacques.

Les jeunes gens profitèrent de ce hasard pour ouvrir la porte du magasin et y pénétrer.

Une seconde après, la porte était refermée et ils montaient au premier étage.

Jacques avait étudié avec soin les mondes recoins du bureau de Climpson : aussi dirigeait-il son ami sans hésiter.

—Pas besoin, dit-il, de revoir aucun des livres, ni rien de ce qui s'offre facilement à la vue. Tout ce qui est apparent est en règle. Examine plutôt les lignes des murs et des caisiers : c'est par là que nous trouverons quelque chose.

—As-tu regardé déjà le coffre-fort

—Oui. Il n'y a rien, rien que des choses très catholiques. Sans nul doute, cet animal possède un autre coffre. Où ? je n'en sais rien ; car j'ai vu toutes les valeurs contenues dans celui-ci ; et il n'y avait pas la moindre action du *Metropolitan Railway*.

Après avoir fureté de tous côtés, Jacques finit par découvrir, dans un mur, les traces d'un trou de serrure, dont le dessin se confondait avec celui de la tapisserie.

—Il y a ici quelque chose, dit-il. Essayons nos clefs.

Ce fut en vain. Aucune clef ne pouvait entrer dans le trou de la serrure.

—Nous reyendrons, dit Jacques, lorsque nous aurons de quoi ouvrir ceci.

Une sorte de découragement s'emparait de lui. Il avait un pressentiment que les preuves qu'il cherchait étaient cachées là ; et il se disait que, demain peut-être, on les aurait enlevées. Paul tournait toujours dans tous les sens.

—Voici sa correspondance, dit-il en prenant un gros volume qui se trouvait sur le bureau

—Oh ! je la connais. Il n'y a rien qui puisse nous servir : des lettres de commerce banales.

Malgré les paroles de son ami, Paul ouvrit le livre et se mit à feuilleter.

—Tiens, dit-il, voici des lettres datées de Calcutta.

—Oui. Il y en a toute une série.

Soudain ils entendirent distinctement des pas dans l'escalier. D'abord, ils restèrent glacés d'effroi. Leur situation, si on les découvrait, était épouvantable.

—Tant pis ! dit Jacques, après un instant d'hésitation.

Il prit, dans sa main, la bougie qu'ils avaient allumée et, sa canne dans l'autre, il sortit du cabinet de Climpson. Paul le suivit. Ils regardèrent, d'abord, dans les autres petits bureaux qu'on trouvait avant l'escalier ; puis ils descendirent dans le magasin. Ils passèrent sous la cage de l'escalier dans les espaces laissés libres entre les caisses. Enfin ils éclatèrent de rire.

—Nous étions fous ! s'écria Paul.

—Ou hallucinés ! Qui viendrait nous déranger. Nous avons pris un bruit de la rue pour un bruit qui se produisait près de nous. Remontons. Par surcroît de précaution, ils passèrent encore en revue les petites salles du haut avant de rentrer dans le cabinet de Climpson. Puis, rassurés, ils continuèrent leurs recherches. Paul, poussé par un sentiment dont il ne se rendait pas compte, feuillettait toujours la correspondance de l'Anglais. Tout à coup il prononça d'un ton abattu :

—Encore une fausse piste !

—Hein !

—Mon pauvre ami tous nos soupçons étaient absurdes.

—Tu vas défendre Climpson, parce que nous n'avons rien découvert ?

—Parce que je trouve là une preuve que nos soupçons n'étaient pas fondés.

—Et laquelle ?

—Une lettre écrite de Calcutta par un M. Smithwork. Tu ne l'avais donc pas lue.

Jacques s'approcha et il tressaillit.

—Voilà, dit-il, un livre de correspondance que je n'avais pas vu. Donne-le moi, que je lise cette lettre ?

Il lut à haute voix :

“ Mon cher Climpson,

“ Je suis heureux de pouvoir m’acquitter aujourd’hui envers vous de la somme que vous avez bien voulu me prêter autrefois, en dehors de nos affaires commerciales.

“ A la suite d’excellentes spéculations, je vous envoie, sous ce pli chargé, la somme de trois cent cinquante mille francs (350,000 f.), dont je vous suis redevable, en diverses valeurs, dont la liste est jointe au verso de cette lettre.

“ Je vous prie d’agréer, avec l’expression de ma sincère reconnaissance, mes compliments bien cordiaux.

“ SMITHWORK.”

— Que dis-tu de cela, Jacques ?

— De quoi se composent les valeurs ?

— Tourne la page ; tu verras.

Jacques eut une souleure quand, au verso de la page, il vit une liste de valeurs absolument semblable à celle qui se trouvait sur le reçu de Jean Paradès.

— J’avais raison murmura-t-il, quand je te disais que coquin arriverait à justifier la provenance de ces valeurs. Si nous l’avions dénoncé, nous aurions commis une absurde folie.

— Que fais-tu ? s’écria Paul.

— Cette lettre me servira.

Jacques venait de l’arracher du livre de correspondance, et il la mettait dans sa poche

— Ainsi, malgré cette lettre, tu soupçonnes encore Climpson ?

— T’imagines-tu que je vais perdre courage, parce que M. Climpson a inventé une ruse qui nous déroute complètement ?

— Sur quoi peux-tu maintenant baser tes soupçons ?

— Tu ne trouves donc rien d’anormal dans la coïncidence de la lettre de Smithwork envoyant trois cent cinquante mille francs et du reçu de Jean Paradès parlant de trois cent cinquante-sept mille ? Veux-tu me dire la date ?

— 15 avril.

— C’est justement une lettre qui est arrivée en France au même moment que Jean Paradès... peut-être par le même paquebot ! Qui est-ce qui me prouve que cette lettre soit authentique.

— Tu as habité Calcutta ; connais-tu M. Smithwork ?

— Je ne le connais pas, je sais seulement qu’il existe.

— Et quel métier fait-il ?

— Celui de Climpson : *general merchant*, c’est-à-dire que je ne sais rien de fixe sur lui. Mais supposons que ce soit un homme sérieux : qu’est-ce qui prouve qu’il ait envoyé cette lettre.

— L’enveloppe qui y est épinglée et qui porte les timbres des différentes postes qu’elle a traversées. Tu vois bien qu’elle a été envoyée de Calcutta.

— J’admets qu’elle soit partie de Calcutta. Qu’est-ce qui prouve qu’elle ait été écrite par M. Smithwork ?

— A moins d’aller à Calcutta, il serait difficile de s’en assurer.

— Eh bien ! dussé-je aller à Calcutta, dussé-je partir par le prochain paquebot, j’irai voir ce M. Smithwork.

— Tu finiras par faire le tour du monde ?

— Sans doute ; et, s’il le faut, tu viendras avec moi !

— Mon pauvre ami, je crois que cette affaire nous rend fous ! Nous ferions mieux de nous confier à la seule chose sérieuse que nous ayons découverte, le reçu...

— Ce reçu est déposé dans ma caisse au pied de mon lit. Il n’en bougera que lorsque j’aurai dénoué l’intrigue de ce crime. Viens ! nous n’avons plus rien à y faire ici.

Ils remirent en place tout ce qu’ils avaient touché. Puis, après avoir observé les allées et venues des sergents de ville, ils descendirent, ouvrirent la porte de la rue, et, l’ayant refermée, s’éloignèrent. Arrivés à la Bourse, ils se séparèrent. Paul remonta vers son quartier, et Jacques prit une voiture pour se faire conduire à Passy. Ils étaient à peine sortis des bureaux de Climpson and Co, que le placard qui, par une ouverture cachée, faisait communiquer le cabinet de Climpson avec le cabinet voisin s’ouvrit. Un homme en sortit avec précaution ; il descendit, lui aussi, jusqu’au magasin, et s’assura que la

rue avait été refermée. Alors il alluma une bougie et remonta au premier étage. Il examina aussitôt le livre de correspondance et constata que la lettre de Smithwork avait été enlevée.

— Bigre ! fit-il, voilà de dangereux gaillards ! Et si l'ami Pécheret ne s'était pas trouvé ici, par hasard, Climpson and Co courrait un grand péril.

« Ah ! monsieur le Gascon, vous posez en redresseur de torts ? Vous poursuivez des criminels en fantaisiste ? Métier audacieux, monsieur Vélizay, mais plein de dessous que vous ignorez. S'introduire avec effraction dans une maison ! voler des lettres, lettres plus régulièrement écrites que vous ne le croyez ! prétexter des traités d'association pour se procurer des empreintes de clefs ! conserver des reçus compromettants. J'avais prévenu Climpson : c'est sa faute. Ce Jacques Vélizay n'a pas l'air d'un gogo. . . Allons ! faisons notre besogne, et allons au rendez-vous. Après cela, nous aviserons aux moyens d'immobiliser ces policiers amateurs ! . . . Ou bien on se chargera de les immobiliser pour notre compte. . . Jacques arriva vers une heure du matin, comme il l'avait pensé, à la villa Climpson. Lorsqu'il s'approcha de la grille, il vit une forme blanche sur le balcon du premier étage et il reconnut Fadéjah. La jeune femme le vit au même moment ; elle courut au devant de lui.

— Comme tu viens tard ! dit-elle. Je commençais à désespérer.

Et elle l'entraîna, en murmurant d'une voix agitée :

— Depuis notre dernière entrevue, depuis cette scène terrible, j'ai vainement cherché le moyen de te voir. Mon mari m'espionne avec une rage jalouse ; il ne quitte plus la maison que pour ses affaires. Et, dans la journée, je n'ai pas un moment de liberté ; je crains mes domestiques eux-mêmes. . .

Elle parlait avec une sorte de hoquet dans la voix.

— Tu as la fièvre ! demanda Jacques.

— C'est que j'étais impatiente, inquiète.

Elle ne le mena plus, comme auparavant dans son boudoir. Elle monta dans sa chambre. Elle prononça avec un soupir :

— Ici nous sommes en sûreté.

Elle avait refermé la porte du jardin.

— Il ne pourra rentrer sans que nous l'entendions. La cloche tintera, et alors tu pourras partir sans crainte. Que je t'aime d'être venu, d'avoir un peu de pitié pour une malheureuse qui souffre, qui s'étiôle dans ce Paris sans fleurs et sans soleil !

Elle parlait maintenant très rapidement, entre-coupant ses mots. Et Jacques la regardait attentivement.

— Tu es pâle, lui dit-il, tu as été malade ?

— Oh ! simplement souffrante. Des médecins célèbres sont venus pour me soigner ; mais ils n'ont rien compris à ma maladie. Ma maladie c'est de vivre dans un pays que j'abhorre maintenant, auprès d'un homme que je déteste, que je méprise. Cette nuit si nous sommes libres, c'est qu'il court avec une bande de libertins. Il ne reviendra que demain, fatigué, brisé. Ah ! je préférerais ma misère de jadis dans mon beau pays.

— Ses mains étaient glacées et ses tempes brûlantes. Tantôt elle riait, tantôt elle se mettait à pleurer.

— Il faut me pardonner, murmura-t-elle. Je souffre. Parfois il me semble que j'ai du feu là-dedans. J'en mourrai, vois-tu ; mais je mourrai tranquille parce que, en te revoyant, il m'aura semblé revoir mon pays.

Jacques fut effrayé par l'incohérence et l'agitation de la jeune femme. Doucement il la mena à son lit et la força à se coucher.

— Reste, disait-elle, mets tes mains dans les miennes.

Elle parlait toujours avec ce même hoquet dans la voix ; puis, peu à peu, son agitation se calma ; ses mains serrèrent celles de Jacques. Elle s'endormit. Le Gascon s'en alla aussitôt ; il sauta par-dessus la grille pour ne pas agiter la cloche. Puis, quand il fut dans le Ranelagh, il se dit :

— Le jour va bientôt luire. J'attendrai ici le retour de Climpson ! Je veux savoir s'il a réellement soupé en joyeuse compagnie et si tout cela ne cache pas une abominable ruse.

V—DU DANGER DE NE PAS METTRE LA JUSTICE DANS SES CONFIDENCES.

Quand Jacques avait vu Fadéjah si pâle, si agitée, son esprit avait été traversé par un soupçon.

Cette femme n'est que l'instrument de son mari. Si elle m'a donné un rendez-vous, aujourd'hui, c'est pour me faire tomber dans un guet-apens ou pour m'immobiliser.

Et il n'avait été tranquille que lorsqu'il avait pu s'échapper de la villa. Caché derrière un bouquet d'arbres, il attendait, épiait le moindre bruit de voiture, bien décidé à ne pas s'en aller avant le matin.

Son attente fut longue, et il commençait à s'assoupir, quand un bruit de pas le fit tressaillir, il n'eut que le temps de se cacher derrière un arbre.

D'abord, il ne reconnut pas l'homme qui s'avavançait ; ce fut simplement quand il se trouva à deux ou trois mètres de lui, qu'à la lueur pâle de la lune, il distingua les traits de Climpson. L'Anglais n'avait plus, à figure rose, ni son regard rose. Il était blafard. Ses mains, ses pieds et ses vêtements étaient couverts de boue.

Il tremblait. Jacques eut, pendant une seconde, la crainte d'être découvert par lui ; mais l'Anglais passa sans le remarquer.

—Drôle de tenue, pensa Jacques, pour un homme qui a soupé en mauvaise compagnie!

Climpson entra immédiatement dans sa maison, en ayant soin de tenir, avec une canne le battant de la cloche, comme s'il avait craint le moindre tapage.

Le Gascon attendit encore un instant ; mais il ne vit aucune lumière dans la villa. Il était évident que Climpson s'était couché sans éveiller personne.

—Donc, conclut Jacques, Fadéjah ne m'avait attiré dans aucun guet-apens.

Et cependant il la soupçonnait toujours.

Ils avaient, sans doute, besoin de m'éloigner. Paul aura beau dire, ces deux amis Climpson et Pécheret, ont quelque chose sur la conscience : pourquoi ne serait-ce pas le crime dont je veux découvrir les auteurs ?

Une horloge sonnait ; six coups arrivèrent aux oreilles de Jacques dans le silence du Ranelah.

—Déjà six heures ! Allons ! je ne me coucherai pas aujourd'hui. Je vais prévenir Paul de ce que j'ai découvert.

Comme il passait la barrière, il se heurta à un groupe de gabelous qui causaient avec un bourgeois ; et il entendit le nom des Faradès.

—On parle des Faradès ! Ecoutons !

Il dépassa la grille et s'arrêta pour allumer une cigarette. Personne ne faisait attention à lui. Les officiers parlaient sans défiance et racontaient qu'on allait faire une perquisition dans les maisons des accusés.

Jacques engagea une voiture et se fit conduire chez Paul Merseins. Paul dormait lourdement quand Jacques frappa à sa porte. Réveillé en sursaut, il regarda d'abord son ami avec étonnement.

—Qu'est-ce qu'il y a ? Que veux-tu !

—Habille-toi. Je te contera ce qui se passe quand nous serons en voiture.

Bientôt Paul, encore ahuri, était étendu dans la voiture qui volait à travers Paris. L'air, en fouettant son visage, l'éveillait et éclaircissait ses idées.

—Mon cher, dit-il à Jacques, J'ai beaucoup réfléchi, hier, avant de m'endormir, et je te répète ce que je te disais. Nous commettons une folie en marchant seuls. Tu nous a lancés contre cet Anglais.

—Sais-tu à quoi il emploie ses nuits, ton ami Climpson ?

—A s'amuser, en homme riche !

—Si tu appelles s'amuser, courir par la campagne, se couvrir de boue. Ma parole, on aurait dit que ce bandit venait d'enterrer quelqu'un !

—Tu l'as donc vu ?

—Oui. Je ne suis resté qu'une heure auprès de Fadéjah. J'avais des soupçons : Fadéjah était malade, agitée. Bref je pressentais un mystère. Quand j'ai été sorti, je me suis posté en espion ; et j'ai vu, vers cinq heures et demie, Climpson qui rentrait comme je te l'ai dit. Cet homme venait de tenter quelque expédition dans la campagne. Quelque mauvais coup !

—Tu rêves ?

—Puis, j'ai appris, par un hasard providentiel, qu'une descente de justice aurait lieu, ce matin, dans la maison des Faradès. Peut-être arriverons-nous avant la justice ; nous préviendrons nos amis. Et, en tout cas, nous assisterons à ce qui se passera.

—Soit, dit Paul ; mais je t'assure que je perds tout espoir.

—Si nous perdons tout espoir, ici, il nous reste l'Inde et Smithwork.

—Tu partirais pour Calcutta ?

—En prenant, ce soir, le rapide pour Marseille, nous pourrions nous embarquer demain.

Paul haussa les épaules, trouvant que Jacques apportait par trop de fantaisie dans sa poursuite. Ils étaient arrivés à Auteuil. Paul, par moments, se laissait aller et s'assoupissait. Jacques, au contraire, fredonnait, en fumant des cigarettes.

Devant l'église d'Auteuil, ils rencontrèrent, dans une voiture, le commissaire aux délégations judiciaires, le chef de la sûreté et le juge d'instruction. Leur voiture filait beau coup plus rapidement, et ils les dépassèrent, en feignant de ne pas les avoir vus.

À la barrière, par une coïncidence bizarre, ils trouvèrent Millette qui venait d'arriver pour sa garde.

—Encore un personnage de notre drame ! murmura Paul Merseins.

—Un excellent personnage, répondit Jacques ; je me souviens que, lors de l'interrogatoire, dont je te suis redevable, le juge voulait absolument lui faire dire qu'il m'avait vu passer ici avec ce pauvre Faradès, et qu'il s'y refusa énergiquement.

Paul sourit ; bientôt leur voiture tourna au coin de l'avenue du Parc-des-Princes.]

—Nous voici arrivés, dit Paul.

Il était environ huit heures. La maison d'Arthur Faradès était complètement fermée, tandis que celle de son frère était éveillée. À la porte du jardin, ils trouvèrent madame Faradès qui se disposait à sortir.

—M'apportez-vous une bonne nouvelle ? s'écria-t-elle, aussitôt qu'elle les vit.

—Hélas ! rien encore, Madame ; mais nous avons su qu'une descente de justice aurait lieu chez vous ce matin, et nous avons voulu vous en prévenir.

Madame Faradès faillit tomber à la renverse.

—Une descente de justice ? chez nous !

Puis, elle se redressa :

—Je vous remercie, Messieurs. J'allais partir pour Paris. Je ne bougerai pas. Merci de la bonne pensée que vous avez eue.

“ Merci et adieu !

—Vous nous renvoyez ?

—Je ne puis accepter que vous restiez ici, du moment qu'une chose aussi pénible va s'y passer.

—Si c'est pour ce motif, Madame, nous ne partirons pas. Nous voulons être auprès de vous.

Madame Faradès les regarda avec attendrissement.

—Toujours dévoués ? murmura-t-elle. Cependant . . si cette accusation était vraie ? . .

Les deux jeunes gens eurent peur ; la voix de madame Faradès s'altérait.

En ce moment, les jeunes filles, qui avaient entendu le bruit de la conversation, descendirent. Lorsqu'elles apprirent de quoi il s'agissait, elles entraînent madame Faradès dans sa chambre. Après quelques instants, elles vinrent retrouver Paul et Jacques qui se sentaient envahis par l'émotion.

—Puisque vous voulez rester, dirent-elles, nous acceptons cette nouvelle preuve de dévouement. Notre mère n'aurait pas la force d'assister à tout ceci. Il y a des heures de la journée où nous craignons qu'elle ne perde la raison. Ce pèlerinage qu'elle accomplit, pieusement, chaque jour, à la prison, ce pèlerinage la brise.

Ils étaient dans le jardin ; malgré la tristesse de leur situation, ils ne pouvaient s'empêcher d'être saisis par le charme de la nature qui resplendissait sous le soleil. Ils ne parlaient plus ; ils allaient lentement par les allées, rêvant en touchant les feuillages et les fleurs. Soudain il y eut des roulements de voiture dans l'avenue ; la cloche de la grille tinta. Les représentants de la justice venaient d'arriver.

Les deux amis et les deux cousines allèrent jusqu'à la porte.

Ce fut Jacques qui ouvrit. Quand M. Beaulieu le vit, il s'écria

—Vous ici, monsieur Vélizy ?

Et il se tourna aussitôt vers Paul :

—Qui êtes-vous, Monsieur ?

Jacques répondit en son nom :

—Monsieur, mon ami M. Paul Merseins est le fiancé de mademoiselle Valentine Faradès ; moi, je suis un ami de la famille ; et, à ces titres, nous étions venus prendre des nouvelles de madame Faradès, qui est très souffrante.

M. Beaulieu eut un geste de commisération :

—Pauvre femme !

Il entra et salua les jeunes filles. Le commissaire, le chef de la sûreté et les agents de police, parmi lesquels se trouvait celui que Jacques avait aperçu le matin, entrèrent après lui.

—Mesdemoiselles, dit M. Beaulieu, je viens remplir un devoir pénible. Vous êtes libres d'assister à ce qui va se passer ou de vous retirer. Quant à vous, Messieurs, il me semble que votre place n'est pas ici

—Il me semble, au contraire, que nous commettrions une lâcheté, si nous nous éloignons ! . . . répondit Paul avec une grande fermeté.

—Soit, Messieurs, dit le juge d'instruction. Seulement je vous avertis que vous ne devrez nous gêner en rien.

—Nous nous contenterons d'assister à ce que vous ferez.

Alors commença une scène épouvantable.

On visita les deux maisons, en les remuant de fond en comble. Quand on arriva à la chambre de madame Faradès, les jeunes filles firent sortir la pauvre femme en lui disant qu'il s'agissait d'une simple formalité. Puis on se rendit dans la maison de M. Arthur, qui était inhabitée ; car Valentine n'osait plus y coucher seule.

Toutes les chambres avaient été visitées ; et on allait passer dans le jardin sans que rien eût été découvert. Valentine qui assistait, inconsciente, à cette scène pénible, n'avait pas dit qu'on avait laissé de côté un petit cabinet où son père rangeait ses papiers.

Soudain un agent, qui marchait en arrière, appela le juge :

—Monsieur, nous avons encore ceci à visiter.

Et il ouvrit la porte de ce cabinet. On s'y précipita aussitôt.

—C'était le cabinet de mon père, murmura Valentine. On y a déjà pénétré plusieurs fois.

—Oui, fit l'agent ; mais on n'avait pas encore soulevé le plancher.

En disant cela, il passait la pointe d'un couteau sous une des planchettes du parquet. Tous les assistants poussèrent un cri. La planche avait été soulevée, et, dans le creux, formé entre les solives, brillaient des objets d'or ornés de pierreries.

Le juge se pencha et les ramassa lui-même.

—Des bagues, des libelots, une montre ! Est-ce là que votre père mettait ses objets de prix, Mademoiselle ?

Valentine, à qui s'adressait la question, se mit à trembler, sans pouvoir proférer une parole

Le juge se tourna alors vers Jacques :

—On dirait que vous pâlissez, Monsieur !

—Moi ! je

—Connaîtriez-vous ces objets ? Regardez donc la montre : il y a deux initiales, J. F., si je ne me trompe. Vous avez vécu assez longtemps avec cette malheureuse victime pour pouvoir nous dire si ces objets lui ont appartenu.

Valentine levait vers Jacques des yeux suppliants.

Jacques, après être resté un moment silencieux, prononça :

—Cette montre a appartenu à Jean Faradès.

Les hommes de la police échangeaient entre eux des regards triomphants. On tenait donc enfin une preuve, et une preuve dont l'authenticité était affirmée par un ami de la famille Faradès. On chercha encore dans tous les recoins du cabinet, mais les recherches furent vaines.

—Il est évident, dit M. Beaulieu, qu'il y a ici d'autres cachettes. Nous ne trouvons rien dans la maison, allons aux jardins. On fit venir deux ouvriers qui bouleversèrent les terres du jardin de M. Arthur Faradès jusqu'à un mètre de profondeur, avec l'aide des agents de police. On ne découvrit rien. Valentine suivait, marchant comme un automate. Peu à peu, dans l'esprit des jeunes filles, se formait un horrible soupçon. Le père de Valentine était-il réellement coupable ?

—Nous avons vu les deux maisons et le jardin de M. Arthur, dit M. Beaulieu. Nous avons encore à creuser le jardin de M. Louis Faradès.

Jeanne se pencha à l'oreille de sa cousine.

—Je n'ose pas les suivre, murmura-t-elle.

Sa voix s'étranglait dans sa gorge.

Paul, depuis la déclaration de Jacques, n'avait pas parlé, une seule fois, à son ami. Cependant les quatre malheureux eurent la force de suivre M. Beaulieu dans le jardin voisin. . . . Déjà les ouvriers creusaient la terre avec acharnement.

Ils examinèrent les parties du jardin qui étaient devant la maison, sans rien découvrir. Jeanne commençait à respirer. . . Quand on passa de l'autre côté de la maison, M. Beaulieu dit :

—Suivez la ligne qui mène au puits mitoyen.

On avait tout relevé, lorsque Jacques eut une idée subite.

—Attendez ! s'écria-t-il. N'est-il pas intéressant d'examiner si la terre a été fraîchement remuée ?

—Vous m'avez promis, Monsieur de vous mêler en rien de ce que nous ferions.

Jacques allait engager une discussion. Il était trop tard. Les cris des ouvriers l'arrêtèrent :

—Voici quelque chose !

Au pied du puits, à une très légère profondeur, ils avaient trouvé un couteau poignard d'une forme bizarre. M. Beaulieu le prit et le tendit à Jacques en disant :

—Et ceci ! en reconnaissez-vous aussi la provenance ? Jacques blêmit.

Il venait de reconnaître un poignard richement incrusté que Jean Faradès portait toujours à sa ceinture, dans ses expéditions.

—Répondez moi, Monsieur, répéta M. Beaulieu ; n'avez-vous jamais vu ce poignard ?

—Si. Il a appartenu à M. Jean Faradès. . . ; mais. . . il est possible qu'il ait donné ces objets à ses neveux.

—Quand les leur aurait-il donnés ? Pourriez-vous le dire ? — Non ? — D'ailleurs, si ces bijoux étaient réellement à eux, ils ne les auraient probablement pas cachés sous les planchers ou sous la terre.

“ Creusez encore, vous autres.”

Les ouvriers et les agents reprirent leur besogne. A une petite distance l'un d'eux trouva un portefeuille et le remit au juge d'instruction. M. Beaulieu constata que ce portefeuille portait les initiales J. F. Puis il l'ouvrit.

—C'est bien cela, murmura-t-il. Des lettres, des enveloppes, des cartes au nom de Jean Faradès.

Il alla vers une table de marbre qui était au fond du jardin et déplia tous les papiers. On l'avait suivi ; mais personne n'osait parler. Ces preuves accablantes avaient anéanti les jeunes filles. Le juge s'assit et interrogea Jacques Vélizay, d'un ton dédaigneux :

—Monsieur, je profite immédiatement du hasard qui vous a amené ici. Vous avez déjà reconnu un poignard et des bijoux ayant appartenu à M. Jean Faradès ; il est évident que ce portefeuille était aussi à lui. Pouvez-vous, avec ces documents, donner de nouveaux renseignements à la justice ?

Jacques, le seul qui eut conservé son sang-froid se pencha sur la table.

—Que faites-vous ? demanda M. Beaulieu.

—J'ai besoin d'examiner tous ces papiers.

Fidèle à son idée fixe, il cherchait, soit le nom de Smithwork, soit celui de Climpson. Les papiers découverts n'en portaient malheureusement aucune trace.

—Je n'ai rien à ajouter, dit-il après une longue réflexion.

Songez que vos dépositions sont d'une gravité exceptionnelle. Elles sont absolument conformes aux probabilités acquises. Vous êtes l'ami des familles Faradès et c'est vous qui les accablez.

—Je n'ai rien à retirer de ce que j'ai dit. Je ne mens jamais. J'ajoute seulement que je crois absolument à l'innocence des deux hommes que vous avez arrêtés. Vous avez découvert un crime ; mais vous n'avez pas encore pu établir sérieusement le mobile.

—Le vol.

—J'admets que ce soit le vol. Or Jean Faradès était riche. Si ses neveux l'avaient volé, ils n'auraient pas été assez simples pour conserver des objets d'une valeur très relative et qui pouvaient les compromettre. Ils les auraient détruits.

—C'est qu'ils n'en ont pas eu le temps.

Aussitôt, M. Beaulieu dicta un procès-verbal des événements qui s'étaient déroulés dans la matinée.

Quand il eut terminé, il ordonna que tous les assistants y apposassent leur signature. Jeanne et Valentine griffonnèrent à peine leurs noms. Quand toutes les formalités furent terminées, M. Beaulieu se retira après avoir dit à Jeanne :

—Mademoiselle, veuillez prévenir votre mère qu'à partir de ce jour, il lui sera interdit de voir son mari comme elle le faisait jusqu'à présent.

Jeanne s'inclina sans répondre. Lorsque tous ces étrangers furent partis, Paul s'écria :
— Ah ça ! mon cher Jacques, vas-tu nous expliquer ta conduite, et ce que signifient tes dépositions bizarres ? Parle !

—Rentrons, dit Jacques, et parlons bas. Il faut que personne puisse nous entendre.

On le suivit dans le salon. Jeanne monta pour voir si sa mère dormait et redescendit en disant :

—Rien à craindre. Elle s'est endormie.

Pour plus de sûreté elle éloigna les deux domestiques.

—Nous sommes bien seuls, dit-elle enfin. Parlez, monsieur Jacques.

Jacques hocha la tête d'un air satisfait !

—Mes amis, je crois que, cette fois, je tiens le fil . . . et le bon.

—Vous conservez encore quelque espoir ? murmura Valentine.

—Je commence à voir clair.

—Entre nous, mes enfants, M. Beaulieu est loin d'avoir la finesse habituelle des juges d'instruction.

—Suivez mon raisonnement : Jean Faradès était riche ; on n'a rien retrouvé de sa fortune, donc on l'a assassiné pour le voler. Ça, c'est clair. Or, supposons, un instant, que les assassins soient réellement vos deux pères. La mort a eu lieu à onze heures et demie, heure constatée par trois médecins. L'heure de la mort est la seule chose sur laquelle les médecins s'entendent. Donc, si M. Arthur et M. Louis avaient commis ce crime, leur premier soin aurait été d'allumer un bon feu et de brûler tout ce que l'on a retrouvé ce matin. Ils en avaient parfaitement le temps. Premier point. Second point, très important : seul, Paul peut me comprendre. Le portefeuille ne contenait que des papiers insignifiants ; or, le portefeuille de Jean Faradès était toujours bourré d'une foule de lettres et de valeurs. Si vos parents avaient eu le temps de faire un choix dans ces papiers, ils auraient eu, à plus forte raison, le temps et la pensée de brûler le tout. Pourquoi n'en auraient-ils détruit qu'une partie et caché le reste, qui n'avait pas de valeur réelle ?

—C'est vrai, répondirent Paul et les jeunes filles.

—Cependant, reprit Valentine, comment expliquer ici la présence de ces objets ?

—C'est qu'on les y a mis.

—Qui ?

—L'assassin ou les assassins . . .

—Vous soupçonnez quelqu'un ?

Paul eut un geste de déception.

—Pourquoi donner un tel espoir à ces demoiselles, mon ami ?

—Parce que j'y crois fermement et parce qu'elles auront besoin d'être soutenues pendant notre absence.

—Votre absence ? s'écrièrent à la fois Jeanne et Valentine.

—Oui, vous allez être seules à partir de demain. Paul et moi nous prenons, ce soir, le rapide de Marseille. Demain, nous aurons quitté la France.

—Tu perds la tête, mon pauvre Jacques. Tu veux que nous abandonnions Paris, que nous quittions nos amies au moment où elles ont le plus grand besoin de notre aide ?

—Mon cher, quand nous passerions des journées entières à leur jurer que nous les aimons et que nous sommes prêts à mourir pour elles, nous n'avancerions rien.

Ce qu'il faut, c'est agir, poursuivre notre but, fût ce au fond de l'Asie ! . . . Mais nous n'aurons pas à pousser aussi loin. Un petit voyage à Calcutta, et tout sera dit.

Peu à peu il communiquait sa chaleur et son enthousiasme à ses amis. Et il s'égayait aux dépens de M. Beaulieu.

Nous allons partir immédiatement, dit-il. Nous n'avons que le temps nécessaire pour réunir de l'argent et préparer notre voyage.

—Je vais éveiller ma mère, dit Jeanne.

—Non. Il faut empêcher votre mère de sortir d'ici, désormais. Cachez-lui les journaux. Trouvez un moyen pour lui expliquer que, dans ces dernières semaines, il est nécessaire que votre père soit mis au secret. Occupez son esprit, et ayez confiance ! Dans un mois et demi, ou dans deux mois, nous serons ici. Allons, Paul, prenons congé de ces demoiselles ; je vous affirme que le succès est au bout de ce voyage.

Paul laissait parler Jacques ; mais il n'éprouvait qu'une confiance médiocre. Les deux jeunes gens tendirent leurs mains aux jeunes filles. Pendant quelques minutes, ils se regardèrent bien en face. Puis Jacques s'écria :

—Embrassons-nous !

Et, dans cette dernière étreinte, ils puisèrent une force nouvelle. Quand ils furent remontés en voiture, filant vers Paris, Paul saisit Jacques par le bras :

—C'est sérieux tout ce que tu viens de dire ?

—Absolument sérieux.

—Tu crois encore à l'innocence des frères Faradès ?

—Plus que jamais.

—Et tu accuses toujours Climpson ?

—Si j'avais un peu plus de confiance dans la justice, j'irais le dénoncer ; mais, au premier bruit, il trouverait le moyen de gagner l'Angleterre. Mieux vaut l'endormir.

—Cependant, si nous nous éloignons, qui le surveillera, qui le retiendra ici ?

La nouvelle qu'on a découvert des preuves absolues de la culpabilité des frères Faradès, nouvelle qui lui donnera une sécurité complète.

—Alors, nous partons réellement pour Calcutta ?

—En douterais-tu ?

—Le paquebot sort demain de Marseille.

—Aussi ne partirons-nous peut-être pas par le paquebot. Nous fréterons un petit navire qui nous transportera à Suez. Nous rejoindrons là le paquebot anglais, dont le capitaine est un de mes amis.

—La ligne française n'arrive pas à Calcutta.

—Nous descendrons à Ceylan ; de là un caboteur nous mènera à l'embouchure du Gange. Surtout ne préviens ni ton père, ni aucun de tes amis. Il faut partir à l'anglaise, puisque nous luttons contre un Anglais. Si nous manquons le paquebot français, nous prendrons le paquebot anglais qui passe deux jours après et qui nous mènera directement à Calcutta.

—Mais, enfin, sur quoi bases-tu ce grand espoir ?

—Sur Smithwork, cher ami. Smithwork for ever ! Avec Smithwork, j'ai de quoi faire pendre tous les Climpson du Royaume-Uni.

—Et Fadéjah

—Ma carte sera déposée chez elle, aujourd'hui, avec ces simples mots : *p. p. c.* : pour prendre congé.

—Et ton association avec Climpson ?

—Envolée dans les nimbés. Aujourd'hui mon argent sera retiré de la Banque.

—Combien emporteras-tu ?

—Une cinquantaine de mille francs. Et toi ?

—Je prendrai la même somme.

Ils étaient arrivés à la hauteur du Trocadéro. Là ils se séparèrent, en se donnant rendez-vous, pour le soir même, à la gare de Lyon.

—Rendez-vous sur la ligne P.-L.-M., fit Jacques. Tiens, ces trois initiales sont une indication : "Poursuivez les misérables." A ce soir !

—A ce soir, et silence absolu ! dit Paul.

Le lendemain Jeanne et Valentine Farendès épiaient le facteur pour lui enlever le journal, au moment où il arriverait. Madame Farandès n'était sortie de son lourd sommeil que pour tomber dans une sorte d'hébétude causée par les épreuves qu'elle avait traversées. A la nouvelle qui lui serait interdit, désormais, de voir son mari, elle pleura abondamment ; mais, grâce aux caresses de sa fille et de sa nièce, elle s'y résigna peu à peu.

A diverses reprises, elle demanda des nouvelles de Jacques et de Paul. Les jeunes filles lui répondirent que leurs amis étaient partis pour un voyage tenté dans leur intérêt ; mais elles jugèrent inutile de lui parler de l'Inde. Elles-mêmes ne pouvaient songer à cet éloignement sans frissonner. Lorsque le facteur leur eut donné le journal, elles allèrent

se cacher dans la chambre de Jeanne et l'ouvrirent aussitôt à la page des faits divers. Valentine lut à haute voix l'article consacré au :

“ CRIME DE BOULOGNE

“ La justice vient de faire un nouveau pas dans cette affaire mystérieuse qui menaçait de n'être jamais éclaircie. M. Beaulieu, accompagné du commissaire aux délégations judiciaires et du chef de la sûreté, s'est transporté, hier, à Boulogne, afin d'opérer des fouilles dans les maisons et les jardins de MM. Arthur et Louis Faradès.

“ Par une coïncidence assez curieuse, deux amis de la famille étaient là, et, parmi eux ce M. Jacques Vélizay qu'on avait injustement arrêté dans les débuts, ainsi que nous l'avions raconté autrefois.

Les recherches n'ont amené aucun résultat dans la maison de M. Louis Faradès ; mais dans celle de M. Arthur, on a retrouvé, cachés sous le plancher, plusieurs objets ayant appartenu à la malheureuse victime. M. Jacques Vélizay, qui avait beaucoup vécu auprès de M. Jean Faradès, les a reconnus séance tenante. Après cela, on a creusé dans les deux jardins ; et, dans celui de M. Louis, on a découvert un poignard et un portefeuille qui avaient aussi appartenu à M. Jean Faradès. M. Louis et Arthur, interrogés à ce sujet par M. Beaulieu, ont protesté avec énergie contre ces faits, affirmant qu'ils ignoraient, de la façon la plus absolue, comment ces objets pouvaient être chez eux. Puis, suivant toujours leur même système de défense, ils se sont accusés mutuellement. Malgré ces preuves accablantes, ils refusent catégoriquement de faire des aveux. On peut considérer, maintenant, l'instruction comme terminée.

“ Les accusés passeront en jugement à la première session des assises.”

Jeanne arracha le journal des mains de Valentine et le brûla.

— Que ma mère ne sache rien de tout ceci ! Elle a déjà trop souffert. Nous prendrons toutes les peines pour nous.

Trois jours s'écoulèrent sans rien susciter de nouveau ; mais, le quatrième jour, quand les deux jeunes filles prirent le journal, elles virent en première page, en grosses lettres, ces mots :

UNE NOUVELLE EXPLICATION DU DRAME DE BOULOGNE

Et elles lurent haletantes :

“ L'affaire Faradès renait de ses cendres quand on la croit terminée. Voici un nouvel incident qui semble destiné à changer la face des choses. Nos lecteurs se souviennent que nous annoncions, il y a trois jours, que M. Jacques Vélizay et un de ses amis avaient assisté à la descente de justice faite à Boulogne.

“ M. Beaulieu avait été frappé de cette coïncidence qui lui avait paru au moins bizarre, d'autant plus que M. Jacques Vélizay se posait défenseur des inculpés et que, cependant, sa déposition les chargeait considérablement. Deux jours après, M. Beaulieu, voulant demander à M. Vélizay la confirmation de ses explications, le fit appeler. M. Vélizay ne se rendit pas au palais.

“ Une seconde convocation n'eut pas plus de succès. Alors M. Beaulieu se décida à envoyer à son domicile ; là on apprit que Jacques Vélizay était parti précipitamment de Paris, le jour de la descente de justice. Son ami Paul Merseins, qui était avec lui à Boulogne, l'avait sans doute accompagné. Ni l'un ni l'autre n'avait laissé sa nouvelle adresse. Trouvant, à juste titre, que cette conduite n'était pas normale, M. Beaulieu fit ouvrir l'appartement de Jacques Vélizay. Et, dans sa chambre, il vit un coffre-fort scellé dans le mur.

“ Après un long travail, le coffre fut brisé. On y trouva deux pièces d'une importance capitale. L'une est un reçu commençant par ces mots : *Reçu de M. Jean Faradès la somme de 357 000 francs... etc...* avec la liste des valeurs composant cette somme. L'autre est un projet d'association entre l'honorable M. Climpson, un des principaux négociants de la colonie anglaise, et Jacques Vélizay. Ce dernier avait quitté sa maison de commerce pour demander à M. Climpson de vouloir bien l'associer à ses affaires. Il apportait dans l'association, une somme de trois cent mille francs, qui serait composée des mêmes valeurs que le reçu de Jean Faradès.

“ Détail curieux : ce reçu est à moitié effacé comme s'il avait séjourné dans l'eau.”

Jeanne, qui lisait, s'arrêta, glacé d'effroi.

—Je ne peux plus, dit-elle. Continue, Valentine.

Valentine prit le journal. Ses yeux se mouillèrent de larmes. Les deux jeunes filles s'embrassèrent en sanglotant : puis Valentine dit :

—Allons du courage ? Il faut lire jusqu'au bout ?

Et elle lut :

“ Ces deux pièces permettent de reconstituer le crime. Il est évident que Jean Faradès a été assassiné par ses neveux, aidés de Jacques Vélizay et peut-être de Paul Merseins. La victime rapportait une assez grosse fortune des Indes. On lui aura fait livrer ses valeurs contre un reçu, puis on l'aura tué.

“ Sans doute le reçu était tombé avec lui dans le puits, et les assassins n'ont pu le retirer que quelques jours après. *On ne comprend pas pourquoi ils ne l'ont pas brûlé immédiatement.* L'intimité de Jacques Vélizay et de Paul Merseins avec la famille Faradès prouve bien la complicité de ces misérables.

“ Ajoutons que Paul Merseins appartient à une honorable famille de Paris, et que Jacques Vélizay avait toujours été considéré comme un galant et honnête homme. Des mandats d'arrestation ont été lancés sur toutes les frontières. Peut-être arriveront-ils trop tard.

“ M. Beaulieu, muni de ces pièces, a essayé de nouveau, d'obtenir des aveux de ses prisonniers. M. Louis Faradès s'est enfermé dans un mutisme absolu : M. Arthur s'est laissé aller à de tels accès de colère, qu'on a dû renoncer à lui poser de nouvelles questions.”

—Jacques, coupable ! s'écria Jeanne, c'est impossible !

—Et Paul ! dit à son tour Valentine. Mais dans quel cercle horrible sommes-nous donc enserclés ? Que faire ? que devenir ? Si, pour laver la réputation de nos fiancés, nous dévoilons la destination de leur voyage, on les arrêtera à la première station ; et alors, ils ne pourront rien faire pour nos deux pères !

Jeanne prit sa cousine dans ses bras ; et, au milieu d'un sanglot, elle s'écria :

—Attendez !

—Oui. Attendons ! et espérons !

TROISIÈME PARTIE

La villa du Gange

I—SMITHWORK

Mister Husband, gros comme un tonneau et rouge comme un écrevisse, se promenait bêtement, à la tombée de la nuit, dans le jardin qui s'étend devant l'Hôtel Européen, de Calcutta.

Mister Husband est le patron de l'Hôtel Européen.

—M. Jacques Vélizay !

Le Gascon s'avancait avec Paul Merseins, souriant, la main tendue.

—Salut, papa Husband !

—Moi qui ne vous attendais que dans quelques mois !

—J'ai avancé la date de mon voyage, afin de montrer les beautés de Calcutta à mon ami M. Paul Merseins. Je vous présente mon ami Paul Merseins. Paul Merseins je te présente mister Husband, le meilleur des hôtes.

Les yeux de Husband se fixèrent sur le visage de Paul, comme s'il avait voulu en bien graver tous les traits dans sa mémoire. Puis il fit mener les deux jeunes gens dans leurs chambres, on les laissa seuls, Paul Merseins dit alors :

—Nous voici donc à Calcutta !

—Oui. Nous sommes sur le lieu de la bataille sans avoir été inquiétés nulle part. Il s'agit maintenant de bien engager les hostilités contre Smithwork.

—Il faudra d'abord le retrouver.

—Mister Husband nous y aidera. Il connaît son Calcutta sur le bout de son doigt. Nous le ferons bavarder pendant le dîner.

Avant de descendre de leurs chambres, ils attendirent que tous les clients de mister Husband eussent terminé leur repas : ils allèrent alors s'attabler auprès de la table où l'hôtelier lui-même achevait de manger. Husband se leva pour les recevoir, Jacques lui cria :

—Faites-moi le plaisir de ne pas bouger, je veux que vous restiez auprès de nous. Il y a longtemps que je ne vous ai vu que j'aurai un vrai plaisir à bavarder avec vous.

L'hôtelier s'inclina et prononça gravement :

—Monsieur Vélizay, vous êtes mon ami.

Pendant qu'un domestique allait transmettre les ordres de Jacques à la cuisine, le Gascon envoya un autre dans sa chambre y chercher une bouteille de cognac sur laquelle il comptait pour faire parler Husband.

Quand le garçon vint, le dîner était commencé ; Jacques prit la bouteille la déboucha et dit :

—Goûtez-moi cela, monsieur Husband. Je vous en ai fait expédier un baril.

L'Anglais faisait claquer sa langue.

—C'est du bon, murmura-t-il, du vrai, de derrière les fagots, comme vous dites en France . . . Mais, vous n'en buvez pas, Messieurs ?

—Nous en boirons après le dîner. Encore un verre !

L'hôtelier faisait mine de refuser. Un combat s'engageait, dans sa tête, entre la sagesse et l'amour du cognac. Jacques, avec insouciance, reversait aussitôt que chaque verre était vide. Au bout de quatre verres, la figure de M. Husband éclatait.

—En voilà assez ! murmura Paul tout bas. Il faut délier sa langue et non l'attacher.

Jacques fit signe que oui. Il y eut un silence ; puis le Gascon frappa sur l'épaule de Husband

—Hein, mon brave, cela ne vous rappelle-t-il rien ?

—Si . . . si . . . et il riait grassement. Cela me rappelle nos petits soupers d'autrefois avec le père Faradès.

—C'est lui qu'il l'aimait aussi cette eau-de-vie.

—An ! oui ! Et dire qu'il ne reviendra plus, mon vieil ami. Car nous étions deux amis. Oui, Monsieur,—il se tournait vers Paul, pensant que ce dernier avait besoin de plus d'explications que Jacques — oui, Monsieur, c'était mon ami, comme presque tous mes clients. Il n'avait pas de secrets pour moi

—La chose prouve qu'il vous aimait beaucoup, répondit Paul, car il paraît que le pauvre homme était bien cachotier.

—Cachotier ? . . Avec ses rivaux, avec ses clients, oui. Pas avec ses amis. Mais jamais personne n'a su ce qu'il faisait de son argent.

—Il avait amassé, cependant, une grosse fortune, dit Jacques.

—Il vous en avait parlé ?

—Il m'avait dit de trois à quatre cent mille francs.

Husband éclata de rire :

—Ah ! ce vieux farceur de Faradès ! Ce n'était ni trois cent, ni quatre cent mille . . . C'était un bon million qu'il avait, Messieurs. Trois cent mille francs, c'était son dernier placement. Ah ! vieux farceur de Faradès !

Les deux amis eurent un soubresaut. Jacques reprit son sang-froid.

—Il ne m'avait parlé que de ces trois cent mille francs ; il les avait convertis en rentes françaises, en Northern et Metropolitan Railway.

—Oui, c'est bien cela. Le reste, il l'avait placé peu à peu. Mais, ce vieux cachotier, il n'y avait pas de danger qu'il dise, même à moi, chez qui il le plaçait. Avoir un secret pour moi, c'était bête : aussi je l'ai su malgré lui.

—Comment cela ? dit Jacques.

—Je l'ai mené un soir, jusqu'à la maison où il faisait ses placements, mais je vais vous y conduire après dîner.

Quelques minutes après les jeunes gens dirent :

—Nous sommes prêts.

Et mister Husband, soutenu par les deux amis, sortait de son hôtel.

Il y a à Calcutta, comme à Londres, un quartier spécial, entièrement réservé aux affaires ; c'est l'immense entrepôt de toutes les marchandises indiennes.

Husband conduisit ses hôtes dans ce quartier. Les rues étaient très calmes ; personne ne s'occupait des promeneurs. Au bout de quelques instants l'hôtelier déclara d'un air atisfait :

—C'est une nuit comme celle-ci que j'ai déniché son secret. J'avais dîné gaiement avec lui, comme je viens de le faire avec vous. Vers dix heures, il me dit : " Je vais me promener." Cela me sembla louche, parce que je le vis passer dans sa chambre et y prendre un sac qu'il cacha sous son habit. Alors je le suivis ; il se dirigea vers le quartier des affaires, et il arriva devant une vaste maison où sont réunis des quantités de bureaux.

Husband s'était arrêté :

—Voici la maison, dit-il.

—A quel étage se trouve le correspondant de Jean Faradès.

—Ah ? l'étage ? . . . l'étage ! . . . ma foi, je ne m'en souviens plus. Il y a longtemps. Puis j'avais bien dîné ce soir-là. Ce n'était pas au rez-de-chaussée, voilà tout ce que je puis affirmer

Jacques prenait note de la rue et du numéro.

—Nous y reviendrons demain, dit-il.

Soudain Husband leur montra une fenêtre.

—Tenez, c'était à cette fenêtre, là où vous voyez de la lumière.

—De la lumière, le soir, dans un bureau anglais ! cela m'étonne, prononça Jacques.

Cependant une fenêtre éclairée tranchait, en effet, sur l'obscurité de la maison.

—Êtes-vous bien sûr de ce que vous affirmez, Husband ? demanda Jacques.

—Ma parole ! je m'en souviens comme si c'était hier : Faradès monta, et je vis sa silhouette à cette fenêtre. Il déposait de l'argent sur un bureau : cela se distinguait à travers les vitres.

—Bon, cela suffit, dit Jacques. Demain, je retrouverai mon homme. Il est temps d'aller nous coucher.

Malgré le désir de Husband qui, dans sa douce gaieté, parlait de continuer leur promenade jusqu'au matin, ils le forcèrent de rentrer à son hôtel.

Mais, dès qu'ils furent débarrassés de lui, Jacques dit à son ami :

—As-tu envie de dormir ?

—Pas le moins du monde. Et toi ?

—Moi, je passerais la nuit debout.

—Revenons là-bas !

Ils se mirent à courir, heurtant les passants dans les rues ; et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés devant la maison où Husband les avait menés tout à l'heure.

La fenêtre qu'ils avaient remarquée était encore éclairée.

—Un Anglais qui travaille la nuit, et dans l'Inde, c'est une chose trop extraordinaire pour ne pas cacher un mystère, déclara Jacques. Voyons d'abord cette plaque.

Ils s'approchèrent de la maison.

Jacques se haussa sur ses pieds. Il fut à peine à la hauteur de la plaque, qu'il prononça :

—C'est bien cela, "Smithwork and Co Limited, General Merchants." Toujours la même étiquette. Remplace Smithwork par Climpson, et tu as la plaque de la rue de la Banque.

—Donc, ce Smithwork existe réellement

—Et c'était le correspondant de Faradès.

—Peut-être, enfin nous allons le savoir.

Et il souleva le marteau de la porte, qui retomba lourdement. Ils entendirent alors deux bruits, une fenêtre qui s'ouvrait au-dessus d'eux, et des pas dans l'allée.

Tandis qu'on enlevait les verrous de la porte. Jacques dit :

—La fenêtre qui s'est ouverte au-dessus de nous était celle du travailleur nocturne.

Un homme qui s'occupe ainsi du moindre bruit n'a pas la conscience tranquille.

On venait d'ouvrir la porte. Une femme parut et demanda :

—Que voulez-vous, Messieurs ?

Jacques s'avança et dit :

—M. Smithwork est-il visible ?

—M. Smithwork n'est ici que dans la journée.

—Ah ! . . . cependant il m'avait semblé que je voyais sa fenêtre éclairée.

La femme se troubla :

—Non, non. Vous vous trompez, Messieurs.

Alors Jacques se dégagea du cadre de la porte et se recula. Lui et Paul levèrent les yeux vers la fenêtre qui, tout à l'heure, était éclairée. Ils ne virent plus rien que l'im-mense façade de la maison qui se dressait vers le ciel bleu. Aucune fenêtre n'était éclairée ; mais toutes luisaient sous les rayons éclatants de la lune.

La femme déclara que ces messieurs avaient dû se tromper. Quand les jeunes gens s'éloignèrent, la femme referma rapidement la porte.

— Comme il est probable qu'il ne couche pas là-haut, nous attendrons qu'il s'en aille. Cachons-nous dans l'ombre.

Ils attendirent à peine un quart d'heure. Un homme sortit de la maison et se dirigea vers la rue où ils s'étaient postés. C'était un homme très correct, dont la tenue et l'allure ressemblaient à celles de Climpson ; seulement il était plus gros.

Quand il les eut dépassés, ils le suivirent à distance, bien décidés à ne l'abandonner que lorsqu'ils auraient pu s'assurer de son identité. . . Il alluma un cigare et regagna les quartiers vivants. Il fut rejoint par un autre individu, avec lequel il commença une conversation en ce patois hindoue que Jacques comprenait difficilement.

Les deux jeunes gens suivaient toujours et les mots leur parvenaient dans le silence de la nuit.

Paul se pencha vers Jacques et murmura :

— Comprends-tu ?

— Difficilement ; mais je saisis des paroles utiles. Tout à coup l'Anglais dit :

— Il est onze heures et demie. Allons-y !

Ils traversèrent alors le quartier européen, se dirigeant vers les bords du Gange, sans avoir l'air de s'imaginer que deux hommes les suivaient avec acharnement.

— Il va nous mener dans les faubourgs les plus dangereux, dit Jacques. As-tu ton revolver et ton poignard prêts !

— Au moindre danger ils sortiront de mes poches.

Ils étaient arrivés en pleine ville hindoue, on ne rencontrait plus un seul Européen. Des formes blanches glissaient le long des murs. La nuit était admirable, des oiseaux chantaient sur leurs branches. Par moments, une voix s'élevait, disant une romance monotone. Ils passèrent devant plusieurs cafés moitié arabes moitié hindous. Paul en profitait pour plaisanter Jacques sur Fadjah. Jacques riait : mais il ne perdait pas de vue Smithwork. Ce fut seulement au sortir de la ville que l'Anglais et son compagnon changèrent de direction et s'engagèrent dans un sentier assez étroit bordé de cahutes misérables. Jacques répétait :

— Un commerçant anglais, qui travaille la nuit, qui éteint sa lumière lorsqu'on le trouve au travail, et qui se rend dans ces ignobles quartiers, au lieu d'aller se coucher. . . ça ne peut pas être un honnête homme. . . . Les voilà qui s'arrêtent !

Ils avaient abandonné le sentier pour se lancer en rase campagne. Smithwork frappait à une maison basse qui semblait crouler au milieu d'un champ.

— C'est quelque caverne de bandit ! fit Paul.

— Chut ! Plus un mot.

Smithwork avait-il entendu quelque bruit ? Il s'était retourné et regardait dans toutes les directions. Jacques et Paul, doucement, se couchèrent à terre et ne levèrent la tête que lorsque l'Anglais eut l'air d'être assuré. . . . La porte de la mesure s'était ouverte, Smithwork entra avec son compagnon.

— Bon ! Les voilà qui referment la porte, dit Paul. C'est gênant pour nous.

— Bah, rampons jusque-là. Nous trouverons bien quelque fente, pour savoir ce qui se passe derrière ces mauvaises murailles. En avant !

Bientôt ils touchèrent au but. On n'entendait encore aucun bruit.

— Cet animal nous a peut-être menés à l'entrée de l'enfer, dit Paul en riant.

— Non. Et, si je ne me trompe, cette baraque doit être habitée par quelque sorcier ou quelque charmeur de serpents.

Rampant toujours à terre, ils firent le tour de la maison. On y parlait à voix basse.

— Écoutons, murmura Paul.

— Écouter sans voir, cela ne produisait aucun bon résultat.

— La toiture de cette mesure est en paille nous trouverons bien moyen d'y faire un trou.

Jacques grimpa lestement et Paul imita son ami ; quelques instants après, les deux

eux gens, couchés sur la toiture, pouvaient examiner ce qui se passait à l'intérieur de la cahute.

Il n'y avait, au-dessous d'eux, qu'une seule pièce assez grande, un peu enfoncée dans la terre et entièrement tapissée de nattes. L'Anglais et son compagnon s'y tenaient, debout, devant un Hindou accroupi sur un coussin. Les parois étaient garnies d'objets bizarres, d'ossements et de tout l'attirail habituel dont se servent les sorciers pour en imposer aux imbéciles.

Paul qui s'égayait de plus en plus, prononça :

— Si je voyais cette installation à un quatrième étage des Batignoles, je croirais me trouver chez une diseuse de bonne aventure, chez une tireuse de cartes . . .

— Ce n'est guère autre chose, et l'espèce de ces farceurs est simplement plus nombreuse et plus forte ici qu'en Europe. Tous les indigènes, ont en eux, une confiance stupide . . .

— Ainsi que les Européens, puisqu'en voilà deux.

— Je ne pense pas que nos anglais viennent pour consulter l'avenir. Ce qui rend ces charmeurs, ou sorciers, très redoutables, c'est leur connaissances des poisons les plus terribles, contre lesquels on ne peut rien, parce qu'on ignore leur nature.

— Des poisons ? C'est peut-être ce que M. Smithwork vient chercher chez lui.

La conversation, engagée entre l'Hindou et les Anglais, était assez vive. De la toiture, il était impossible de l'entendre ; mais il était aisé de voir que les Anglais demandaient quelque chose et que l'Hindou faisait des façons pour le donner. Enfin, après une assez longue discussion, l'Hindou prit un flacon sous sa robe et le montra à Smithwork. Smithwork étendit la main ; mais l'Hindou retira son flacon et tendit la main lui aussi. De nouveau, la discussion s'engagea entre les trois interlocuteurs.

— Smithwork ménage ses finances, prononça Jacques. C'est un bon commerçant.

Ce n'était pas de ses finances que s'occupait Smithwork ; mais l'Anglais hésitait à acheter sur parole le contenu de la fiole. Et, en anglais, il dit à l'autre :

— Je veux voir l'effet produit.

Dans toute la conversation, ce fut la seule phrase que purent distinguer les jeunes gens.

Après s'être encore fait prier, l'Hindou se leva et appela. Un petit chien vint à ses pieds. L'Anglais donna de l'argent, pour payer le chien. Alors, dans une écuelle, l'Hindou, avec de la pâtée, versa quelques gouttes de la liqueur. Le chien avala le tout ; au bout d'un instant, il fut pris d'un abattement général ; puis il se redressa, comme en proie à la fièvre. On versa encore quelques gouttes dans sa bouche ; il eut une dernière crise et tomba foudroyé.

— Voilà qui est concluant, dit Paul.

— Je me demande à qui est destiné ce joli flacon vert, répondit Jacques.

L'Anglais avait enfin pris et payé le flacon. Il sortit de la mesure avec l'individu qui l'y avait conduit. Jacques et Paul restèrent un moment accroupis sur le mur.

— Où diable va-t-il aller ? murmura Paul.

— Nous le verrons bien.

Ils attendirent que Smithwork se fut engagé dans la ruelle, bordée de cabanes misérables, et sautèrent alors du toit. Ils coururent jusqu'à l'entrée de la ruelle ; mais ils ne distinguèrent plus les silhouettes de ceux qu'ils poursuivaient. Ils longèrent la ruelle, hâtant leur marche. Ce fut inutile ; Smithwork avait disparu.

— C'est agaçant de le manquer, dit Paul.

— Bah ! nous sommes déjà pas mal avancés. Nous savons où est situé son bureau, le café où il va ; nous savons, en outre, qu'il achète du poison aux charmeurs de serpents qu'il le paye fort cher. Il ne sait évidemment rien sur notre compte. Donc nous sommes plus forts que lui.

— En quoi pouvons-nous lutter contre lui ? En quoi cela peut-il nous servir d'être plus forts que lui ?

— En ce que nous allons devenir ses intimes.

— Comment ?

— Par un moyen bien simple, qui m'a admirablement réussi avec Climpson. Je suppose que tu n'as aucun doute sur la profonde honorabilité de Smithwork !

— Il me semble que c'est un affreux gredin.

— J'ai donc le droit de le mettre sur la même étagère que son correspondant Climpson.

Or, les voleurs, et celui-ci en est sûrement un, deviennent les gens les plus naïfs de la terre, quand-on leur tend le piège qui consiste à leur mettre une proie sous la dent.

--Est-ce que tu vas recommencer ton histoire d'association ?

Non, mais une histoire analogue Tu es d'accord avec moi, n'est-ce pas, qu'il faut se lier avec cet acheteur de poison ?

--Je ne me soucie nullement de manger à sa table.

-- Pourquoi donc ?

--S'il allait, en guise de chartreuse, nous verser ce qu'il vient d'acheter ?

--Il faudrait, pour cela, qu'il eût envie de nous envoyer dans le paradis de Vichnou.

Ce ne peut être pour nous qu'il a acheté ceci, puisqu'il ne nous connaît pas.

--C'est juste.

--Et, quand nous nous présenterons à lui, nous lui donnerons une telle envie de nous engraisser, comme on engraisse des vaches à lait, qu'il n'aura jamais de mauvaise pensée à notre égard.

--Mais s'il apprenait le motif qui nous a poussés jusqu'ici ?

--Qui le lui aurait dit ? qui sait que nous sommes à Calcutta ? personne. Or, de deux choses l'une : ou bien, c'est un correspondant banal de Climpson, et, dans ce cas, nous n'avons rien à tirer de lui ; ou c'est un véritable associé de notre greffier, qui ne se contente pas d'opérer aux Indes et qui opère de concert avec son associé parisien. Dans ce dernier cas, nous avons, en Smithwork, le nœud de notre mystère.

--Il ne s'agit plus que de savoir ce qui est vrai dans tes suppositions.

--Pour le savoir, il faut que Smithwork nous honore de son amitié. Il nous en coûtera à chacun quelques billets de mille francs que nous lui prêterons et que... nous ne reverrons jamais. Es-tu disposé à les perdre ? Il faut acheter la confiance de ce bandit.

--À combien l'estimes-tu ?

--À vingt mille francs : soit dix mille pour chacun de nous. En attendant, allons nous reposer et voir si notre ami Husband a bien cuvé son eau-de-vie.

II—L'HOSPITALITÉ DE SMITHWORK

... Un soleil écrasant étouffait, le lendemain, les habitants de Calcutta ; et, quand Paul demanda à Jacques s'il voulait se rendre chez Smithwork, Jacques répondit :

--Avec une température pareille, notre Anglais sera resté chez lui.

Et il soulevait le rideau d'une fenêtre :

--Ou je n'ai plus de mémoire, ou cet homme qui passe dans la rue est Smithwork.

--Alors, sortons ! et engageons la bataille.

Ils se lancèrent à sa poursuite, pensant qu'il ne pouvait être allé qu'à son bureau.

Un quart d'heure après ils arrivaient devant la maison où ils étaient venus, la veille, avec Husband. Sans rien demander au concierge, ils montèrent au second étage et cherchèrent le nom de Smithwork. Dans les divers bureaux, il n'y avait aucune agitation. Les portes étaient ouvertes ; mais bureaux et magasins n'étaient gardés que par un employé ou par un domestique. Il en était de même pour celui de Smithwork. Quand les jeunes gens entrèrent dans la première pièce, où étaient déposés des ballots, ils ne virent qu'un gamin qui dormait étendu. Ils se gardèrent d'éveiller le gamin, franchirent un couloir et deux bureaux, et arrivèrent devant une porte où se lisaient les mots :

Bureau particulier de M. Smithwork.

Avec une indécatesse que Paul qualifia de blâmable, Jacques se pencha et colla ses yeux sur une fente. Smithwork était assis, tournant le dos à la porte ; il lisait attentivement une longue lettre. Par moments, il donnait des signes évidents d'étonnement et de colère. Il frappa même sur sa table et prononça :

--Imbécile ! imbécile !

Auprès de la lettre, sur la même table, était une dépêche.

--J'ai une telle envie de savoir ce que contient cette lettre, dit Jacques, que je vais en interrompre la lecture. Frappe à la porte ; moi, je continue de regarder.

Paul frappa, et immédiatement Smithwork se leva. Comme il se retournait, Jacques vit qu'il était troublé. Avant de répondre, l'Anglais mit précipitamment dans sa poche a lettre et la dépêche. Et il dit enfin :

--Entrez !

Les deux amis s'avancèrent vers lui en s'inclinant.

Smithwork les regardait, les dévisageait, comme s'il avait cherché à les reconnaître.

—A qui ai-je l'honneur de parler, Messieurs ? demanda-t-il.

Jacques s'inclina :

Permettez-nous de nous présenter nous-mêmes. Mon ami Paul Merseins, de la Bourse de Paris, et votre humble serviteur M. Jacques Vélizay.

—Quel est, Messieurs, le but de votre visite ?

—Mon ami veut bien m'accompagner dans le voyage que je vais faire au centre de l'Hindoustan.

Smithwork dit soudain :

—N'est-ce pas vous, Monsieur, qui faisiez, autrefois, les achats de produits de l'Hindoustan, au nom d'une maison considérable de Paris ? Il me semble que j'ai entendu parler de vous, à diverses reprises, et de la façon la plus avantageuse.

Jacques s'mula parfaitement un petit mouvement d'humilité. L'Anglais s'adoucissait ; il avait offert des chaises à ses visiteurs. Paul se sentait un peu interloqué ; mais Jacques avait gardé toute son assurance.

—Je suis très flatté, dit le Gascon, et je puis, en restant dans les bornes les plus strictes de la vérité, vous retourner le compliment. C'est, d'ailleurs, la façon dont nous avons entendu parler de vous si souvent, qui nous amène ici . . .

—Et par qui, cher Monsieur ?

—Par un de vos meilleurs amis de Paris, par M. Climpson, ainsi que par lady Climpson.

—Vraiment ! vous les connaissez ?

L'Anglais eut un sourire moqueur, tandis que Jacques répondait :

—Nous avons passé plusieurs soirées chez eux, avant notre départ. J'avais même l'intention de demander à M. Climpson une lettre de recommandation pour vous. Je n'en ai pas eu le temps.

—Vous êtes donc parti précipitamment ?

—Je pensais ne revenir ici qu'au nom et comme acheteur de ma maison de commerce. Les événements en ont décidé autrement. Certains avantages que j'avais exigés m'ont été refusés ; alors j'ai pris le parti de tenter la chance pour mon compte personnel. J'avais d'abord songé à m'associer avec M. Climpson ; nos négociations sont momentanément rompues. Il y a, entre nous, une question de capitaux sur laquelle nous ne sommes pas absolument d'accord . . .

—Si mes relations, mes amis, mon influence commerciale peuvent vous être utiles, disposez de moi . . .

—C'est trop d'amabilité.

Ils causèrent, pendant quelques minutes, du commerce de l'Inde. Puis Paul intervint dans la conversation :

—M. Smithwork pourrait nous être utile pour le placement de cet argent . . .

L'Anglais se tourna immédiatement vers le boursier.

—Oui, continua celui-ci ; nous ne voulons emporter dans ce voyage au cœur de l'Hindoustan que l'argent strictement nécessaire ; il faut, par suite, que nous laissions à Calcutta l'argent que nous avons réservé pour nos besoins inattendus et pour notre retour . . .

—Combien ? dit vivement Smithwork.

—Chacun de nous a mis de côté, pour cela, une somme de dix mille francs. Si vous êtes de mon avis, Jacques, nous laisserons tout cela à M. Smithwork ?

Jacques déclara qu'on ne pourrait trouver, dans tout Calcutta, un homme plus obligeant et plus honnête que M. Smithwork ; et il ouvrit son portefeuille pour y prendre ses dix mille francs. Paul l'imita, et les vingt mille francs furent tendus à l'Anglais. L'Anglais fixa de nouveau ses yeux, et longuement, sur ses clients charmants qui entraient en relations avec lui en lui confiant cette somme respectable. Puis il regarda et tâta les billets. Jacques l'examinait. Malgré le calme de Smithwork, ses yeux brillaient de convoitise. Jacques pour le troubler davantage, déclara :

—Voici dans quelles conditions nous vous remettons cet argent, Nous avons gardé tout ce qui nous est nécessaire pour arriver jusqu'à la vallée de Kachmyr. Avez-vous là un correspondant, commerçant ou banquier, qui puisse, sur une lettre de vous, nous remettre cette somme, lorsque nous y serons arrivés ?

—Sûrement, Messieurs.

—Alors tout est parfait. Nous serons à Kachmyr dans une quinzaine de jours. Avec

votre lettre, nous aurons de quoi continuer notre voyage, et nous n'aurons pas couru le risque de perdre nos fonds en route. Maintenant, il y a un second point. Nos familles doivent nous envoyer sous peu une somme égale ; comme nous aurons quitté Calcutta, nous allons envoyer une lettre en France, afin que cet argent vous soit adressé.

—C'est donc une somme de quarante mille francs que vous me confiez ?

—Oui, quarante mille.

—Je vais vous donner la lettre de change sur Kachmyr.

Et Smithwork s'assit à sa table et rédigea séance tenante la lettre que lui demandait Jacques. Il la montra aux deux amis, la leur lut, puis l'enferma dans une enveloppe et la leur remit.

—J'espère, Messieurs, leur dit-il alors, que vous ne quitterez pas Calcutta immédiatement ?

— Nous y passerons encore quelques jours à nous y reposer de notre traversée, avant d'entreprendre une nouvelle expédition.

—Alors, Messieurs, jusqu'à votre départ, vous me permettez de vous faire les honneurs de la capitale de l'Hindoustan ?

Jacques et Paul s'inclinèrent, comme très flattés,

En même temps, continua Smithwork, si vous voulez écrire en France au sujet de la seconde partie des quarante mille francs, mettez-vous à mon bureau.

—Ce n'est pas la peine : nous ferons cela avant de nous lancer au cœur de l'Inde.

Smithwork sourit ; mais il était aisé de voir que cette réponse le déroutait.

—Messieurs, dit-il, je vais terminer quelques affaires ; puis j'irai vous prendre à votre hôtel. Vous avez dû descendre chez le père Husband ?

—Comme toujours.

—Et je vous mènerai dîner dans ma villa du Gange.

Jacques et Paul, qui s'attendaient à cette invitation, étaient enchantés de pouvoir être seuls, quelques instants, afin de se concerter. Ils profitèrent des derniers mots de l'Anglais et quittèrent son bureau, pour rentrer à l'hôtel.

Après s'être concertés, ils s'habillèrent avec la plus parfaite élégance, sachant que les Anglais, même sous les tropiques n'admettent pas qu'on se rende autrement qu'en habit et en cravate blanche à une invitation à dîner.

Le jour commençait à décroître, lorsque Smithwork traversa la cour de leur hôtel.

—Emportons-nous notre reçu ? fit Paul.

—Cela vaudra mieux. Je n'ai qu'une confiance très médiocre dans l'honnêteté des gens qui nous servent, je l'ai d'ailleurs bien caché.

Et Jacques montra à Paul, par l'entrebâillement de sa chemise, un gilet de laine d'une finesse excessive.

—Encore un conseil de ce pauvre Jean Paradès, mon cher.

—Si l'on veut voler notre reçu, on ne pensera pas à le chercher là.

Smithwork frappait à leur porte, Ils ouvrirent ; il les complimenta sur leur exactitude.

—Pourquoi vous être habillés ainsi, dit-il ? pourquoi des cérémonies ?

—Nous le devons.

—Surtout, ajouta l'Anglais, si vous avez des papiers importants, ne les laissez pas traîner ici.

—Oh ? Il n'y a pas de danger, dit Jacques.

Ils sortirent et se dirigèrent vers le Gange.

—Ma villa est de l'autre côté du fleuve, dit Smithwork. Nous traversons le Gange dans mon bateau, qui doit attendre près du quai.

En effet, lorsqu'ils débouchèrent sur le quai, il leur montra une élégante jonque qui stationnait sur le bord et que surmontait un pavillon où la lettre S se détachait en rouge avec des ornements d'or. Des Hindous, en costumes blancs, tenaient les rames.

Smithwork fit monter les jeunes gens et les installa sur des coussins de velours. Puis la conversation s'engagea sur les habitudes et les mœurs de l'Hindoustan. Peu à peu la jonque glissait entre les nombreuses embarcations qui couvrent le Gange. Les palais qui le bordent défilaient lentement. Malgré eux, Jacques et Paul se laissaient aller au charme indicible de cette promenade, et ils ne sortirent de la rêverie qui s'était emparée d'eux qu'au moment où ils virent qu'on approchait de l'autre bord.

—Nous voici arrivés, dit l'Anglais, tout à coup.

Et il se leva avec une brusquerie si violente que le dais, sous lequel il était assis avec Jacques et Paul, se renversa. Lui en était sorti, mais les deux amis se trouvaient enlacés dans les cordes et les petites tentures.

—Attendez, on va vous dégager, prononça Smithwork,

En ce moment, ils sentirent que tout s'agitait autour d'eux, et qu'au lieu de les dégager, on semblait plutôt aggraver leur situation. D'un commun accord, ils firent un effort et soulevèrent ce qui était sur eux. Il y eut alors des cris, puis un mouvement inimaginable. Et, au milieu de tout cela, l'embarcation chavira. Rameurs et passagers tombèrent dans le fleuve. L'eau tourbillonna. Jacques et Paul entendirent la voix de Smithwork qui criait des paroles incompréhensibles. Dans la première stupeur, ils sentirent que des mains s'accrochaient à leurs bras et à leurs jambes. Ils étaient tombés à côté l'un de l'autre. En quelques brassées, qui faisaient le plus grand honneur au canotage de la Seine, ils atteignirent la pleine eau. Là il n'y avait plus de rameurs se noyant, ni de roseaux pour embarrasser leurs bras et leurs jambes.

—Voilà un naufrage au moins bizarre ! prononça Paul.

—Ce qui m'inquiète, c'est de savoir ce qu'est devenu l'Anglais.

—Tiens, regarde, là-bas il sort de l'eau.

Smithwork sortait, en effet, du Gange et montait sur la berge, sans paraître ému. Il se mit à regarder en tous sens, interrogeant ses hommes qui, peu à peu, se rangeaient autour de lui. Alors il aperçut les deux amis, qui faisaient la planche avec un calme imperturbable. Smithwork fit remettre ses hommes à l'eau ; l'embarcation fut relevée, et elle se dirigea vers le milieu du fleuve, où les deux amis ne la virent arriver qu'avec une certaine appréhension. Lorsqu'on fut près d'eux, Smithwork les apostropha avec bonne humeur.

—Ah ça ! vous moquez-vous de moi ? Je suis responsable de vos existences ; et, quand mon embarcation chavira, vous me jouez le tour de filer au large. Si le courant vous avait empoignés, on ne vous aurait plus revus...

Et il tendait, lui-même une rame à chacun d'eux. Ils saisirent les rames et furent promptement sur le bateau :

—Ces maudits roseaux sont insupportables, déclara Smithwork.

Les Français ne répondirent pas.

Cette fois, on aborda sans incidents ; mais les convives et leur hôte étaient complètement mouillés.

—Vous voyez, Messieurs, ce n'était pas la peine de faire tant de frais de toilette. Vous voilà obligés de prendre des habits d'occasion. Il est trop tard pour que vous reveniez à votre hôtel.

—Vous avez bien chez vous de quoi nous vêtir ?

—Oui. Et plus agréablement.

Il avait poussé une grille de cuivre que des plantes couvraient presque. Il déclara :

—Messieurs, vous êtes ici chez vous.

Les deux amis ne purent retenir un cri d'étonnement mêlé d'admiration. La demeure de Smithwork était un vrai palais. Un parc immense se déroulait autour de l'habitation. Il y avait, là, une réunion curieuse de l'architecture hindoue et du cottage anglais, des faisceaux de lianes et des pelouses verdoyantes, une vérandah entièrement tapissée de nattes, et une cuisine qui aurait fait la gloire d'un hôtel de Londres. Un ruisseau menait l'eau du Gange dans le parc où on l'avait disposé en cascates et en petites pièces, où barbottaient des oiseaux aquatiques.

—Mais vous êtes un rajah ? dit Jacques.

—Je vis un peu en rajah, répondit Smithwork. C'est même pour cela que je n'habite pas au centre de Calcutta, ainsi que tous les négociants. Je ne suis point marié ; j'aime à mener la vie des princes hindous. Aussi, quand mes affaires sont terminées, n'ai-je qu'une hâte, c'est de revenir ici, où je trouve l'existence large et facile que j'ai rêvée.

Et, avec un sourire orgueilleux, il leur désigna une rangée de fenêtres, absolument closes par des nattes.

—Nous dînerons là, tout à l'heure, en vrais princes indiens. Mais, d'abord, nous allons changer de vêtements.

Il les introduisit dans son appartement particulier, qui était meublé à l'européenne avec une grande richesse, et leur montra sa garde-robe composée de costumes hindous.

Ils eurent promptement enlevé leurs malheureux costumes mouillés. Smithwork les laissa en leur disant :

— Servez-vous de tout ce qui est ici.

Il eut à peine tourné le dos que Jacques reprit, dans le tas de ses habits, son gilet de flanelle. Il enleva de la poche intérieure la lettre que Smithwork lui avait remise dans la journée

— Le coquin ! fit-il.

— Je me demande, dit Paul, si son intention était de nous noyer.

— Je ne crois pas. Il n'osera attenter à notre vie qu'après que nous aurons écrit en Europe pour les autres vingt mille francs.

— A moins qu'il n'ait un motif plus puissant qu'une somme de vingt mille francs pour se débarrasser de nous, sans coup férir.

— Ami, nous sommes sur un mauvais terrain. Malgré tout, je garde sa lettre ou ce qui était sa lettre.

— C'est son dîner qui me fait peur. Qui s'occuperait de nous, s'il nous empoisonnait.

— Bah ! à la fortune du pot !

Ils sortirent du cabinet de toilette. Un domestique les attendait à la porte et les conduisit, à travers une série de couloirs, dans une salle magnifique où avait été réuni tout ce que le luxe oriental peut rêver de plus riche et de plus beau.

Les murs étaient tapissés de nattes aux couleurs vives dont les dessins principaux étaient rehaussés par des arabesques de soie. Il n'y avait, comme sièges, que des divans très bas et une multitude de coussins. Au milieu, se dressait une table, servie à l'euro-péenne, où le dîner avait été préparé. Smithwork, habillé d'un superbe costume de soie rouge, se tenait auprès, debout, attendant ses invités.

— Tous vos malheurs sont réparés ? demanda-t-il, un peu goguenard.

— Nous avons fait comme vous. Nous voilà transformés en asiatiques.

Entre eux, ils riaient de ce déguisement

Smithwork frappa sur un timbre, un domestique entra ; il lui dit :

— Qu'on nous serve !

Pendant la première partie du repas, il ne se produisit rien d'anormal : les trois personnages mangeaient correctement, presque silencieusement, s'observant avec un soin infini ; de temps en temps on faisait allusion, en riant à l'accident du Gange.

Comme le repas tirait à sa fin, on entendit une musique délicieuse qui venait des jardins ; les fenêtres s'ouvrirent comme par enchantement, et des mains invisibles jonchèrent les tapis de fleurs.

— Vous êtes un admirable metteur en scène, dit Paul.

— Messieurs, quand on n'habite plus l'Europe, quand on renonce à sa civilisation, il faut adopter, si l'on veut jouir de la vie, les usages des pays où l'on s'établit.

Deux jeunes filles, vêtues de gaze bleue, venaient d'entrer, portant les tasses et le café ; un noir les suivit et mit devant chaque convive des pipes déjà garnies.

— Vous me permettez de ne pas vous imiter en cela, dit Jacques.

Il se leva : Smithwork voulut l'arrêter. Jacques fit un signe à Paul.

— Oh ! je reviens tout de suite ; je vais simplement chercher mes cigarettes. Mauvaise habitude de Parisien. J'aime mieux mon petit tabac que le tabac oriental.

Déjà il était à l'autre bout de la salle et disparaissait dans le couloir par lequel il était venu. Smithwork se tourna vers Paul et causa, sans être gêné le moins du monde.

Jacques parcourut rapidement l'espace qui le séparait de la chambre où il avait changé de vêtements. Quand il fut à la porte, il la poussa très doucement. Il y vit alors un homme, celui qui avait commandé le bateau, occupé à retourner ses vêtements et ceux de Paul dans tous les sens. Les poches s'étaient au dehors.

— Peste ! murmura Jacques, voilà un gaillard qui prend grand soin de mes effets.

Jugeant qu'il valait mieux jouer le naïf, il toussa et frappa avant d'entrer. Aussitôt l'homme se mit à étendre les vêtements comme s'il avait voulu les faire sécher.

Jacques entra et prit sur une table, où il l'avait déposé, son étui à cigarettes ; puis il alla rejoindre Paul et Smithwork.

Essayez-le

NOUS NE DESIRONS PAS
AUTRE CHOSE.

Le Cognac Marque "P. RICHARD"

V. S. O. P.

EST
GARANTI
PUR
A
L'ANALYSE.

EST LE
MEILLEUR
IMPORTE
AU
CANADA.



En vente dans tous les hôtels et
épiceries licenciés.

Ecrivez pour prix et échantillons.

La Maison P. RICHARD est une des plus anciennes de Cognac, et les Eaux-de-vies, Cognacs, Etc., sont des plus appréciés en Europe.

SEULS AGENTS AU CANADA

LAPORTE, MARTIN & CIE

EPICIERIERS EN GROS

Montreal.

DEMANDEZ

Vive nos ecoles separees

CHANSON PATRIOTIQUE CANADIENNE

Le succes du jour

Paroles et musique sans accompagnement..... 10 Cents
" " avec " 25 Cents

Adressez :

LEPROHON & LEPROHON, Editeurs

25, rue St-Gabriel, Montreal, Can.

J. P. Bourdeau

TEL. BELL

2312



Tel. Marchands

789

CHAPEAUX ET FOURRURES REPARÉES ET

MIS A NEUF

No 97, RUE ST-LAURENT MONTREAL

SIROP DE SAVOYANE COMPOSE

LA SAVOYANE — Inutile d'insister sur les mérites si bien connue de cette plante indigène. Depuis les premiers temps de la colonie ses merveilleuses propriétés curatives ont été appréciées et employées avec succès.

LE SIROP DE SAVOYANE COMPOSÉ préparé à la Pharmacie Lecours, contient sous une forme concentrée, tous les principes actifs de la Savoyane, de l'Oignon de mer, du Baume de Tolut et autres médicaments effracés. Ce sirop est composé d'après une ordonnance d'un célèbre médecin de Montréal, qui, pendant un grand nombre d'années, l'a employé avec beaucoup de succès contre la Toux, les Rhumes obstinés, la Bronchite et autres affections de la Gorge et des Poumons. Etant agréable au goût, il est pris facilement par les enfants et les malades les plus délicats.

Nous ne croyons pas nécessaire de produire les nombreux certificats que nous possédons constatant la supériorité et l'efficacité du SIROP DE SAVOYANE COMPOSÉ.

Employez-le judicieusement et constatez-en les effets par vous-même.

PRIX : 25 CENTS

En vente dans toutes les Pharmacies et chez

J. E. W. LECOORS, Pharmacien-Chimiste

Coin des rues Craig et Bonsecours, . . . Montreal

III.—DU DANGER DE PRENDRE LES AUTRES POUR DES IMBÉCILES

Lorsque Jacques rentra dans l'immense salle du festin, Smithwork semblait sous l'empire d'une béatitude complète.

Un verre dans la main, un carafon d'eau-de vie dans l'autre, il décrivait, en phrases ampoulées, les délices de la vie asiatique. Et il buvait ; et surtout il versait à boire à Paul Merseins. Son intention évidente était de griser les deux amis. Ceux-ci, sur leur garde, ne buvaient ni ne mangeaient qu'après s'être assurés que leur hôte ferait comme eux.

Maintenant, tous les mets avaient été enlevés, les nattes des fenêtres étaient écartées, laissant les ogives découper leurs contours poétiques sur le ciel bleu. Alors apparurent des formes blanches, qui passèrent en tournoyant devant les fenêtres. L'orchestre invisible, qui avait momentanément cessé ses airs un peu longs, avait recommencé avec un bruit persistant de tambourin. Bientôt, par les diverses portes de la salle, entrèrent des femmes voilées, marchant lentement, avec langueur, qui bientôt se mirent à danser.

Smithwork regarda dédaigneusement les deux Parisiens qui, malgré eux, se laissaient impressionner par cette vision éblouissante. En soi-même, il se dit :

—Quels imbéciles !

A chaque instant les verres se vidaient. Jacques, cependant, conservait tout son sang-froid et à un moment donné, réussit à donner au banquier, un verre de vin dans lequel il avait versé de l'eau-de-vie, puis il porta un toast "à la santé des anglaises."

Les trois ivrognes burent loyalement. Après ce dernier coup, Smithwork s'étendit ; il ferma les yeux à demi. Sur un signe de Jacques, Paul en fit autant. Quelques secondes après, trois ronflements sonores mentaient régulièrement dans la salle du festin. . . . Les femmes dansaient toujours, bêtement, comme des automates dont le ressort tire à sa fin.

. . . Bientôt l'orchestre se tut, et l'homme mystérieux qui avait accompagné Smithwork chez le charmeur de serpents, qui avait commandé le bateau, et qui examinait si soigneusement les poches des habits mouillés, cet homme parut au milieu des groupes.

Il renvoya le fretin et dit quelques paroles à deux femmes. Celles-ci vinrent s'étendre passivement et comme ennuyées, sur les divans où Jacques et Paul semblaient dormir.

L'homme les regarda et dit :

—Ils sont complètement gris. Surveillez-les ! Holà ! Smithwork. Holà !

L'Anglais ne bougeait pas.

—Comment, vous aussi ?

Il essaya de remuer l'Anglais, mais en vain.

—Ah ça ! Il s'est grisé, lui aussi ? Il ne manquait plus que cela ! Heureusement que j'ai de quoi le remettre sur pied. Imbécile !

Il dit aux Hindoues :

—Vous, ne bronchez pas ! et, surtout, que vos deux individus ne bougent pas !

Et il sortit. Il se fut à peine éloigné que l'Hindoue, qui était étendue près de Jacques, sentait une main lui serrer la bouche ; et celle de Paul sentait un mouchoir tendu sur ses lèvres, Jacques prononça doucement, en patois hindou-anglais :

—Mes belles, pas un mot, pas un cri, ou vous êtes mortes !

Puis il alla se poster près de la porte d'entrée. Les Hindoues avaient vu reluire des poignards dans les mains des deux jeunes gens : elles ne firent aucun bruit.

Au bout d'un instant, un pas glissa dans le couloir près duquel était posté Jacques.

Paul était resté à sa place pour que l'homme, en le voyant, entrât sans défiance.

En effet, l'individu pénétra dans la salle, se dirigeant vers Smithwork. Avant qu'il eut poussé un cri ou fait un geste pour se défendre, il était étendu à terre et complètement bâillonné par Jacques. Paul, alors, se leva, détacha des cordons de tentures, et le pauvre diable fut solidement garotté.

Le premier soin de Jacques fut de prendre, dans les mains de son prisonnier, un petit flacon que ce dernier apportait. Il l'ouvrit en le tenant à distance.

—Je m'en doutais, fit-il en grimaçant.

—Qu'est-ce donc ?

—Un flacon d'ammoniaque, destiné à dégriser Smithwork.

Ils allèrent vers Smithwork et constatèrent qu'il dormait d'un admirable sommeil. Par surcroît de précautions, ils l'attachèrent et le bâillonnèrent, comme ils l'avaient fait pour son confident.

—Le drôle, dit Paul, voulait nous griser, et, quand nous aurions été gris, nous assommer, probablement.

Jacques se mit à rire :

—Il n'a réussi qu'à moitié ; mais, à cette moitié, il y est parvenu.

—Que veux-tu dire ?

—Que tu n'as pas le visage d'un homme qui a sainement dîné, et que moi je sens ma tête pas mal agitée. . . . Tiens !

Il prit deux verres les remplit d'eau et y versa quelques gouttes d'ammoniaque.

—Buvons ça, mon vieux.

—Tu as raison, quoique ça ne nous fût pas destiné.

Ils éprouvèrent, d'abord, un grand malaise ; puis ils revinrent à leur état naturel : leur griserie était passée, ils n'étaient plus que fatigués.

—Nous nous reposerons en Europe.

L'homme, étendu à terre, se débattait. Jacques alla à lui et lui mit un couteau sur la gorge :

—L'ami, pas un mot, pas un effort, pas un cri, —tu en serais, d'ailleurs, bien empêché, —ou je te coupe une artère. Croirais-tu, Paul, que ce bandit essayait de nous dévaliser tout à l'heure ? Il vidait nos poches. Débarrassons-nous d'abord de lui.

Ils le prirent par les épaules et par les pieds et le portèrent dans une pièce voisine où, après l'avoir soigneusement étendu, ils l'enfermèrent à double tour.

Puis ils songèrent aux deux femmes qui pouvaient appeler et les dénoncer.

—Il est fâcheux d'abîmer des mains aussi mignonnes, dit Paul, mais tant pis !

—Il est peu galant de les attacher !

Ils revinrent vers elles et les trouvèrent en train de délier Smithwork, qui, malgré tout cela, dormait toujours.

—Les geuses ! s'écria Jacques.

En un clin d'œil, elles furent reprises, bâillonnées, attachées. Dans les mouvements assez brusques, amenés par cette légère bataille, deux perruques noires tombèrent.

—Des Anglaises ! fit Paul.

C'étaient, en effet, des filles très blondes. Elles se mirent à trembler.

—Ce n'est plus la peine de vous parler Hindou mes belles, dit Jacques. On vous avait données à nous ; donc nous vous prenons.

Ils les soulevèrent et les entraînèrent

—Où devait-on nous coucher ? demandèrent-ils.

Par des signes de tête elles montrèrent le chemin aux deux amis qui arrivèrent dans deux chambres contigües. Alors, ils voulurent jeter les Anglaises sur les lits, pour s'en débarrasser une bonne fois. Mais les malheureuses se débattirent avec tant de violence, qu'ils eurent quelques soupçons sur la solidité de ces lits. Ils les remuèrent, et, au milieu de ces mouvements les fonds des lits s'effondrèrent ; au-dessous, on entendait un bruit d'eau vive.

—On voulait tout simplement nous noyer, dit Jacques. — Où mène l'eau que nous entendons ?

Les Anglaises se taisaient.

—Répondez ! ou on vous jette là-dedans. Au Gange ?

Elles firent signe que oui.

Ils les laissèrent à terre, après avoir resserré leurs baillons, et ne s'occupèrent plus d'elles.

—Je devine tout son plan maintenant, dit Paul. Il a essayé de nous noyer, en venant ici : un simple accident qui ne le compromettait en rien. Cela n'a pas réussi. — Alors il nous a offert une orgie qui nous mettait à sa disposition. Ce qui m'étonne, c'est qu'il n'ait pas essayé de nous empoisonner pendant le repas.

—Il a bien vu que nous nous défions.

—Soit ! Maintenant qu'allons nous faire ?

—D'abord reprendre nos habits, et puis, après avoir vu si notre homme n'a pas sur lui quelques papiers compromettants, nous retournerons à l'hôtel.

Les deux amis n'eurent pas de peine à retrouver la chambre où on avait fait sécher leurs habits, après les avoir revêtus ils revinrent dans l'immense salle où s'était passé le repas, la seule qui fut éclairée. L'Anglais était vaustré, ignoblement, sur son divan ;

Comme il fit un mouvement lorsque les jeunes gens entrèrent, Jacques prit un flacon d'eau-de-vie et répandit le contenu sous le nez de l'ivrogne.

—Si tu te réveilles avant demain, bandit, ce ne sera pas ma faute.

Paul fouillait dans les poches. Après quelques recherches dans une poche intérieure, soigneusement boutonnée et doublée de cuir, ils mirent la main sur le portefeuille. Le portefeuille fut ouvert ; mais ils n'y trouvèrent aucun billet de mille francs. Ils dépliaient tranquillement les papiers un à un, lisant toutes les phrases.

—Oh ! dit soudain Paul Merseins, voici ce qui est intéressant.

Et il tendit à Jacques un reçu d'administration ainsi conçu :

“ Reçu de M. Smithwork, pour être expédié à M. Climpson, à Paris au Ranelagh, un flacon de pharmacie . . . , etc. , ” avec les formules d'usage pour les expéditions.

—Bigre ! voici qui sent son poison d'une lieue ! Un flacon de pharmacie ! C'est celui que nous lui avons vu acheter, sûrement.

—Et ceci maintenant. Une lettre de ton pseudo associé Climpson.

—Une lettre de Climpson ? fit Jacques sursautant.

—Dame ! La signature n'est pas complètement lisible ! Mais elle y ressemble.

—Il n'y a qu'un parafe comme signature.

—Mais c'est bien la même écriture que celle qui a rédigé ton fameux traité d'association. Je le jurerais !

—Il n'y a plus rien dans le portefeuille ?

—Non, rien.

—Emportons-le quand même.

—En attendant, lisons la lettre. Ce doit être celle qu'il lisait, lui-même, aujourd'hui, si attentivement.

Jacques prit la lettre ; et les deux amis la lurent avec une sorte de fièvre.

Dans cette lettre à mots couverts, Climpson racontait toutes les péripéties du meurtre de Jean Faradès. Il annonçait l'arrivée aux Indes des deux amis et demandait qu'ils fussent supprimés. De plus il révélait qu'il avait empoisonné Fadéjah comme étant le seul témoin qui pouvait le compromettre, que son poison avait manqué. et demandait à son correspondant de lui envoyer un nouveau flacon de ce terrible poison indien dont les médecins Européens ne pouvait trouver les traces, les derniers mots de la lettre étaient ceux-ci :

“ N'oubliez pas la liqueur verte.”

Ils s'arrêtèrent, un peu émus.

—Diable, diable ! dit Paul, nous l'avons échappé belle.

—Je vois tout, maintenant dit Jacques. Nous étions annoncés. Il faut avouer que, si ces gens-là sont des coquins, ce ne sont pas des coquins vulgaires.

—Si, en ce sens qu'ils écrivent. Des coquins vraiment habiles n'écrivent jamais.

—Lourdeur d'Anglais. Climpson ne pouvait s'imaginer que ceci tomberait entre nos mains.

—Ça y est tombé. Profitons-en !

—Cherche encore dans ses poches.

—Il n'y a plus rien qu'un trousseau de clefs.

—Parfait les clefs de son bureau.

—Que veux-tu que nous en fassions ?

—T'imagines-tu que je vais lui laisser mes vingt mille francs ? Bandit !

—Il se rapprocha de Smithwork.

Avec quel plaisir je lui mettrais mon couteau dans le cœur.

—S'il n'était pas endormi.

—Oui, mais il est endormi. Allons ! Nous n'avons plus rien à faire ici. Filons à Calcutta ; Le jour se lèvera bientôt.

—Et, si l'on nous poursuivait ?

—Ils ne se réveilleront que demain. Je connais les habitudes des domestiques hindous : ils n'entreront chez leur maître que quand le soleil luira. En route !

Ils allèrent à la porte d'entrée de la villa et la trouvèrent solidement cadenassée.

—Nous ferions trop de bruit en essayant de forcer la serrure, dit Paul.

—Oui. Il vaut mieux sauter dans le jardin, par une des fenêtres.

Quelques mètres seulement les séparaient de la terre. Grâce aux lianes, ils descendirent facilement.

—Nous voici dans le jardin : il s'agit d'en sortir, dit Jacques.

Et il faisait remarquer à son ami la haute grille de fer qui les entourait de tous côtés. Ils poussèrent jusqu'à la porte de cette grille et essayèrent, dans la serrure, les clefs du trousseau de Smithwork qui pouvaient s'y adapter. Aucune clef n'ouvrait.

—Allons-nous rester ici ? s'écrièrent-ils.

—Non, fit Jacques. Il suffit de retrouver le petit ruisseau qui devait nous mener au Gange, une fois que nous nous serions couchés. Tiens, le voici qui murmure tout près de nous :

—Tu appelles cela un ruisseau, toi ?

Sous un berceau de feuillage coulait, en pente rapide, un véritable cours d'eau. Ils le suivirent et arrivèrent à l'extrémité du jardin. Près de là, un bateau léger était étendu sur une pièce d'eau ; ils le soulevèrent et le portèrent jusqu'au rapide. Sans se préoccuper de ce qui se passerait jusqu'au Gange, ils s'étendirent côte à côte au fond de ce bateau et se laissèrent aller. Le bateau fila soudain, entraîné par un courant très violent, et les porta au milieu des roseaux qui encombrent les rives du Gange.

—Enfin, nous voici dehors ! Si ce petit esquif pouvait nous porter jusqu'à Calcutta !

—Ce serait une folie, répondit Jacques. Il faut une véritable embarcation pour affronter le Gange. Et en voici une qui convient à merveille.

Il s'était accroché à une touffe de roseaux, près du bateau qui les avait portés la veille. Il ajouta :

—Il sera lourd à mener ; mais, comme il n'y aura que nous, nous ne chavirerons plus. Saute !

Un instant après, ils glissaient sur le Gange, emportés par le courant, prenant seulement la peine de diriger leur embarcation. Le matin se levait ; une multitude de nuages flottait entre le ciel et la terre ; des rayons passaient, d'abord timides et incertains, puis s'échauffant peu à peu. Là-bas, Calcutta dormait encore dans une nuée blanche, et l'on entendait aucun autre bruit que quelques appels lointains, qui se répétaient de bord à bord, et des cris d'oiseaux. Ils descendirent, ravis par ce coup d'œil splendide, jusqu'au centre de Calcutta ; et là, comme ils n'avaient pas la force de quitter le courant, ils appelèrent des marins, qui les conduisirent au bord. Un marin dit :

—Mais c'est le canot de M. Smithwork !

Jacques répondit sérieusement :

—En effet, il nous l'a prêté pour revenir ce matin, parce que nous avons passé la nuit chez lui. Si vous voulez le lui rendre ?...

—On le laissera attaché ici ; il l'y retrouvera.

—Les deux amis s'enfoncèrent dans la ville, se dirigeant vers le quartier des affaires, avant de passer à leur hôtel. Ils arrivèrent devant le bureau de leur ami Smithwork. La concierge balayait. Ils passèrent sans rien demander.]

Il n'y avait pas une personne dans tous les bureaux de l'immense bâtisse ; ils pouvaient donc opérer à leur aise.

Jacques dit :

—Ce n'est pas la peine de nous arrêter dans les cabinets de ses employés ; allons au sien.

Ils y pénétrèrent facilement ; et, la première chose qui frappa leur vue fut l'immense coffre-fort incrusté dans le mur, à l'euro péenne, à droite de la table de l'Anglais.

—Bigre ! un cadenas à secret ! fit Jacques. Patience ? je vais essayer toutes les combinaisons.

Après une demi-heure d'efforts, le cadenas s'ouvrit. Paul tenait prête la clef de la serrure. En une seconde, le coffre fut béant. Et un paquet de vingt mille francs parut à leurs yeux.

—Nous les prenons sans scrupule ? dit Paul.

—Sans aucun scrupule.

—Voyons, s'il n'y a rien d'intéressant.

Ils enlevèrent une liasse de papiers.

—Nous sommes lancés dans les papiers jusqu'au cou. Jamais je n'en ai tant remué de ma vie.

Ils étalaient les papiers sur la table.

Soudain Jacques s'écria :

—C'est avoir trop de chance !

—Tu as trouvé quelque chose ?

—La preuve définitive, la preuve absolue de l'innocence de M. Louis Faradès et de M. Arthur Faradès. Lis, mon cher.

Il tendit à Paul un papier que le jeune homme parcourut rapidement :

“ Reçu de M. Jean Faradès une somme de trois cent cinquante mille francs en or, en échange desquels je lui ai donné les valeurs suivantes. . . ”

Après ces premières lignes, venait la liste des valeurs, entièrement semblable à celle qui se trouvait sur le premier reçu qu'ils avaient possédé. Et, au-dessous de cette liste, les mots :

“ Fait double à Calcutta, le . . .

“ SMITHWORK.

JEAN FARADÈS.”

—Maintenant, tout est expliqué, dit Jacques. Jean Faradès gagnait beaucoup d'argent ; il le confiait à Smithwork qui l'expédiait en France, à Climpson. Je comprends pourquoi ils l'appellent la vache à lait. Il a dû leur remettre ainsi plusieurs centaines de mille francs en prenant des reçus très réguliers et en touchant des intérêts. Tant que Jean Faradès restait dans les Indes, il n'y avait aucun danger ; mais, le jour où il est parti pour l'Europe, la corde allait casser. Selon moi, Faradès avait au moins un million. Et nous ne retrouvons la trace que des derniers 357,000 francs. Or, suis-moi bien : la lettre de Climpson, nous dénonçant à Smithwork, est arrivée ici par le même bateau que nous. De même, quand Jean Faradès est rentré à Paris avec moi, le même courrier avisait Climpson et *était censé* lui faire un envoi de valeurs.

—Mais, ce crime, comment l'expliques-tu ?

—Voici. Jean Faradès, avec sa manie de tout cacher, n'a pas voulu nous dire où il allait. Il s'est rendu chez Climpson qui l'aura retenu. Il lui a confié tout ce qu'il avait contre le reçu que nous avons retrouvé. Ce pauvre homme avait des défiances et des accès de confiance absolument inexplicables. Grâce à la lettre d'envoi de Smithwork, lettre qui, sûrement, ne contenait rien du tout, Climpson pouvait justifier de la provenance des valeurs qu'il allait voler à sa victime.

—C'est d'une simplicité remarquable.

—Il a dû forcer Faradès à dîner avec lui. Il l'aura grisé. Tu te souviens que les médecins on constaté une congestion. . .

—Qu'ils attribuaient à sa chute.

—Et qu'ils auraient dû attribuer au vin.

—Oui, mais comment expliqueras-tu que Jean Faradès soit passé par la grille de Boulogne à six heures et demie du soir ? . . .

—Par une ruse étonnante de Climpson. Ce bandit n'aura pas profité de sa voiture ; il sera venu à Boulogne par le chemin de fer ; il aura traversé la grille dont tu parles, suivi la grande route, et sera rentré dans le bois pour regagner Passy et le Renelagh. Il aura assassiné ce malheureux chez lui, et, la nuit bien tombée, l'aura transporté à Boulogne par le Bois. Maintenant que nous avons la filière, nous retrouverons tout cela.

Il se tut ; puis les deux amis se regardèrent. Ils pleuraient.

—Nous pouvons rentrer en France, s'écria Jacques. Cette fois, Valentine et Jeanne ne pleureront plus que de joie.

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Lorsque leur émotion fut un peu calmée, il mirent soigneusement dans leurs poches tous les papiers qui éclaircissaient enfin le mystère de Boulogne. Puis, après s'être assurés que personne ne pouvait les observer, ils descendirent doucement et, aussitôt dans la rue, coururent à l'Hôtel Européen.

Sans donner la moindre explication à Husband, ils préparèrent leurs valises et quittèrent l'hôtel, laissant l'hôtelier dans le plus profond étonnement de ce départ subit.

Ils se dirigèrent vers le port, suivis de deux Hindous qui portaient leurs valises.

Sur le port ils eurent la chance extraordinaire de trouver un sloop en partance. Les arrangements ne furent pas long, les deux amis ayant offert le double du passage que le patron accepta avec empressement.

Quelques instants après, les deux amis, installés sur le sloop, contemplaient l'admirable spectacle de la baie de Calcutta. Le sloop s'inclina, ses voiles se gonflèrent ; et il fila.

On était déjà arrivé au milieu de la rivière. Soudain, Jacques prit Paul par la main et l'entraîna sous le pont.

—Qu'as-tu donc ? dit Paul.

—J'ai que notre digne ami arrivait et que, s'il nous avait vus, il aurait été capable de nous faire arrêter.

—Smithwork ?

—Regarde par cette petite fenêtre.

L'Anglais, en effet, arrivait sur un bateau, que des Hindous faisaient voler de leurs rames. Smithwork, debout, une lunette à la main, jurait, en regardant dans tous les sens.

IV—LE RÉVEIL DE MISTER SMITHWORK

... Smithwork jurait d'une effrayable façon. Il jurait depuis le matin. La brise qui passait sur le Gange l'avait éveillé vers sept heures. Quand il s'était vu garotté, étendu, seul, sur son divan, au milieu des débris de l'orgie qu'il avait cru si admirablement régler, il avait eu d'abord un moment de stupeur. Et un juron épouvantable, un juron à faire rougir tous les cochers d'Angleterre, avait retenti. Deux domestiques accoururent. Ils se mirent à trembler en voyant leur maître ainsi ligotté.

—Allons, défaites ça, et rapidement !

Une fois libre, il leva la main et frappa sur la table un terrible coup de poing.

—Imbéciles, allez chercher maître Johnston. Où est maître Johnston ?

Les domestiques poussèrent des cris, appelant maître Johnston. Ce ne fut qu'au bout d'un instant qu'on entendit un soupir étouffé ; Smithwork alla dans la pièce où était venu le soupir. Et la vue grotesque de son intendant le fit éclater de rire.

—Qui t'a mis dans cet état, triple animal ?

—Ceux qui vous avaient traité de même, oher maître.

Smithwork cessa de rire.

--Ah ça ? où sont nos drôles ?

—Vous seriez bien aimable de me renseigner à ce sujet. Je pense que les oiseaux ont dû s'envoler.

—Et les deux *misses* ?

—Il faut chercher. Moi, j'ignore où elles sont.

En ce moment, les Hindous vinrent annoncer que les deux Anglaises avaient été retrouvées dans les chambres destinées aux nobles étrangers, qu'on avait reçus la veille, et qu'elles avaient été aussi soigneusement ligotées et baillonnées que leur maître et son intendant. On les délivra, et Smithwork, sans leur laisser le moindre repos, les fit amener devant lui. Alors, il procéda à un interrogatoire, qui lui fit promptement constater qu'il avait été joué sur tous les points. Quand il s'aperçut de la disparition de son portefeuille sa fureur ne connut plus de bornes. Il mit tous ses serviteurs sur pied et quelques minutes plus tard il était sur un bateau faisant force rames vers la ville. Aussitôt arrivé, il courut à son bureau.

Jacques, avant de quitter le bureau Smithwork, avait soigneusement refermé toutes les portes. Quand aux clefs, elles étaient en train de rouiller au fond du Gange. On passa une partie de la matinée à forcer toutes les serrures. Et ce fut seulement vers midi que Smithwork connut toute l'étendue de son malheur : le vol du reçu de Faradès et la restitution des vingt billets de mille francs que ses deux clients s'étaient faite, sans le consulter. Il courut aussitôt à leur hôtel.

—Monsieur Husband, que sont devenus vos jeunes Français ?

—Des fous, M. Smithwork, de véritables fous ! Partis ! sans me donner la moindre explication ! Partis comme des fous !

On appela les domestiques hindous qui avaient porté les valises des jeunes gens, et Smithwork devint très pâle en apprenant qu'ils étaient partis pour Ceylan.

—Partis, sur un bateau, pour Ceylan ?

—Ils l'ont dit au patron du bateau.

—Ceylan ! Ceylan !

Smithwork revint à son bureau, en maugréant :

—Ceylan ! c'est la route de France. Si je ne les arrête pas avant la Méditerranée, Climpson, mon pauvre Climpson est perdu. Des domestiques m'ont dit que c'était un bateau à voile ; moi, j'aurai un bateau à vapeur.

Il appela :

—Maître Johnston ?

—Voici, Monsieur.

— Dans vingt minutes, il me faut un bateau à vapeur entièrement à ma disposition.

— Pour aller où ?

— J'ai dit : à ma disposition. J'indiquerai la destination quand je serai dessus. Allez !

Johnston sortit, laissant son maître établir le plan de son voyage. Les Parisiens n'avaient enlevé que leurs vingt mille francs ; ils n'avaient naturellement pas touché au reste de l'argent qui se trouvait dans la caisse de Smithwork en quantité considérable. L'Anglais prit tout son argent, donna des ordres aux employés qui arrivaient, et il se rendit sur le quai. Il y trouva Johnston qui négociait avec le patron du bateau à vapeur. A deux heures de l'après-midi, Johnston surveillait le sommeil de son maître, qui s'était étendu sur le pont du vapeur et dormait en parfait honnête homme. Le bateau filait vers le sud. L'équipage avait reçu l'ordre d'examiner de tous côtés. Smithwork s'était imaginé qu'il rattrapperait les Parisiens. Heureusement, le vent soufflait du nord avec une telle violence qu'après une traversée assez rapide, le vapeur arriva en face du port de la Pointe-de-Galles, sans avoir rencontré le sloop. Mais dès qu'on fut entré dans le port, Johnston prévint son maître que, si un mirage ne le trompait pas, les deux Français étaient en train de se promener sur le quai. Smithwork les regarda avec sa longue vue.

— Ce sont bien eux, dit-il. Cette fois il s'agit de ne plus nous laisser rouler par eux.

Un canot fut descendu du vapeur : Smithwork y prit place avec son intendant, et bientôt ils atterrirent.

— Toi, dit Smithwork, tu ne bougeras pas d'ici ; tu les surveilleras et tu sauteras sur eux plutôt que de les laisser filer. Moi, je vais chercher la police.

— C'est dangereux, maître de mêler la police à nos affaires.

— Pas ici. Tu oublies qu'ils sont Français et que nous sommes Anglais. Ici on nous donnera toujours raison.

Smithwork s'éloigna. Johnston s'installa dans une brasserie d'où, sans se faire voir, il pouvait surveiller les Français. Jacques et Paul étaient arrivés le matin ; ils avaient appris qu'on attendait le passage d'un paquebot venant de Chine et qui se rendait en France en passant par Suez. Ils s'étaient postés sur le port pour guetter l'arrivée du paquebot et tâcher d'y prendre place. Par un hasard fâcheux, ils avaient, afin de ne pas perdre une seconde, déposé leurs valises dans la brasserie d'où Johnston les espionnait. Au bout d'un moment, Johnston les vit qui se dirigeaient vers la brasserie ; il se recula, passa derrière le bar et gagna l'arrière-boutique, en mettant une pièce d'argent dans la main de la fille qui servait la bière. Mais il était trop tard, Jacques l'avait aperçu. Sans hésiter, il prit sa valise et dit à Jacques de prendre la sienne.

— Nous sommes filés, murmura-t-il tout bas. L'homme de Smithwork était là, à nous espionner, son maître ne doit pas être loin. Au large !

Ils jetèrent une pièce d'or à la fille du bar, et s'élançèrent sur le quai. A cent mètres devant eux, Smithwork arrivait, flanqué de quatre policemen et d'un constable.

— Bon ! La justice, maintenant.

— Tant mieux ! dit Paul, nous ferons arrêter ce coquin qui ose nous poursuivre.

— Tu crois cela, toi ? La situation devient, au contraire, horriblement dangereuse. Dans une colonie anglaise, les Français ont toujours tort.

Les policiers se pressaient derrière Smithwork, qui se hâtait avec une sorte de fièvre. Jacques regarda de l'autre côté et vit Johnston en sens inverse.

— Ou veut nous prendre entre deux feux ! s'écria-t-il.

A leur droite s'étendait le port. Dans le lointain, on voyait apparaître la silhouette du paquebot français. Paul eut un cri de rage :

— Échouer au moment de toucher au but ! Malédiction !

Quelques mètres seulement les séparaient de leurs ennemis.

Brusquement, suivi de Paul, il sauta en arrière. Johnston, se recula effrayé. Au même instant, Jacques lui lançait sa valise en pleine poitrine. Johnston tomba en hurlant. Les policemen approchaient. Jacques ramassa sa valise et dit :

— Aux autres, maint enant !

Au moment où Smithwork arrivait à eux, Jacques et Paul lancèrent leurs valises sur lui et sur le groupe des policemen. Le constable était prudemment resté en arrière. Deux policemen et Smithwork étaient tombés. Les deux amis profitèrent de cette seconde de désordre, et, passant sur le corps de Johnston, ils s'enfuirent devant eux. Les passants les regardaient, effarés. Bientôt Smithwork se releva en vociférant :

—Au voleur ! au voleur ! . . . ce sont des Français !

La foule se mêla aux policemen, et une chasse terrible commença. Les deux Français allaient toujours devant eux . . .

Ils apercevaient maintenant, au loin devant eux, la mer ; et, entre eux et la mer, un monticule où se dressait une maison entourée d'un jardin, bordé par un mur. Ils arrivèrent enfin à la porte de cette maison. Et là, ils tressaillirent.

Ils avaient lu ce mot effrayant :

LAZARET POUR LES CHOLÉRIQUES.

Ils hésitèrent un peu ; puis Jacques, avec une résolution farouche, s'écria :

—Entrons ! Nous trouverons ici le salut !

Confiant dans son ami, Paul le suivit. Ils frappèrent à la porte qui s'ouvrit immédiatement. Ils passèrent, sans répondre aux questions du gardien, et refermèrent la porte à double tour. Par un judas ils regardèrent. La foule avait cessé de les poursuivre ; mais Smithwork, Johnston, le constable et les quatre policemen arrivaient, essoufflés.

Ils étaient encore à environ deux cents mètres, que les deux amis avaient gagnés, grâce à leur agilité. Jacques dit :

—Menz-nous chez le directeur !

Le gardien s'inclina et, le chapeau à la main, mena ces étranges visiteurs chez son chef. Mis en présence du directeur, Jacques le mit au courant de ce qui se passait, et le convainquit au poids de l'or de les faire passer pour malades du choléra, et sur le point de mourir. Le directeur consentit :

—Eh bien ! . . . eh bien ! j'accepte, dit-il. Que faut-il faire ?

—Quand on meurt chez vous, que deviennent les cadavres ?

—Les cadavres sont jetés au loin, dans de la chaux vive ; leurs noms sont inscrits sur la porte du lazaret avec l'heure du décès ; leurs effets sont brûlés.

—Voilà qui est admirablement réglé. Il ne manque plus qu'une chose, deux morts.

—J'en ai deux qui doivent être morts ou qui ne valent guère mieux . . . deux matelots inconnus.

—C'est bien ; ils nous serviront tout à l'heure.

—En attendant, que dois-je faire ?

—Aller à la porte où frappe la police et déclarer que les deux individus, qui se sont réfugiés ici, ont été attaqués par le choléra et qu'ils vont mourir.

—J'y vais,

Le directeur se leva pour se diriger vers la porte. Jacques et Paul le suivirent, leur revolver armé, prêts à le tuer impitoyablement, s'il les trahissait.

Il arriva à la porte, ouvrit seulement le judas et demanda :

—Que voulez-vous ?

—Arrêter les deux jeunes gens qui viennent d'entrer au lazaret.

—Ce n'est pas la peine.

—Hein !

—Ils ont été pris immédiatement par le choléra. On ne pourra probablement pas les sauver.

Johnston et Smithwork se jetèrent en arrière. Les policemen et le constable eux mêmes se reculèrent. Paul murmura :

—Je crois que nous sommes sauvés.

Le constable prévint officiellement le directeur du lazaret que les deux jeunes gens étaient accusés de vol ; puis il dit à Smithwork :

—Comme ils ne pourront sortir d'ici, vous pouvez être aussi tranquille que s'ils étaient en prison.

Smithwork, cependant, voulait rester en faction devant le lazaret ; mais Johnston, qui tremblait de tous ses membres, l'entraîna. Bientôt les ennemis de Jacques et de Paul disparurent dans une rue de la Pointe-de-Galles. Arrivés à l'endroit où avait eu lieu leur combat peu glorieux, les Anglais retrouvèrent les valises des deux Français. Le constable les fit porter au poste de police, où il permit à Smithwork et à Johnston d'en examiner le contenu. Il n'y avait que des effets et des objets de toilette.

Smithwork, en sortant, dit à son intendant :

—Les drôles doivent avoir tous les papiers sur eux.

—Qu'est-ce que cela vous fait, s'ils meurent du choléra ?

—S'ils meurent, oui. . . . Mais, s'ils allaient ne pas mourir ! Johnston, nous allons remonter là-haut, pour nous en assurer.

Johnston ne marcha qu'en rechignant ; mais Smithwork n'admettait pas que son intendant lui résistât. Lorsqu'ils arrivèrent de nouveau au lazaret, la nuit commençait de tomber. Smithwork et son intendant s'assirent au bord du chemin, se demandant avec terreur s'ils n'étaient pas encore joués par le Gascon et le Parisien.

Vers huit heures, la porte du lazaret s'ouvrit, et un homme vint coller une feuille de papier contre le mur. Smithwork y courut et lut ces mots :

DÉCÉDÉS DANS LA JOURNÉE DU 18

JACQUES VÉLIZAY, *Français.*

PAUL MERSEINS, *Français.*

“Aucun argent ni papier important n'a été trouvé sur eux.”

Smithwork eut un moment de grande joie. Il éprouva une véritable impression de soulagement.

—Parbleu ! se dit-il, si on n'a trouvé aucun papier sur eux, c'est qu'ils les avaient cachés dans des poches secrètes.

Une cloche sonnait pour la mort des malheureux. Peu de temps après, les domestiques du lazaret sortirent et vinrent allumer un grand feu sur un tertre qui se trouve en dehors. Lorsque le feu fut dans son plein, un d'eux alla chercher un paquet de vêtements que Johnston et Smithwork, à la lueur de la flamme, reconnurent pour ceux que portaient les deux amis dans la journée. Le tout fut jeté dans les flammes et brûlé.

Le vent, qui soufflaient avec rage, entraîna les cendres vers la mer.

Smithwork, au comble de la joie, déclara :

—Maintenant je suis certain que tous les papiers sont brûlés. . . . Johnston, je vous pardonne votre maladresse.

—Alors, allons-nous en, et va plus vite. Je n'aime pas beaucoup à me trouver dans le voisinage de ces endroits-là.

Ils redescendirent vers la ville.

Quand ils furent auprès du port, Johnston dit :

—Notre vapeur est tout prêt. Nous n'avons plus rien à craindre ; je pense que nous allons retourner à Calcutta ?

—Calcutta ! fit Smithwork d'une voix dédaigneuse, Calcutta ! Allons donc ! Nous avons de l'argent ! Nous allons nous offrir un petit voyage !

—Un voyage ! Où cela ?

—Nous allons à Paris, master Johnston, que dites-vous de cela ?

Johnston semblait indécis.

—Mais enfin, mister Smithwork, pourquoi allons nous à Paris ?

—Pourquoi nous allons à Paris, imbécile ?

Smithwork eut son gros rire et prononça :

—Nous allons voir juger les assassins de notre ami Jean Faradès !

V.—LA COUR D'ASSISES

Tous les courriers judiciaires renfermaient la nouvelle :

“Aujourd'hui commenceront, devant la cour d'assises, les débats de l'affaire Faradès.”

Le président des débats avait reçu un nombre incalculable de demandes de toutes les mondaines, de tous les élégants qui recherchent, avec un empressement cruel, ces sortes d'émotion. Voir condamner deux négociants considérés jusque-là comme honnêtes, quel régal !

Pas plus pour le public que pour la justice, l'affaire, maintenant, n'offrait le moindre doute. La découverte des objets, ayant appartenu à Jean Faradès, dans la maison de M. Arthur et dans le jardin de M. Louis, avait accablé les prévenus.

Tous les amateurs de cour d'assises avaient décidé que les accusés obtiendraient tout au plus les circonstances atténuantes, à cause de leur honorabilité passée.

Au premier rang, parmi les curieux, s'étaient quatre têtes réjouies : celle de Climpson, de Pécheret, de Smithwork et de Johnston. Ils avaient voulu amener lady Climpson ; la jeune femme, qui était de plus en plus malade, s'y était obstinément refusée.

Smithwork n'était arrivé que depuis le matin ; mais Climpson, avisé par dépêche, avait pu retenir deux places de plus, pour son associé et l'intendant de son associé.

Dans la foule, on commentait la nouvelle apportée par le paquebot français de la mort des deux Parisiens Jacques Vélizay et Paul Merseins. On n'avait pas de grands détails à ce sujet ; on savait simplement qu'à la suite d'une discussion avec les autorités du pays, on avait été sur le point de les emprisonner, quand ils avaient été pris d'une attaque de choléra, et ils étaient morts le jour même.

.....
Cependant deux jeunes gens parcouraient les groupes, en se dissimulant de temps en temps derrière les piliers ; par moments, ils riaient de tout leur cœur.

Soudain ils se trouvèrent en face de M. Beaulieu, qui venait assister aux débats de l'affaire qui l'avait si vivement passionné. M. Beaulieu poussa un cri ; mais aussitôt deux mains se posèrent sur ses bras, et les jeunes gens dirent :

— Chut ! Venez avec nous ! c'est d'une importance capitale ! Nous vous cherchions.

Ils l'entraînèrent hors du palais.

— Ah ça, leur dit-il, que signifie tout ceci ? Je vais appeler des agents et vous faire arrêter, monsieur Vélizay, ainsi que vous, monsieur Merseins.

— Cher monsieur Beaulieu, il y a que nous avons besoin de vous pour chercher le témoin qui prouvera l'innocence des accusés. Venez donc vite, il y a de la vie de deux personnes.

— Où me menez-vous ?

— Au Ranelagh ?

— Eh bien ! Allons.

Une voiture passait en ce moment, Jacques hélâ le cocher et les deux amis et M. Beaulieu partait aussitôt.

On arriva au Ranelagh, devant la villa de Climpson, comme un facteur sonnait à la grille. Ce facteur portait, ainsi que prévoyait Jacques, un petit paquet. Un domestique vint ouvrir. M. Beaulieu se nomma et saisit le facon.

Jacques demanda :

— Lady Climpson est-elle visible ?

— Madame est toujours bien souffrante.

— Est-elle dans sa chambre ?

— Oui, Monsieur.

— Annoncez M. Vélizay, Il est absolument nécessaire que je la voie immédiatement.

Quelques instants après, M. Beaulieu et les deux amis pénétraient dans la chambre de la jeune femme. Jacques eut un cri de frayeur, quand il vit le visage pâle et abattu de la belle Fadéjah. Fadéjah s'était soulevée avec peine, sur la longue dormeuse où elle passait maintenant ses journées, étendue. Si des étrangers n'avaient pas été là, elle aurait pris les mains de Jacques ; mais elle se maintint et prononça :

— Pour quel motif, Messieurs, demandez-vous à voir une pauvre malade ?

Paul et M. Beaulieu montrèrent Jacques ; et ce dernier dit :

— Madame, nous venons accomplir auprès de vous une démarche pénible ; nous vous prions d'avance de vouloir bien nous excuser.—Il y a déjà deux mois que vous êtes malade ?

— Oui, d'un mal inconnu, auquel vos médecins ne peuvent rien. Un mal de mon pays.

— Que je connais, Madame.

— C'est le besoin de revoir l'Hindoustan, voilà tout. M. Climpson s'obstine à me faire habiter Paris. . .

— Parce qu'il espère y accomplir plus facilement son terrible projet.

Il prit le paquet des mains de M. Beaulieu et dit :

— Voici un envoi de M. Smithwork à M. Climpson.

Au nom de Smithwork, Fadéjah se troubla. Elle s'écria :

— Vous connaissez ce homme ?

M. Merseins et moi arrivons de l'Inde ; nous avons passé une nuit dans la villa que l'associé de votre mari possède sur les bords du Gange.

—La villa du Gange !

La figure de Fadéjah devint effrayante.

—Malheureux ! dit-elle.

Jacques comprit et répondit :

—Heureusement, nous avons pu nous en échapper.

—Oui, dit Fadéjah, Smithwork est arrivé ce matin avec son intendant ; j'ai refusé de les recevoir. C'est un misérable !... C'est à cause de lui que... sans lui... jamais ?...

Elle s'arrêta comme épouvantée par ce qu'elle venait de dire. M. Beaulieu ne perdait pas un signe, pas une syllabe. Jacques ouvrit son portefeuille, y prit une lettre et la lut.

C'était la lettre trouvée à Calcutta, et dans laquelle on demandait un nouveau poison pour "la coquine."

Les yeux de Fadéjah devenaient glauques.

—Oui, dit-elle, le poison du charmeur de serpents ! Oh ! le misérable !...

—Eh bien, dit Jacques, le voilà, ce poison ; il est arrivé tout à l'heure. C'est là, Fadéjah, l'explication de votre maladie ; mais nous vous sauverons...

—Il voulait m'empoisonner, le misérable ! lui qui me doit tout !...

—Suivez-nous. Nous vous vengerons !

Elle se dressa avec une énergie fébrile :

—Oui, oui. Ils sont à ce procès. Allons-y ! Devant la justice, nous les dénoncerons. Marchez ! je vous suis !...

... Les débats de l'affaire Faradès étaient commencés ; les témoins défilaient.

On avait entendu le père Téroigne, le fils Téroigne et l'important garde d'octroi Millette. Le président, au grand ébahissement des jurés, reconstituait les péripéties du crime, avec une stréte imperturbable. Tout était passé en revue : les relations des deux frères brisées, "une simple feinte," étaient venues en premier. Quant à la journée même du crime, elle était établie minute par minute. Les accusés, brisés de fatigue et d'émotion, affaissés sur leurs bancs, avaient parfois des sursauts d'indignation. Madame Louis Faradès avait obtenu d'assister aux débats, auprès de son mari.

Jeanne et Valentine s'étaient vu refuser cette faveur. Alors, après le départ de leur mère, elles étaient venues à Paris, et elles se promenaient, affreusement agitées, mais courageuses, dans les couloirs du palais. Pécheret, Olimpson, Smithwork et Johnston jouissaient avec délices du plaisir délicat qu'ils s'étaient offert. Comme il y avait peu de témoins, l'affaire avait marché rondement. Les jeunes filles, lorsque quelqu'un sortait de la cour d'assises, interrogeaient en tremblant. Elles n'osaient faire aucune tentative pour y pénétrer elles-mêmes. Depuis le matin, les noms de Jacques et de Paul revenaient, sans cesse, à leurs lèvres ; mais elles ne les prononçaient pas. Elles avaient appris, ainsi que tout le monde, la mort des deux jeunes gens dans lesquels elles avaient placé toutes leurs espérances.

Vers le milieu de la journée, elles s'assirent dans un couloir sombre, sur un banc de pierre ; et elles pleurèrent. Elles se sentaient perdues. Si leurs pères étaient condamnés, l'existence ne pourrait désormais avoir de but pour elles. Par un mouvement instinctif, elles s'enlacèrent. Elles restèrent ainsi quelque temps, dans une sorte de torpeur.

Elles étaient presque assoupies, lorsque des pas rapides retentirent à l'entrée du couloir. Elles se redressèrent et regardèrent ceux qui venaient vers elles. Jeanne prononça :

—Regarde !... Ces hommes qui viennent... Est-ce possible ?... Jacques !

Valentine murmura :

—C'est bien Paul !...

Ils arrivaient, entraînant Fadéjah. Bientôt, ils furent devant les jeunes filles. Elles poussèrent toutes les deux, un cri terrible : puis leurs voix se glacèrent.

Jacques et Paul, déjà, les avaient prises dans leurs bras.

—Est-ce bien vous ? murmuraient-elles.

—Gui. C'est bien nous.

—Votre mort !

—Un mensonge. Nous revenons victorieux.

M. Beaulieu disait :

—Venez, venez, ne perdons pas une minute.

Fadéjah fixait ses grands yeux sur le groupe formé par Jeanne et l'homme qu'elle

avait aimé. Une nouvelle douleur pénétrait dans l'âme de l'Hindoue. Jeanne s'en aperçut et dit tout bas :

—Quelle est cette femme qui nous regarde avec jalousie ?

Jacques se retourna et éprouva une émotion étrange, comme un remords. En ui même il murmura :

—Pauvre femme !

—Messieurs, répétait M. Beaulieu, ne nous attardons pas à ces sentimentalités inutiles.

Le juge, dans le retour du Ranelagh, avait été mis au courant de toutes les découvertes des deux amis, et il avait hâte d'arrêter les débats inutiles et basés sur une enquête mensongère. Les jeunes filles, maintenant, ne craignaient plus d'entrer dans cette salle où l'on jugeait leur père. Elles avaient confiance dans les affirmations de Jacques et de Paul. Elles n'avaient eu besoin que d'un seul mot :

—Ils sont sauvés !

—L'avocat de M. Arthur Faradès s'était levé et allait commencer sa plaidoirie, lors que la porte du fond s'ouvrit brusquement.

On entendit des discussions. La foule massée refusait de laisser passer les nouveaux venus. Il fallut que M. Beaulieu se fit reconnaître par les gardes. En une seconde, un vide se produisit, et les deux jeunes gens, tenant chacun Fadéjah par une main, arrivèrent jusqu'à la barre des témoins. Au même instant, M. Beaulieu plaçait des gendarmes à toutes les issues de la salle. Le président le vit et demanda :

—Que signifie ceci, monsieur le juge d'instruction ?

—Que la justice a failli commettre une erreur. Voici de nouveaux témoins qui apporteront un jour tout nouveau sur cette affaire. Je vous prie en vertu de votre pouvoir discrétionnaire, de vouloir bien les entendre avant les plaidoiries des avocats... D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, je crois que ces plaidoiries vont devenir complètement inutiles. Madame Louis Faradès regardait les jeunes gens, sans rien comprendre. Les quatre bandits étaient devenus pâles, d'une façon navrante. Jacques et Paul se tournèrent vers eux, et le public entendit cette phrase, prononcée par Jacques :

—Vous avez perdu la partie, mes petits amours : il va falloir payer !

Une fois le tumulte, causé par cet incident, apaisé, le président dit :

—Qui êtes vous, Messieurs ?

Paul répondit :

—Mon ami répondra, si vous le voulez bien, en son nom et au mien. Depuis que nous sommes mêlés à cette affaire, nous ne nous sommes pas quittés un seul jour.

La vérité était que Paul, très ému se sentait incapable de se tirer clairement du récit de leurs aventures. Il préférait laisser ce soin à Jacques, qui ne demandait pas mieux. Sans attendre une autre question du président, Jacques commença :

—Mon ami s'appelle Paul Merseins, et moi je me nomme Jacques Vélizay.

Le président bondit :

—Veuillez ne pas vous moquer de la justice !

—Monsieur, j'ai pour elle le respect le plus considérable.

—Le paquebot arrivé de Chine à Marseille, il y a deux jours, a apporté la nouvelle de la mort de M. Paul Merseins et M. Jacques Vélizay.

—C'est, en effet, ce paquebot qui nous a transportés en même temps que la nouvelle de notre mort. Mais c'est là la fin de mon récit ; permettez-moi de prendre au début.

—Pardonnons, Monsieur, dit le président ; avant de continuer, veuillez m'expliquer comment on a trouvé dans un coffre-fort, chez vous, un reçu de la victime.

—Avec tout le respect que je dois à un président de cour d'assise, vous me permettez de vous faire remarquer que vos questions ne peuvent que nous retarder. Veuillez avoir l'extrême bonté de m'écouter. Il ne faudra pas plus d'une heure pour débrouiller ce que la justice a mis plusieurs mois à embrouiller.

—M. Jean Faradès, la victime, gagnait beaucoup d'argent et j'estime à un million la somme qu'il avait eue de amasser. Il déposait ses fonds entre les mains d'un banquier anglais à Calcutta.

—Comment se nommait-il !

—J'y arrive. Ce banquier avait un correspondant à Paris.

—Vous parlez d'un million ; la seule trace qu'on ait de la fortune qu'avait pu amasser M. Faradès est ce reçu de 357,000 francs trouvé chez vous.

—Voici comment j'établis la façon dont on avait dû voler M. Jean Faradès. Il donnait son argent au banquier de Calcutta ; ce dernier l'envoyait en Europe où on achetait des valeurs . . . ou plutôt où on *était censé* acheter des valeurs au nom de M. Faradès. On lui en donnait un reçu ; on lui en payait soigneusement les intérêts . . . et on le volait. Tant qu'il ne retournerait pas en Europe, l'entreprise n'offrait aucun danger . . . Pourquoi vous trouvez-vous mal, monsieur Smithwork ? . . . Smithwork s'était affaissé sur le banc.

Les trois autres coquins l'entourèrent : et Climpson dit avec beaucoup de calme :

—Nous allons faire prendre l'air à notre ami.

Dans leurs cervelles troublées c'était le seul prétexte qu'ils avaient trouvé pour s'échapper de la salle d'audience. Mais Jacques s'écria :

—Monsieur le président, empêchez ces quatre coquins de sortir : ce sont les assassins de Jean Faradès !

Il y eut alors un tumulte indescriptible. Climpson se dressa avec fierté, protestant qu'on le calomnait lui et ses amis. Jacques répéta son accusation. Des gendarmes vinrent se placer devant le banc où siégeaient les quatre nouveaux accusés, et le président pria Jacques de continuer son récit.

—Je vous disais, Messieurs que la combinaison établie par M. Climpson, à Paris, n'offrait aucun danger pour ces gens-là, tant que Jean Faradès resterait dans les Indes. Le moment du danger est venu lorsque Jean Faradès a annoncé qu'il rentrerait à Paris définitivement.

—Vous nous parlez seulement de deux personnes, M. Climpson et M. Smithwork.

—Les deux autres, M. Pécheret, cet imbécile de gommeux, et M. Johnston cette vilaine figure, ne sont que des acolytes !

« Je reprends mon récit. Jean Faradès avait amassé une dernière somme de trois cent cinquante-sept mille francs. Il la donna à M. Smithwork contre des valeurs régulières d'un chiffre égal. Voici le reçu.

Jacques fit passer au président le reçu dérobé à Calcutta et continua :

—Jean Faradès arriva à Paris avec moi. Ainsi que cela a été établi exactement dans l'instruction ; il quitta ses neveux à la place de la Bastille et alla avec moi jusqu'à la porte Saint Denis . . .

—Où il vous demanda si la rue de l'Echiquier était toujours dans ces parages ?

—Ce n'était qu'une feinte. Jean Faradès, d'un naturel très défiant, se refusait à nous faire connaître son banquier de Paris. Après m'avoir quitté, il est évident qu'il se rendit chez M. Climpson. Comparez l'écriture du reçu trouvé chez moi avec l'écriture du projet d'association rédigé par M. Climpson, et dites-moi si les écritures sont ou ne sont pas semblables ; comparez les dimensions des timbres.

Le président étudiait toutes ces preuves que lui indiquait Jacques. Lui aussi commençait à voir clair.

—Mais, ce reçu, pourquoi était-il entre vos mains ?

—Paul Merseins et moi l'avons trouvé, une nuit, au fond du puits mitoyen de messieurs Faradès.

—Pourquoi ne l'avoir pas livré, sans tarder, à la justice ?

—Parce que nous n'avions qu'une confiance médiocre dans l'emploi qu'on en ferait.

Ce fut un fou rire dans toute la salle.

Il n'y eut que le banc de Climpson où l'on resta sérieux.

Jacques reprit :

—Guidé par ce reçu, je pénétrai dans l'intimité de M. Climpson. Je ne lui proposai une association que pour pouvoir étudier ses bureaux et son genre d'affaires. Je pus ainsi me procurer cette lettre écrite à Calcutta, par M. Smithwork, et annonçant l'envoi des valeurs que Jean Faradès portait sur lui. De cette façon, si on demandait à M. Climpson de justifier la provenance de ces valeurs, il n'avait qu'à montrer la lettre de son associé. Vous pouvez constater que les numéros sont les mêmes.

Le président, après avoir comparé toutes ces pièces, dit :

—Au nom de la loi, qu'on arrête les nommés Climpson, Smithwork, Johnston et Pécheret.

—Nous arrêter ! c'est une infamie !

Ils se débattaient. Jacques dit :

—Ce n'est pas tout. Voici une lettre ne portant pas de signature, mais dénichée par nous à Calcutta, dans la poche du nommé Smithwork.

Avec beaucoup de calme, il lut entièrement la lettre qui leur avait enfin dévoilé tout le mystère et termina en disant :

--Remarquez que l'auteur de cette lettre demande du poison pour tuer une malheureuse. Cette malheureuse, c'est lady Climpson !

Il montra du doigt Fadéjah qui, rigide, effrayante, fixait ses yeux sur ceux de son mari.

—Oui, dit-elle, misérable, tu voulais aussi m'assassiner !

—C'est faux ! C'est une indignité ! hurla Climpson. Les médecins ont examiné la maladie de ma femme ; ils n'y ont rien compris, ce sont messieurs. . . .

Il allait nommer plusieurs médecins ; Jacques l'interrompit :

—Des médecins européens ne pouvaient rien comprendre à un poison encore inconnu.

—Alors comment le connaissez-vous !

—Parce que j'ai suivi M. Smithwork, lorsque lui et M. Johnston sont allés le chercher, dans une mesure de charmeur de serpents.

En peu de mots, le Gascon raconta l'aventure de leur première nuit de Calcutta. Smithwork et Johnston avaient perdu toute contenance.

—Ce poison, dit Jacques, a été adressé par la poste à M. Climpson. Voici le reçu de l'administration. Le paquet est arrivé aujourd'hui et a été saisi par M. Beaulieu, juge d'instruction.

M. Beaulieu fit signe que oui et on passa le flacon encore tout emballé au président. Celui-ci s'adressa à Fadéjah :

—Madame, vous venez d'entendre la déposition de M. Jacques Vélizay ; voulez-vous nous dire, à votre tour, ce que vous savez ?

Fadéjah montra Smithwork.

—Cet homme, dit-elle, est le plus coupable des deux. M. Vélizay pourra confirmer, plus tard, l'exactitude de mon récit. Je n'étais qu'une danseuse venue des hautes terres. J'avais grandi dans Calcutta, j'étais devenue riche et puissante, quand M. Climpson m'aima. J'étais riche, il était pauvre. J'exigeai qu'il devint mon mari, et il m'épousa. Jusque-là, il n'avait commis aucun forfait ; mais il se lia avec Smithwork, qui le mêla, malgré lui, et me mêla aussi à un crime affreux qui fut commis dans sa villa du Gange. Depuis, ces deux hommes s'associèrent et vécurent grandement de vols, d'ignobles opérations.

—Fadéjah !

C'était Climpson qui lui lançait un cri de reproche. Elle se tourna vers lui :

—Tais-toi, misérable ! Tu étais pauvre et je t'ai fait riche, et tu as voulu m'assassiner ! Je me venge !

—Pouvez vous nous parler du crime qui nous occupe ? demanda le président.

—Oui. Climpson attendait Jean Faradès. Il le reçut dans son bureau de la rue de la Banque et lui offrit de le mener jusqu'à Boulogne ; mais, lorsqu'il eut traversé la grille de Boulogne, il rentra dans le Bois et revint à notre villa. Ce pauvre M. Faradès ; en me voyant, n'osa pas se plaindre ; il consentit à dîner avec nous ; Climpson le grisa. M. Pécheret dînait aussi avec nous. Vers onze heures, comme j'allais chercher des liqueurs, dans une pièce voisine, j'attendis un grand bruit ; je me retournai et vis M. Faradès à terre. Mon mari et M. Pécheret l'étouffaient. Je remontai chez moi épouvantée. Je ne dormis pas de la nuit. Bientôt ils sortirent tous les deux, portant le cadavre sur leurs épaules. Tous les domestiques avaient été renvoyés par Climpson, aussitôt que le dîner avait été servi. Voilà la vérité.

Climpson eut un premier accès d'audace :

—Vous croyez ce que dit cette folle, ce qu'a dit ce jeune homme. Savez-vous seulement si le flacon envoyé de Calcutta contient réellement du poison ?

Le président pria Fadéjah d'app. her.

—Voyez, Madame ; connaissez-vous cette espèce de liqueur ?

Par un moment brusque, Fadéjah lui enleva le flacon et en but tout le contenu. Elle tournoya sur elle-même, en battant l'air de ses mains, et vint tomber devant Jacques Vélizay. Ses yeux restèrent quelque temps ouverts, fixés sur le jeune homme. Puis le corps eut un spasme nerveux et enfin devint absolument rigide. Fadéjah était morte. . .

Jacques et Paul se penchèrent sur elle.

—C'est pour toi qu'elle est morte ! dit Paul à voix basse.

Jacques ne répondit pas : il essuya vivement les larmes qui coulaient sur ses joues.

L'instruction de de l'affaire Faradès est de nouveau entre les mains de M. Beaulieu, qui espère, cette fois, en finir. Les charges les plus sérieuses s'accumulent contre les quatre coupables qui avaient formé une effroyable association de bandits et exploitaient aussi aisément Londres que Paris, et Paris que les Indes. Les frères Faradès relâchés, ne peuvent encore croire à leur bonheur. Ils ne se pardonneront jamais de s'être mutuellement soupçonnés.

Un seul point était resté mystérieux dans l'instruction, celui des objets trouvés dans la maison de M. Arthur et dans le jardin de M. Louis. Pécheret, croyant que Climpson l'avait chargé, a fini par avouer qu'il les y avaient portés la nuit où Jacques vit Climpson avec ses vêtements couverts de boue.

Jeanne et Valentine jouissent largement de leur bonheur. On attend que le deuil de l'oncle Jean Faradès soit terminé pour parler de mariage.

Et, quand ces mariages seront célébrés, Jean a proposé à son ami de faire leur voyage de noces... aux Indes.

FIN.

CARTE DE REMERCIEMENTS

A nos lecteurs

Avec ce numéro, qui achève la deuxième année de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, nous tenons à témoigner à nos nombreux abonnés et lecteurs, la reconnaissance que nous leur devons pour leur généreux encouragement. Nous voulons leur assurer que nous n'avons négligé aucune occasion de faire, de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, la meilleure publication de ce genre au Canada, et que nous ne cesserons pas nos efforts dans cette direction. Nous voulons mériter de plus en plus la grande bienveillance que nos lecteurs nous ont toujours montrée.

LEPROHON & LEPROHON, ÉDITEURS.

EN PRÉPARATION

Pour paraître en janvier 1896

Un superbe roman

UN SUPERBE ROMAN par un des meilleurs auteurs français. Avec le numéro de janvier LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE entre dans sa troisième année et le numéro a été choisi en conséquence.

Ce numéro sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande accompagnée de 10 cents en argent ou timbres-poste canadiens ou américains.

☛ Voyez le coupon d'abonnement à la fin de ce volume.

☛ Demandez notre catalogue de musique et de romans, envoyé gratis sur demande.

LA FILLE DU RÉVOLUTIONNAIRE

PREMIÈRE PARTIE

93

CHAPITRE V—L'ASILE—*suite*

—Les gens dont tu parles, citoyen, je suis fâché de te contredire, se portent fort bien. En même temps Nicolas Goujon, franchissant le cercle des hommes à bonnet rouge, parvint auprès de Guerneur.

Ce dernier étouffa un juron. Il pressentit une complication. Devant le savetier, il ne pouvait imposer silence à Nicolas Goujon, et, d'autre part, le rapport du garde débité devant l'ivrogne devait fatalement le contrecarrer dans ses projets. Il essaya de faire bonne contenance en retardant les explications.

—En tout cas, dit-il, ils sont morts pour la patrie.

Mais au démenti de Nicolas, le savetier s'était redressé comme un scorpion. Il n'admettait pas que l'on tint tête à un homme de son importance.

—Qu'est-ce que c'est, fit-il avec arrogance ? Qu'est-ce que c'est que ce suppôt de l'ancien régime, portant la livrée de l'aristocratie ?—Nicolas avait encore son costume de garde.—D'où vient-il, celui-là, et comment peut-il avoir des relations avec un citoyen commissaire ?

Guerneur crut devoir intervenir.

—Goujon fut un excellent citoyen, très-dévoué à la République à laquelle il a rendu déjà de grands services. Il peut compter sur sa reconnaissance et sur la protection de tous les commissaires, à commencer par la mienne. Voilà tout ce que j'ai à dire pour le moment. Tu viens de la Chaulaye, tu as détruit le repaire des aristocrates, tu as bien accompli les ordres qui t'avaient été donnés, que demandes-tu de plus ?

En disant ces derniers mots, Guerneur avait fait un signe au garde pour lui recommander la prudence et le silence. Il était fixé. La Chaulaye était bien détruite, mais les maîtres avaient dû se sauver et Nicolas devait être renseigné sur leur sort.

—Je ne demande rien, répliqua le petit homme avec l'hébétement abruti que procure l'ivresse, parce que je n'ai rien à demander. Je ne m'explique pas la présence chez toi d'un suppôt de l'aristocratie, surtout lorsqu'il vient me couper la parole. Oui, et il tapa un coup formidable de la crosse de son tromblon, il y a des choses que je ne comprends pas, qui me semblent louches, voilà tout ce que je sais, moi ! et le savetier regarda Guerneur en face.

La patience n'était pas la vertu de ce dernier. Il tapa sur la table, et d'une voix de tonnerre :

—Savez-vous que je pourrais vous faire couper le cou à tous ! cria-t-il.

Les hommes à bonnet rouge, qui avaient tout d'abord murmuré, commencèrent à se regarder avec inquiétude.

Mais une clameur, montant de la cour, coupa court à cet incident embarrassant.

Un des pillards pénétra essoufflé dans le cabinet du commissaire en criant :

—Citoyen Bouton, vos hommes se battent pour le partage.

—Le partage ! hurla Bouton, et qui est-ce qui a ordonné le partage, tandis que je n'étais pas là ?

Et la petite troupe dégringola les escaliers à la suite de son digne chef.

Pour le commencement de la "Fille du Révolutionnaire" voir le numéro du mois de septembre 1895.

CHAPITRE VI

UN BREVET D'OFFICIER

—Maintenant parle, dit Guerneur lorsque la bande eut disparu ; il y a du nouveau ?

—Je crois bien.

—Quoi !

—La Chaulaye a bien brûlé, mais les maîtres sont sains et saufs.

—Je m'en doutais. Cet ivrogne n'est bon à rien.

—Dans tous les cas, il n'est pas commode, et n'est avis, citoyen commissaire, que je t'aurais rendu un fort mauvais service, si j'avais raconté devant lui tout ce que tu as intérêt à savoir.

—Ecoute, lui dit-il, avant tout il faut une bonne fois en finir. Tu me sers, parce que tu as intérêt à me servir. Mais voici plusieurs fois que dans tes paroles je saisis le sens caché d'une menace. Tu tiens à me donner à entendre que j'ai besoin de toi, que je ne saurais me passer de ton concours, et que, d'autre part, les délations que tu m'apportes, tu pourrais fort bien aller les offrir à d'autres. En un mot, tu voudrais me faire croire, peut-être le penses-tu toi-même, que tu me tiens et que je ne te tiens pas. Eh bien ! je veux te dire une fois pour toutes, que s'il te prenait jamais fantaisie de me trahir, comme tu as trahi du reste tes anciens maîtres, ceux de Kermarc, je te briserais comme un verre. Tu as compris, n'est-ce pas ?

Nicolas Goujon hocha la tête.

—Tu n'es pas de belle humeur ce matin citoyen.

—L'humeur n'y fait rien. Je tenais aussi à te prouver que je n'ai pas besoin de toi pour savoir ce que je veux connaître. Ce n'est point par toi que j'ai appris la présence à la Chaulaye du comte de Pennors. Ce n'est pas toi qui as brûlé la Chaulaye.

—Avec ça que ceux que tu as envoyés là-bas ont fait de la belle besogne ! ils ont laissé échapper l'oiseau !

—Où est-il ?

—Cela, je le sais. Mais je te ferai remarquer qu'à l'instant tu viens de m'affirmer que mes services ne t'étaient pas indispensables. Rien de plus juste. Cependant, avant de continuer à t'obéir et à te fournir des renseignements, je veux obtenir de toi quelque chose.

Guerneur ouvrit la table et mit la main sur la fameuse bourse dans laquelle il puisait d'ordinaire les salaires de Nicolas, mais celui-ci eut le geste noble d'Hippocrate refusant les présents d'Artaxerce.

—Ce n'est pas de l'or que je demande aujourd'hui.

—Que veux-tu donc ?

—Une position d'homme libre. J'ai quitté Kermarc pour toujours ; je n'y remettrai jamais les pieds.

—Malgré ma volonté ?

—Non pas, mais parce que tu seras toi-même d'avis que ma présence au château est devenue impossible. On sait que je trahis, c'est-à-dire que je sers la République. Et tu comprends, citoyen, qu'un beau matin ou une belle nuit, je me réveillerais entre les mains de M.M. les chouans.

—Oui, je crois, fit Guerneur, que tu passerais un mauvais moment. Eh bien, qu'est-ce que tu veux ?

—Je veux être quelque chose. Je ne veux pas être garde-chasse. Stofflet, était garde chez le comte de Maulevrier, on l'a nommé général des brigands.

Guerneur éclata de rire.

—Et tu veux être général de la République

Nicolas prit un air vexé.

—Je pourrais te répondre que Rossignol vient d'être nommé colonel le 10 juillet, général de brigade le 12 et général de division le 15, et cela grâce à ton collègue Bouchotte.

—Tu n'as pas purgé en septembre les prisons de Paris ?

—Et Ronsin qui vient d'être fait général en trois jours ! . . . et le comédien Grammont n'est-il pas adjudant-général ? . . . et tant d'autres ; tous les jours on accorde des brevets d'adjudant et de général à des hommes qui n'ont jamais monté la garde. Je sais cela, va ;

je me tiens au courant. Tous les jours je lis les papiers de la République. Je suis donc ambitieux, mais mes prétentions sont plus modestes.

—Enfin, que veux-tu ? répéta pour la troisième fois Guerneur, qui bouillait d'impatience.

—Je veux une place, un titre, un grade, une situation qui me permette de me mettre en relief en servant la République.

—Finissons-en. organise ici la compagnie Marat. Veux-tu être un des lieutenants ?

Un éclair brilla dans les yeux du garde.

—J'aurais un uniforme ?

—Certainement, et Guerneur eut un haussement d'épaules, bien que satisfait de trouver une nouvelle corde sensible chez Nicolas, tu auras un uniforme avec des galons, et quand tu auras fait acte de civisme dans cette compagnie, lorsque tu te seras distingué par ton zèle à servir la République, on verra ce que l'on pourra faire pour toi.

En disant ces derniers mots, Guerneur prit sur sa table un brevet en blanc et le remplit en quelques coups de plume. Tout d'un trait Nicolas Goujon, ci-devant garde, était bombardé lieutenant de la compagnie Marat.

Le nouvel officier se précipita sur les mains de Guerneur et les prenant dans les siennes :

—Oh ! citoyen, ma vie est à toi, tu ne sais pas combien je suis heureux. Je te dois tout. Laisse au temps l'occasion de te prouver ma reconnaissance, et tu verras ! . . .

—Bien, bien, fit Guerneur en imposant silence aux protestations de Nicolas ; nous verrons avant peu à mettre ton dévouement à l'épreuve ; en attendant, réponds-moi. Où est Pennors ?

—A Kermarc.

Le conventionnel se leva droit, des flots de sang lui vinrent aux joues, gonflant, à les briser, sa veine de son cou de taureau ; ses yeux s'injectèrent en devenant fixes. Nicolas Goujon recula épouvané de l'effet produit par ce simple mot.

—Ensemble ! se disait Guerneur, ils sont ensemble ! et ses mains énormes cherchaient un objet sur lequel il pût assouvir sa colère.

Et, en fermant les yeux, il voyait, au milieu d'un flot rouge, Andrée auprès du comte de Pennors.

—De l'eau, cria-t-il d'une voix étranglée en arrachant d'un geste brusque sa cravate qui l'étranglait.

Nicolas lui tendit une carafe. D'un seul coup il en vida la moitié. Se rasant alors, il essuya son front sur lequel perlait une sueur froide et respira bruyamment, comme s'il reprenait possession de lui-même.

—Parle, dit-il. Je t'écoute.

Nicolas, entra dans de minutieux détails, expliqua à Guerneur comment il avait surpris le secret de Mme de Pennors et de son fils, alors que, sous le coup d'un mouvement de colère, il s'éloignait de Kermarc pour annoncer à Guerneur l'arrivée inattendue de Jacques Diéras.

—Tout ce que je viens de te raconter ne serait pas arrivé, citoyen commissaire, si tu avais eu confiance en moi. Au lieu de cela, tu donnes le commandement de l'expédition à cet ivrogne qui était ici tout à l'heure.

—Je ne le lui ai pas donné ; il l'a fort bien pris.

—Enfin, tu vois ce qu'il en est devenu. Eh bien ! aisse-moi faire et te remets Jacques Diéras et son maître ficelés et garrottés entre les mains. C'est bien ce que tu veux.

—Oui, certes, répliqua Guerneur qui avait repris son calme. C'est ce que je rêve. Encore faut-il cependant que cela soit fait dans des conditions spéciales.

Il s'arrêta un instant, comme s'il eut craint de livrer son secret à son complice. Mais, malgré la répugnance qu'il éprouvait à se confier à Goujon, il reconnut la nécessité de mettre au courant de ce qui existait et des précautions qu'il fallait prendre. Nicolas voyant ses hésitations, vint à son secours.

—Si j'ai bien compris, citoyen, je t'en prie, ne t'emporte point comme toutes les fois que j'ai parlé ainsi que je vais le faire, si j'ai bien compris, c'est Mlle de Kermarc qui te tient au cœur ?

Guerneur poussa un grognement.

—Voyons, citoyen, tu as ou tu n'as pas confiance en moi. Tu viens de me faire officier, et en me mettant le pied dans l'étrier, tu m'as rendu un signalé service. Tu as de l'or pour me payer, quel intérêt aurais-je à te tromper ? Je hais les nobles, les prêtres, les

riches, tu vois bien que je suis avec toi et que tu peux compter sur moi comme sur toi-même.

Ces raisons parurent convaincantes au représentant, car il inclina la tête en signe d'assentiment.

—Je reprends, fit le lieutenant à la compagnie Marat, c'est donc Mlle Andrée qu'il te faut, coûte que coûte ?

—Oui, avoua Guerneur en baissant la tête. Je la veux, je l'aurai.

—Eh bien, rien de plus simple, fais cerner le parc de Kernarc, y compris la métairie des Mainteaux. Le comte de Pennors et Jacques Diéras sont sous le coup d'un mandat d'amener. Une fois pris, on t'en débarrasse pour toujours. Et pour ce qui est de Mme de Kernarc et de sa fille, tu les fais arrêter, comme ayant donné asile à des brigands et à des aristocrates.

—Et c'est là ton moyen, répliqua Guerneur en haussant les épaules, afin que demain je sois un objet d'horreur pour cette enfant.

—Ah ! citoyen commissaire, fit Nicolas en ricanant, tu veux être aimé pour toi-même.

—Paix ! ne ris pas, gronda Guerneur, le tourment que j'éprouve est atroce. Et je ne peux dénoncer ces aristocrates, car tout mon pouvoir ne réussirait pas à les arracher à la guillotine. Des individus comme Bouton sont là qui m'en empêcheraient ! Et je ne veux pas qu'Andrée meure, dit-il avec un sifflement, parce que, vois-tu, j'en mourrais. Il ne faut donc rien entreprendre directement contre Kernarc ; Andrée sera perdue. Je sais que Pennors est blessé ; pour le moment, il ne saurait donc s'échapper. On attendra, pour bouger à Kernarc, qu'il soit remis et qu'il ait repris ses forces. Il faut surveiller les alentours du château et moi-même j'aviserai. J'irai moi-même à Kernarc ; oui c'est cela, j'offrirai la liberté et la vie de Pennors. Il se croira, on le croira sauvé, alors qu'il sera bien perdu et moi.....

Guerneur ne put continuer, la porte venait de s'ouvrir. Un dragon rouge pénétra dans la chambre. Il tenait un pli à la main.

—Voilà, citoyen commissaire, dit-il en tendant la lettre à Guerneur, qui brisa aussitôt le cachet, ce qui arrive à l'instant de Paris pour toi.

Le conventionnel ne put retenir une imprécation.

C'était un ordre du comité du salut public. Ordre était donné au représentant Guerneur de se rendre à Saumur le 2 septembre, pour siéger à un conseil de guerre auquel devaient prendre place onze représentants et autant de généraux.

—Allons, dit-il, c'est signé : Couthon, Saint-Just, Barrière, Turiot, Hérault-Séchelles et Robespierre. Il n'y a pas à dire, il faut obéir, car ils ne plaisent pas.

CHAPITRE VII

L'ÉVASION.

Le jour même, une chaise de poste, escortée par un peloton de dragons rouges, emmenait Guerneur, qui se dirigeait vers Saumur. Il partait, laissant Nicolas Goujon à Nantes, avec des instructions précises et serrées. Le nouveau lieutenant à la compagnie Marat, tout flambant dans son uniforme neuf, à revers et à parements rouges, avait l'ordre de ne rien entreprendre contre Kernarc. Il devait attendre le retour de son complice et maître, se contentant de faire surveiller les abords du nid d'aristocrates. Si cependant il avait vent de préparatifs de départs, dans ce seul cas, il pourrait agir et s'opposer par la force à la fuite de l'un des hôtes du château.

Cette tâche ne représentait pas de difficulté sérieuse, la grande armée royaliste ayant abandonné la rive droite de la Loire à la suite de l'échec subi devant Nantes et de la mort de Cathelineau. Il y avait bien des chouans dans le pays, mais ils opéraient par petites bandes, se tenant éloignés de Nantes, harcelant les colonnes infernales et réussissant parfois à s'opposer à leurs actes de vandalisme et de destruction. Nicolas résolut donc d'établir à une certaine distance, afin de ne pas éveiller les soupçons, un cordon de surveillance autour de Kernarc ; d'opérer comme Guerneur l'avait fait pour la Chaulaye. Mais le Chaulaye était un domaine de peu d'importance, tandis que le territoire de Kernarc s'étendait au loin de tous les côtés, et l'espionnage complet en était impossible.

Toujours est-il que l'absence de Guerneur laissa un instant de répit aux hôtes du cha-

teau, et comme, d'après les ordres reçus, les espions se gardaient bien de se montrer, le comte de Pennors et Mlle de Kermarc se rassurèrent. Oubliant les mauvais jours passés, ils ne pensèrent qu'au bonheur qu'ils éprouvaient à vivre l'un auprès de l'autre. René avait perdu richesse et domaine ; il était proscrit et blessé ; mais une douce main pansait sa blessure et la voix de la chère aimée lui répétait sans cesse qu'elle était assez riche pour deux, riche en tendresse surtout. Chez cette nature frêle et nerveuse, l'affection se montrait aussi violente, aussi profonde qu'elle était chaste : sûre de l'amour de René, certaine d'être l'objet d'un culte exclusif, elle le laissait lire sans défense jusqu'au fond de son cœur.

Dès le matin, elle traversait le parc et arrivait aux Mainteaux ; elle était saluée par un bonjour joyeux de Jacques Diéras, qui veillait comme un chien fidèle, et Andrée arrivait auprès de René. Sur le triste visage de la comtesse de Pennors, sa vue amenait un sourire, et, sous les yeux de sa mère, René prenait dans ses bras sa chère petite fiancée et l'embrassait de tout son cœur.

Car la blessure de René allait mieux, beaucoup mieux ; en quelques jours le blessé avait repris toutes ses forces. Le meilleur de tous les médecins n'est-il pas le bonheur !

Ce bonheur devait être de courte durée ; le rétablissement complet de René n'allait-il pas être le signal de son retour à l'armée royale ? Peu importe, les deux jeunes gens ne pensaient plus qu'à la joie présente, et elle leur donnait des forces nouvelles pour supporter les mauvais jours qui allaient venir.

Une après-midi, qu'ils étaient assis tous les deux sur un petit tertre ombragé par des trembles, sur la lisière des bois, à une portée de fusil de la métairie des Mainteaux, Andrée ne put retenir un tressaillement, et sa jolie tête se redressa avec inquiétude. Elle regarda du côté où se tenait Jacques Diéras, qui, comme d'habitude, faisait le guet ; le chouan tendait l'oreille ; l'œil ouvert, il sondait du regard le feuillage. Andrée ne s'était donc pas trompée, lorsqu'à quelque distance, sous les branches, elle avait cru entendre un bruit inusité. Jacques se repliait au plus vite vers eux.

Tout à coup le cri de la chouette partit du milieu du bosquet, René se mit à sourire ; son inquiétude était calmée.

—C'est un chouan, fit-il à mi-voix : et, se retourna vers Jacques Diéras, qui lui répondait affirmativement avec la tête, il lui donna l'ordre de répéter le signal.

Jacques fit entendre un hurlement prolongé, et au même instant un paysan sauta au milieu du sentier et arriva en courant jusqu'auprès de René et d'Andrée.

—Tiens, s'écria Jacques en donnant au nouveau venu son nom de chouan, c'est Brin-d'Avoine. Salut à toi, mon gars, et que viens-tu faire ici ?

—Ah ! j'ai eu du mal à vous trouver, allez ! répliqua le chouan qui avait fourni une longue course. Mais, sitôt que le prince de Talmont a été prévenu que vous étiez ici, il m'a ordonné de partir pour Kermarc.

—Et où est-il, le prince ? demanda vivement René.

—Il est au camp de Saint-Sauveur, avec M. de Lescure. Vous avez du temps devant vous, monsieur de Pennors, la danse ne recommencera pas avant quelques jours.

—Qui t'a dit cela ? interrogea René.

—Le prince lui-même ; mais ce n'est pas pour vous reposer, car M. Talmont m'a chargé d'une dure commission pour vous.

Andrée, qui écoutait de toutes ses oreilles, était devenue très pâle.

—Une commission ? s'écrièrent à la fois René et Jacques.

—Oui, répliqua Brin-d'Avoine, une rude ! et c'est pour l'accomplir que je suis venu de Saint-Sauveur ici, et il y a long ! J'ai eu de la peine à parvenir jusqu'à vous, car il y a des bleus partout, il s'en trouve non loin d'ici ; plusieurs fois j'ai été obligé de faire de grands détours pour ne pas tomber entre leurs mains.

—T'ont-ils vu ? fit Jacques Diéras avec inquiétude.

—Il n'y a pas de danger, répliqua Brin-d'Avoine. Seulement, je puis te dire qu'il y en a tout près d'ici et que, par trois fois, j'en ai rencontré ; c'est comme une ligne autour du domaine.

—Il doit y avoir du Goujon là-dessous, murmura Jacques.

—Avant, faut que je vous remette un billet du prince ; il m'a dit de faire comme ça, ensuite je vous expliquerai ce dont il s'agit.

Et Brin-d'Avoine prit, sous le ruban de son large chapeau de feutre un tout petit bout de papier qu'il tendit à Pennors.

Ce billet ne contenait que ces quelques mots :

« Faites pour le mieux Philippe. »

Philippe était le nom de baptême du prince de Talmont.

— Et maintenant, dit René, que faut-il faire ?

— Pour lors, reprit Brin-d'Avoine, vous connaissez l'abbé Sauret, le recteur de Savenay ; il doit être à cette heure dans la prison des bleus, à bord d'un bateau, sur la Loire. Mais paraît qu'on va le descendre de nouveau à terre, pour faire son procès, parce que les bleus veulent lui couper le cou. C'est le jeune M. de la Noué, qui s'est échappé de prison à Nantes, et qui a appris cela au prince ; alors M. Talmont n'a envoyé vers vous pour vous prier de prendre ce que vous pourriez d'hommes, et tâcher de sauver M. le recteur.

— Mais, fit Jacques, il n'y a pas d'hommes ici, il n'y a pas de chouans autour de nous. Il n'y a que des bleus qui traversent à tout instant le pays.

— Cela ne regarde pas le général, interrompit Pennors, il donne un ordre, nous n'avons qu'à l'exécuter sans le discuter, voilà tout.

Puis se retournant vers Brin-d'Avoine :

— Tu vas repartir ?

— Oui, monsieur René, tout de suite, pour porter votre réponse.

— Bien. Tu diras au prince que je ferai pour le mieux, comme il m'ordonne de le faire. Tu lui diras aussi que ma blessure est guérie, et qu'aussitôt ma mission terminée, je retournerai auprès de lui. Va Brin-d'Avoine, et que Dieu te conduise !

Le chouan serra la main que le gentilhomme lui tendait, et disparut dans la fourré.

Andrée, durant toute cette scène, n'avait pas dit un mot. Quand Brin-d'Avoine se fut éloigné, René vint vers elle. Deux larmes coulaient lentement sur les joues pâles de la jeune fille.

— Déjà, fit elle à son fiancé ! Déjà nous séparer ! Nous étions trop heureux !

— Il le faut, chère Andrée. Le service du roi passe avant tout, et cette fois, le service du roi ressemble fort au service de Dieu, puisqu'il s'agit de sauver ce pauvre recteur qui n'a rien fait pour être une victime. Mais je reviendrai, ma chérie, je reviendrai bien vite et nous aurons encore des heures à passer ensemble. Ne pleurez pas, aimée de mon cœur, vous me mettez au désespoir en songeant que mon devoir vous fait souffrir.

— C'est fini, voyez-vous, René fit l'enfant à travers ses larmes. Il n'y a plus de bonheur pour nous . . . pour moi ! Je frémis en songeant à ce que nous pourrions subir encore. C'est fini !

— Non, non, chère, on n'est pas blessé toutes les fois que diable ! J'ai payé à l'attaque de Nantes mon tribut, maintenant vous verrez ; les balles siffleront autour de moi. Je suis invulnérable. Ne me retenez pas, ma chérie, je vous en prie, ne me retenez pas. Je n'aurais pas la force de vous résister et . . . il le faut cependant.

An'lrée s'enfuit à travers le parc en essuyant ses larmes. Une voix secrète lui criaît que ses jours heureux étaient passés.

Était-ce un pressentiment ?

Pennors s'était tourné du côté de Jacques Diéras ; celui-ci regardait son maître ayant une question sur les lèvres ; à la fin il ne put s'empêcher de parler.

— Pour sûr, monsieur René, nous n'allons pas attaquer Nantes tous les deux seuls. Là où la grande armée royale a échoué, nous n'aurions pas la chance de réussir. Comment allez-vous faire, mon maître ?

— Je n'en sais rien. Dieu nous aidera. Mais tout d'abord, il faut agir sans perdre de temps. Tu vas aller me chercher le petit Louic. Ce petit gars-là est futé et rusé ; il est mince comme une belette ; il peut se faufiler partout. Je vais rentrer aux Mainteaux pour prévenir ma mère : dis à Louic de venir m'y trouver. Dès que le soleil sera couché nous partirons pour Nantes, il faut que nous y soyons cette nuit.

Tel était le dévouement des royalistes : toujours prêts à obéir, toujours aux ordres de leurs chefs !

Comme la première fois, Mme de Pennors n'eut point une parole pour retenir son fils ; mais une nouvelle angoisse, plus forte encore que les premières, vint étreindre le cœur de la pauvre femme.

Il fut résolu que René et Jacques se rendraient à Nantes d'un côté, tandis que le petit Louic y pénétrerait par l'autre route. Pennors et son serviteur se cacheraient à l'arrivée chez un ami dévoué, un ancien serviteur de la marquise, qui habitait rue Sain :

Léonard, en plein cœur de Nantes. Ils étaient certains de trouver là un abri sûr. Louic, après s'être fait couper les cheveux, après avoir changé ses habits de paysan contre le costume des ouvriers nantais, s'enquerrait de la prison où l'on allait enfermer l'abbé Sauret ; puis il reviendrait prévenir René et Jacques rue Saint-Léonard, et alors on aviserait.

Louic partit en avant il était enchanté de cette mission de confiance. Le brave enfant courait tout joyeux au milieu des bois, flairant un bleu à cent mètres, et glissant comme un furet à travers les landes et les haies. Quelques heures plus tard, faisant un détour il entra dans Nantes par le faubourg Saint-Donatien.

Pour Pennors et Jacques, ils y arrivaient après mille encombres. Vingt fois ils avaient failli être pris par les patrouilles disséminées autour de Kermarc, ou découverts par les sentinelles isolées qui gardaient les carrefours. La porte de la maison de la rue Saint-Léonard leur fut ouverte. C'était un ancien meunier qui habitait là ; il devait sa fortune à Mme de Kermac, et n'avait point oublié les services rendus. Il se nommait Garec, avait une femme jeune et gentille, royaliste dans l'âme, qui fut heureuse de venir en aide à ceux qui se présentaient sous le nom de la marquise. Garec et sa femme risquaient cependant leur tête. La République ne plaisantait pas avec ceux qui donnaient asile aux brigands. Ils étaient déclarés traîtres à la patrie, et on les envoyait à la guillotine.

Pennors et son fidèle Jacques restèrent cachés toute la journée. Louic n'avait pas reparu. Vers le soir le petit chouan arriva ; il avait le renseignement demandé ; il était temps ; le vieux recteur avait été transféré, le jour même, de la *Thérèse* à la prison de Bouffay.

Faire évader un prisonnier du Bouffay, en plein Nantes, ce n'était pas petite affaire. Pour accomplir cette mission, ils étaient trois : René, son fidèle Jacques, et le petit Louic qui n'aurait voulu céder sa place à personne.

Tous les trois sortirent sur l'heure pour aller inspecter les abords de la prison.

Il avaient franchi la rue du Moulin, lorsque, arrivés au coin de la Rue du Soleil, Jacques, ne put retenir un cri étouffé.

— Voyez ! s'écria-t-il en saisissant le bras de René.

Une lune étincelante éclairait, cette nuit-là, les rues de Nantes ; Un mauvais temps, s'il en fut, pour mener à bien l'expédition dont était chargé Pennors.

Ce qui venait de faire pousser un cri de surprise à Jacques Diéras, c'était une grande enseigné blanche, qui s'étalait au-dessus d'une boutique de cordonnier. Sur cette enseigné écrite en lettres énormes, on pouvait lire, grâce à la clarté de la lune :

SOULIERS PATRIOTIQUES
CONFECTIONNÉS PAR LE SANS-CULOTTE
MARIUS BOUTON,
AVEC LA PEAU DES CHOUANS
ET DES ARISTOCRATES

— Voyez ! s'était écria Jacques, en saisissant le bras de Pennors, voyez ce qu'ils osent, les misérables ! Ils commettent tous les sacrilèges ; ils profanent jusqu'au corps de leurs ennemis ! Ah les gredins, les . . .

Il n'eut pas le temps d'achever, la porte de la boutique venait de tourner sur ses gonds, et un petit homme, coiffé d'un bonnet rouge, couvert d'une uniforme ridicule et tenant à la main un énorme tromblon, apparut sur le seuil.

C'était Bouton.

Marius Bouton avait trouvé moyen de se donner un nouveau lustre, de se décerner un nouveau brevet de sans-culottisme aux yeux des révolutionnaires de Nantes. Il avait eu l'idée ingénieuse de faire tanner, par des gredins de son espèce, des peaux de suppliciés, et de les utiliser, au point de vue de la cordonnerie. C'était neuf, c'était charmant, et ce devait avoir un réel succès chez les bandes abruties et féroces qui terrorisaient la France. La frayeur qu'inspirait Bouton était telle, d'ailleurs, que nombre d'afolés se rendaient chez lui, et lui achetaient des souliers pour obtenir un certificat de civisme.

Il ne faut pas croire, cependant, que Marius Bouton fût le créateur et l'unique promoteur de cette ignoble spécialité ; dans plusieurs grandes villes et notamment à Rennes, Michelet lui même l'avoue, on vendait des souliers faits avec la peau des aristocrates.

En même temps que Bouton apparurent quatre sans-culottes en guenilles, qui escort-

taient cet important personnage. Ils étaient tous, y compris leur chef, légèrement émus.

—Citoyens, fit le savetier, vous allez m'aider à placer les barres en travers de la porte, car il ne faut pas, par ces temps troublés, laisser ouverte la nuit la demeure d'un patriote, surtout celle-ci ; des aristocrates pourraient s'y faufiler pour chercher la dépouille de quelqu'un des leurs.

—Il serait malin, répliqua l'un des hommes en ricanant, celui qui, dans le tas, reconnaîtrait les siens.

Les compagnons du savetier barraient la porte, tout en fredonnant un "ça ira" aviné.

—M'est avis, s'écria Marius Bouton entre deux hoquets, que nous avons fêté ce soir un peu longuement et la déesse Raison et le divin Bacchus. Nous avons cependant affaire et du bon travail !

—Bah ! répliqua un sans-culotte, la compagnie Marat, qui est de garde à Bouffay, attendra bien que nous et les nôtres la relevions.

Au nom de Bouffay, René avait saisi la main de Jacques Diéras ! . . . Le Bouffay, c'était la prison où était enfermé le recteur de Sauvenay.

Les barres étaient mises. Bouton, su vi de ses acolytes, descendit jusqu'au quai la rue de la Poissonnerie, en beuglant la *Marseillaise*, sans respect pour le sommeil des habitants de Nantes.

Pennors et ses compagnons les perdirent bientôt de vue.

Les royalistes sortirent alors de cette cachette, et suivirent le chemin qu'avaient pris le savetier et sa bande. Qu'allaient-ils faire là ? Il n'aurait su le dire, ils n'avaient ni plan, ni projet ; un instinct les poussait vers le Bouffay. Malgré eux, ils éprouvaient le désir de se rapprocher de celui qu'ils voulaient sauver.

Arrivés sur la quai du Bouffay, en face de la prison, ils remarquèrent un mouvement tumultueux devant la porte. La compagnie Marat, qui descendait la garde, était relevée par le bataillon de garde civique que commandait Bouton.

Bouton était très occupé ; Bouton cumulait ; il allait du tire-pied patriotique au commandement militaire. A peine lui restait-il le temps de boire ; aussi, quand il s'y mettait prenait-il des libations doubles.

René et Jacques s'étaient de nouveau dissimulés derrière un tas de barriques entassées sur le port. La compagnie Marat se mettait en mouvement.

Ce fut au tour de Louïc de pousser un cri de surprise.

—M'sieu René ! m'sieu René, fit-il à mi-voix. Vous ne le voyez pas, le traître ! le lâche ! le bandit ! . . . l'enfant écumait.

—Tais-toi donc, lui dit Jacques en lui mettant la main sur la bouche, tu vas nous faire découvrir.

Mais un commandement prononcé d'une voix brève et claire le fit tressaillir à son tour.

—Bonté de Dieu ! et il se signa, c'est tout de même ce gueux de garde ! . . . Quand je pense que je n'ai jamais eu la chance de pouvoir envoyer une balle à ce Nicolas de malheur ! Le voyez vous, m'sieu René ! Le voilà officier des bleus à cette heure, et il va assassiner et piller ceux qui lui ont donné pain et asile.

—Oui, dit tristement René, je le vois. Mais il y a une chose qui me console cependant, c'est que, s'il y a des traîtres, il n'y en a pas chez nous. Celui-là n'est pas un Breton, c'est un aventurier ; on ne sait d'où il venait. Ça n'a pas de patrie. . . Chez nous, n'est-ce pas, Jacques, n'est-ce pas, Yves, on aime mieux mourrir que de trahir son roi ?

—C'est égal, murmura Jacques, je voudrais bien avoir une conversation particulière avec ce paroissien-là. Tenez, m'sieu René, je lui ferai passer le goût du pain, j'en suis sûr, et je vous prie de croire que je ne ferai pas dire une messe pour le repos de son âme.

‡ Laissons Pennors et ses deux compagnons cherchant un moyen pour arriver à sauver leur cher recteur, et suivons encore, si vous voulez bien, le commandant savetier, qui, entouré de son état-major, vient de pénétrer dans la prison. Son bataillon, qui l'attendait depuis longtemps devant la porte, l'a salué d'acclamations enthousiastes, puis on a formé les faisceaux, et, après avoir posé les sentinelles, les gardes civiques, prenant modèle sur leur chef, ne songent plus qu'à se livrer à la joie.

(Suite au prochain numéro)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

CHANSONNETTE

Paroles de F. H. MARTIGNY.

Musique de FRÉDÉRIC BOISSIÈRE.

ALLEGRETTO.

Très modéré.

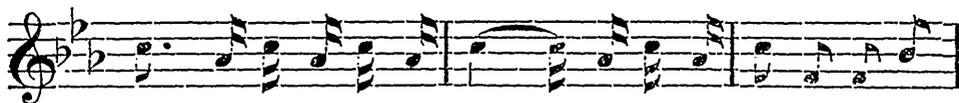
1^{er}
COUPLET.



Trois bé-bés blonds, pour ju-ger leur pou -



pé - e, Se cons - ti - tuent en tri - bu - nal: On lui re -



proche u - ne folle é - qui - pé - e, Un crime hor - ri - ble, sans é -



gal! Quoi! dit l'aî - né, sur nos ca-hiers de clas-se, Vous ren-ver-



sâ - tes l'en - cri - er! Quel-le noir-cœur!... oh! sans pi-tié ni



grâ - ce, Les ju - ges vont vous châ - ti - er!

REFRAIN. *a tempo.*



Cha - cun sait que la jus - ti - ce Dé - cou - vre tous les for - faits ; Pour



elle, elle a la po - li - ce, Et ne se trom - pe ja - mais.

2

Que faisiez-vous pendant la matinée,
D'aujourd'hui treize février ?
On vous a vue attentive, obstinée,
Rôder autour de l'encrier...
Vous vous taisez !... implorant l'indulgence,
Je crois que vous baissez les yeux...
Avouez-vous ? Ah ! pour votre défense,
C'est ce qui conviendrait le mieux !
Au refrain.

3

Mais la poupée est muette, immobile,
L'œil calme, l'air outrecuidant ;
Pour avocat on lui choisit Emile,
Frère cadet du président.
" Ce n'est pas nous, dit-il plein d'éloquence,
Je veux l'acquittement formel !
Voyez ce front où brille l'innocence,
Est-ce celui d'un criminel ? "
Au refrain.

4

Le tribunal à présent délibère...
Si jeune ! fait l'un, c'est honteux !
Oui, mais dit l'autre, elle n'eut pas de mère
Pour rendre son cœur vertueux.
Une leçon, opine le troisième,
Est de toute nécessité.
Et la poupée est du dessert qu'elle aime
Privée à l'unanimité.
Au refrain.

4

A ce moment, au milieu du prétoire,
Tombe un acteur inattendu,
Un gros chat blanc, dont la patte encor noire
Atteste le flot répandu.
" C'est lui ! c'est lui ! voilà le vrai coupable !
Le gueux ! qu'on l'arrête à l'instant ! "
Mais le chat fuit en bousculant la table.
L'avocat rit en répétant :
Au refrain.

SI J'ÉTAIS JEUNE GARÇON

Conseils aux jeunes gens des deux sexes

Inutile de dire que j'ai été jeune garçon puisqu'on est jeune avant d'être vieux.

J'ai été très aimant et j'ai aimé plusieurs jeunes filles les unes après les autres, et il m'a fallu, bien malgré moi, je l'avoue, rester vieux garçon ; c'était ma triste destinée—Des femmes me disent que je ne suis pas encore vieux garçon, mais passons.

J'ai acquis de l'expérience dans la vie des jeunes gens, et aussi, j'ai connu le caractère des jeunes filles. Celles-ci sont en général un peu capricieuses dans leurs amours. Les garçons, de leur côté, sont un peu égoïstes ; quelques-uns le sont même beaucoup et ne tiennent pas toujours la ligne de conduite qu'ils devraient tenir à l'égard d'une jeune fille. Il y a des garçons qui prennent plaisir à en faire croire à une jeune fille pour l'empêcher d'aimer quelqu'un qui la marierait, ou pour la seule satisfaction de remporter une victoire d'amour, et ensuite ils l'abandonnent après avoir brisé l'avenir de la trop naïve jeune fille.

Je considère cette manière d'agir comme un acte criminel et si je faisais des lois, j'imposerais une forte punition à ceux qui s'en rendraient coupables. Je conseille donc aux garçons de ne pas commettre cette erreur qui est loin de leur attirer l'estime des gens bien pensants et qui ne peut que leur donner des remords si un jour ils reconnaissent leur faute.

SI J'ÉTAIS JEUNE GARÇON

Je chercherais une fille remplie de qualités et je ne la tromperais pas d'une seule parole. Si je ne l'aimais pas ou si je n'avais pas l'intention d'en faire ma femme je ne la fréquenterais pas de peur de lui faire perdre l'occasion d'épouser un garçon qui la rendrait heureuse. Je n'ai pas à me reprocher la conduite que j'ai tenue à l'égard des jeunes filles que j'ai fréquentées, et, si je jette un coup d'œil sur mon passé, je me flatte de cette conduite, mais elles, je n'ai pas d'éloges à leur faire pour celle qu'elles ont tenue à mon égard. Je leur ai pardonné leur infidélité, sans croire que j'avais le droit de m'adresser à une autre pour la tromper.

Les fautes et mêmes les infidélités d'une jeune ou vieille fille n'excusent pas un garçon de tromper celle dont il est aimé, jusqu'au point de lui briser son avenir

SI J'ÉTAIS JEUNE GARÇON

Je serais très respectueux pour celle que je fréquenterais et je lui donnerais les conseils d'un frère ; je la mettrais en garde contre les dangers auxquels est exposé une jeune fille durant la vie. Si elle était intelligente, elle me comprendrait et il me semble qu'elle m'aimerait davantage. Je ne la conduirais que dans les soirées où n'y a que des plaisirs honnêtes et que dans les bons théâtres, mais jamais au bal ni dans des endroits où elle pourrait apprendre des choses qu'une jeune fille doit ignorer.

Une jeune fille a quelquefois des tentations pour des plaisirs qu'elle ne croit pas mauvais ; il lui faut alors quelqu'un pour la conseiller. Je tâcherais d'être ce quel qu'un-là au risque de perdre l'amour qu'elle aurait pour moi et même de m'attirer sa haine. Si elle n'aimait moins à cause des bons conseils que je lui donnerais je constaterais qu'elle ne me convient pas et je n'aurais pas de chagrin de la perdre.

On dit que la plupart des filles n'apprécient pas les qualités d'un jeune homme et qu'elles aimeraient autant un libertin qu'un jeune homme honnête et rempli de bonnes qualités ; cela est malheureusement vrai pour plusieurs, mais un jeune homme orgueilleux de lui-même ne doit pas fréquenter celles-là et encore moins y choisir sa femme, s'il veut être heureux lorsqu'il sera marié.

Cherchez une fille de qualités—il n'en manque pas—qui veut s'élever au rang qu'elle pourra occuper dans la société, mais ne mariez pas celle dont les exigences seront plus fortes que vos moyens, et ne mariez-vous pas tant que vous ne gagnerez pas suffisamment pour satisfaire les goûts de votre femme. Celle qui vous aime vous dira peut-être : "Je sais que tu es pauvre, mais cela ne fait rien, puisque je t'aime." N'écoutez pas ces belles paroles, parce que beaucoup de femmes les oublient lorsqu'elles sont malheureuses par

la pauvreté de leur mari. Et si vous vous mariez, tâchez de vous assurer que celle que vous aurez choisie n'aime que vous et soyez certain que vous-même n'en aimez pas d'autre.

Moi je voudrais une femme intelligente, fière et orgueilleuse, mais pas trop exigeante. Une femme intelligente est généralement fière, elle cherche à s'élever et elle sait faire honneur à son mari ; elle élève ses enfants dans une éducation chrétienne et elle leur enseigne le savoir-vivre.

Ayez à cœur que le bonheur règne dans votre ménage, pour cela il vous faut être prudent dans le choix de votre femme. Je pourrais dire la même chose à celles qui aspirent à prendre un mari ; mais ma foi, à quoi bon, si elles n'apprécient pas les qualités d'un jeune homme vous ne leur ferez jamais croire que celui qu'elles aiment est inférieur à un autre ; elles se font toutes sortes d'illusions, elles se voient déjà grandes dames lorsqu'elles s'appelleront madame X... , elles ne songent pas que celui qu'elles aiment ne pourra leur donner une maison bien meublée et les toilettes qu'elles voudront avoir, et lorsque cela manque à la femme, les regrets de la plupart d'entre elles remplacent l'amour pour le mari et alors, adieu le bonheur et la paix du ménage. On voit cela souvent. Cela s'explique : la jeune fille est naïve, elle est illusionnée. Le jeune homme doit être plus sérieux et voir dans l'avenir.

SI J'ÉTAIS JEUNE GARÇON

Et si je désirais me marier, je considérerais mon caractère et mes goûts, et s'ils n'étaient pas ce qu'ils devraient être pour rendre une femme heureuse, je chercherais à les corriger avant de me marier et si je ne pouvais réussir, je ne me marierais pas. Une jeune fille devrait également faire de même.

Permettez-moi de vous raconter quelques-unes de mes aventures amoureuses ; cela vous sera sans doute, de quelque utilité dans vos fréquentations.

J'ai aimé une jeune fille, mais elle ne m'aimait pas. Je me suis dit : il faut que je sache pourquoi. Je me mis à étudier ses goûts. J'ai cru qu'elle me trouvait trop sage et je lui ai fait avouer—ce qu'elle fit naïvement—qu'elle aimait qu'un garçon fasse *un peu la vie*. Inutile de vous dire que de ce jour-là nos relations ont cessé. Quelque temps après

j'appris qu'elle aimait un garçon ivrogne ; quelques jours plus tard je fus témoin du déshonneur qu'il lui fit en présence d'un grand nombre de personnes, mais elle l'aimait, il *faisait la vie*.

Ce n'est pas flatter pour moi d'avouer que j'ai aimé une jeune fille de ce caractère, mais j'étais jeune alors et j'étais loin de croire qu'une fille pouvait avoir des goûts comme ceux-là. Cela fait voir qu'en effet, il y a des filles auprès desquelles les qualités d'un jeune homme ne valent rien, et que les défauts des autres ne leur font pas peur. Aujourd'hui je sais ce qui inspire à certaines filles un amour qui fera le malheur de toute leur vie.

J'en ai aimé une autre, je croyais qu'elle était intelligente. Je songeais à la marier. Un bon jour il m'arrive un rival, c'était un garçon plein de qualités et il pouvait rendre une femme heureuse. Je fus mis de côté sans cérémonie. Quelque temps après, il fit la demande en mariage, il fut accepté ; il était heureux, mon pauvre rival ! Il lui donna l'anneau nuptial, et elle commença son trousseau de noces. Peu après, il arriva un deuxième rival et contrairement au premier il n'avait pas de position, mais il était joli—il paraît que rien ne vaut comme la beauté d'un jeune homme pour certaines filles d'Eve—il fit une demande en mariage à la fiancée, et mon rival eut mon sort, c'est-à-dire qu'il fut mis de côté de la même manière que je l'avais été, mais elle eut la gentillesse de lui rendre l'anneau qui devait les unir à jamais.

Quelques jours après je rencontrai mon rival, nous étions bons amis, et il me dit : " Crois-tu que la Providence nous a aimés pour nous sauver d'une pareille volage." Il n'avait pas l'air chagrin. Et notre volage n'a pas été heureuse dans son ménage, elle me l'a avoué quelques années plus tard, et elle ajouta : J'ai fait une erreur avant de me marier et Dieu suit quand je l'aurai payée. Ici j'attire l'attention de celles qui n'apprécient pas les qualités d'un jeune homme et qui n'écoutent que des sentiments pour un amour qu'elles regretteront lorsqu'elles seront mariées.

J'en ai aimé une troisième, elle était très jolie, très intelligente et très instruite, tout cela me plaisait beaucoup, mais elle était aussi très exigeante. J'ai essayé d'améliorer ma position, mais voyant que je ne pourrais satisfaire ses goûts, mes espérances s'envolaient, et

ello eut la gentillesse de me demander de cesser de la fréquenter. J'y avais déjà songé. Nous nous sommes séparés, mais nous sommes restés bons amis.

Enfin, j'en ai aimé une quatrième, à mes yeux elle était charmante et elle possédait toutes les qualités pour se faire aimer. Elle m'encouragea de l'aimer, m'assurant que je n'avais personne à craindre, que son amour n'était engagé à personne—elle m'aimait gros comme son petit cœur—je cru à sa parole comme un naïf, il me semblait qu'un mensonge ne pouvait sortir de sa bouche. Ce fut celle que j'ai le plus aimée, je l'adorais et il me semblait voir naître des fleurs sous ses pas. J'en aurais fait la femme la plus heureuse. Cependant l'ingrate était promise à un homme qui, je puis le dire sans prétention et sans vouloir froisser qui que ce soit, m'était inférieur sous plus d'un rapport. Elle fut bien forcée, plus tard, d'admettre qu'elle m'avait trompé, mais en m'offrant un prétexte qui n'était pas acceptable et que je n'ai pu accepter. Sa conduite à mon égard n'était pas flatteuse pour moi, cependant, je lui ai conservé mes sympathies et elle m'a donné sa haine. Est-ce parce que je l'ai aimée ? si elle m'avait permis de lui parler je le lui aurais demandé.

Dans quel but m'a-t-elle trompé ? je ne vous le dirai pas, mais elle n'en est pas excusable. Cela fait voir qu'en amour comme en affaires il faut être prudent.

Elle n'est pas encore mariée et Dieu sait quand elle se mariera, celui qu'elle aimait l'ayant abandonnée. Elle fut ainsi punie pour avoir abusé de ma trop grande confiance dont elle était indigne.

Inutile de dire qu'après avoir été ainsi trompé je n'ai pas le courage d'en aimer une autre. Cependant je suis désireux de me marier parce que je suis aimant et je serais heureux de donner toute mon affection à une femme. Mais je promets que je ne me ferai plus prendre faute de prudence.

Je cite ces faits comme exemples et pour aider mes jeunes amis à être prudents dans leurs amours, surtout si, comme moi, ils sont aimants et affectueux.

Les peines d'amour sont celles qui déchirent le plus le cœur ; ne vous s'y exposez pas. Un garçon oublie plus facilement celle qui ne l'aime pas qu'une jeune fille peut le faire, parce qu'elle n'a pas les distractions du jeune homme.

J'ai souvent entendu dire par les filles d'Ève qui parlaient de ceux qu'elles aimaient : " Je sais que c'est mon malheur

de l'aimer, mais je ne puis en raisonner un autre." C'est le plus mauvais sentiment qu'une fille peut avoir.

L'une de celles qui m'avaient tenu ce langage a suivi les conseils que je lui ai donnés alors. Je ne l'ai revue qu'une fois, sans après, elle ne pouvait cesser de me remercier de mes conseils ; elle s'est mariée et elle était heureuse. Elle a dit : " Bien stupides sont celles qui perdent leur temps à aimer ou à espérer d'un garçon quand l'indifférence de celui-ci prouve aucun amour pour elles ou qui ne peut avoir une position qui lui permette de se marier et de rendre une femme heureuse." Et elle avait raison.

Toute fille devrait s'efforcer d'oublier, sans retard, celui qu'elle aime, dès qu'elle commence à s'apercevoir que la conduite de celui-ci à son égard lui prouve de l'indifférence et non de l'amour.

On voit des filles âgées qui commettent la folie de persister à aimer celui qui a su gagner leur cœur, mais qui ne leur prouve plus que de l'indifférence, ou qui n'ont aucun avenir, et elles s'exposent par cette persévérance, à rester filles toute leur vie. Vous me direz : " Cela est de la fidélité." Oui, une bien triste fidélité pour celle qui en est la victime. Mais si je vous demande : " Pourquoi être fidèle à celui qui ne l'est pas, qui ne craint pas de briser le bonheur de toute votre vie et qui n'a pas même une garantie à vous offrir que vous serez heureuse lorsque vous serez sa femme ?" que me répondrez vous ?

Je cite encore ce fait pour montrer à celles qui sont ancrées dans cette persévérance qu'elles brisent elles-mêmes leur avenir, et pour faire voir aux garçons leurs torts de se faire aimer d'une fille pour la seule satisfaction d'être aimé et pour l'abandonner ensuite.

Oh ! si elle avait connu votre mauvaise intention, si elle n'avait pas cru à vos fausses promesses, elle aurait donné son cœur à un autre, et ce cœur qu'elle a rempli d'amour pour vous ne souffrirait pas de la douleur causée par votre infidélité. Elle se serait mariée et elle serait heureuse.

Je vous entends ici me dire : " Tant pis pour elle si elle espère encore quand elle s'aperçoit de mon indifférence." Mais cela ne vous excuse pas de l'avoir trompée.

Si j'étais jeune fille, ou vieille fille, comme vous voudrez, rien ne me ferait plus plaisir que de me venger de celui qui m'aurait trompée en lui faisant voir que

je puis être aimée par un autre et j'oublierais bientôt l'infidèle.

Quand une fille persiste à aimer celui qui l'a trompée croyant qu'il l'aime encore et qu'elle refuse d'en aimer un autre, elle n'a plus le droit de le blâmer de l'avoir trompée. Tant pis pour elle, en effet, si ses folles espérances et ses illusions la condamnent à rester fille pour le reste de ses jours.

Dans ce cas-ci, une fille fait preuve de non-intelligence, parce qu'elle devrait comprendre que si celui qui a déjà eu l'occasion de connaître et de juger son caractère, cesse de la fréquenter, c'est parce qu'il n'a pas d'amour pour elle et qu'il n'en aura pas plus tard. On voit rarement un garçon revenir à celle qu'il a abandonnée faute d'amour, surtout si elle lui a donné quelques libertés.

La naïveté fait le malheur de bien des filles, et certains garçons en abusent.

Lorsqu'ils veulent abandonner celle qu'ils n'aiment plus ou qu'ils n'ont peut-être jamais aimée, ils trouvent toujours un prétexte pour faire excuser leur conduite, et la fille naïve se croit toujours aimée et elle se dit : il reviendra et je n'en aimerai pas d'autre.

Comment une fille peut-elle espérer ramener à elle celui qu'elle a perdu, si elle commence par lui faire voir qu'elle manque d'énergie en se montrant insouciant de son intérêt et de son avenir. Et celui qui n'a plus l'intention de revenir à sa Dulcinée d'autrefois, doit bien rire d'avoir gagné son cœur en lui parlant de mariage ou par d'autres promesses, pour la faire croire à un amour qu'il n'a jamais eu pour elle.

Si les jeunes gens comprenaient le mal qu'ils font en abusant de la confiance d'une fille pour la faire croire à un amour qui n'existe pas, ils rougiraient de leur conduite.

On dit souvent : Les garçons sont trompeurs, les filles sont trompeuses. Sauf quelques exceptions, les deux sont vrais, c'est pourquoi on devrait être prudent. Un garçon ne devrait pas s'exposer à aimer une fille quand il sait qu'elle a trompé quelqu'un volontairement, et il en est de même d'une fille.

Dans le prochain numéro je dirai ce que je ferais si j'étais marié.

Ayant connu beaucoup de malheureux et de malheureuses par leurs imprudences dans leurs amours, garçons et filles, j'ai

voulu vous mettre en garde contre ce qui peut briser le bonheur auquel vous avez le droit d'aspirer. Les conseils que je vous donne dans ce qui précède ne sont pas sans importance pour vous, et cependant je crains qu'ils ne soient suivis, mais si vous savez les comprendre et les mettre en pratique, vous y trouverez votre intérêt et vous en saurez gré à

UN CÉLIBATAIRE.

LA MESSE DES OMBRES

CONTE DE NOEL

Voici ce que le sacristain de l'église Sainte-Eulalie, à la Neuville-d'Aumont, m'a conté sous la treille du Cheval-Blanc, par une belle soirée d'été, en buvant une bouteille de vin vieux à la mémoire d'un mort très à son aise, qu'il avait le matin même porté en terre avec honneur, sous un drap semé de belles larmes d'argent :

Catherine Fontaine était une vieille demoiselle qu'il lui souvenait d'avoir vue quand il était enfant. Je ne serais point étonné qu'il y eût encore dans le pays jusqu'à trois vieillards qui se rappellent avoir ouï parler d'elle, car elle était très connue et de bon renom quoique pauvre.

Elle habitait, au coin de la rue aux Nonnes, la tourelle que vous pouvez encore voir et qui dépend d'un vieil hôtel à demi détruit qui regarde sur le jardin des Ursulines. Il y a sur cette tourelle des figures et des inscriptions à demi effacées. Le défunt curé de Saint-Eulalie, M. Levasseur, as-urait qu'il est dit en latin que *l'amour est plus fort que la mort*. Ce qui s'entend, ajoutait-il, de l'amour divin.

Catherine Fontaine vivait seule dans ce petit logis. Elle était dentellière. Vous savez que les dentelles de nos pays étaient autrefois très renommées. On ne lui connaissait ni parents ni amis. On disait qu'à dix-huit ans elle avait aimé le jeune chevalier d'Aumont-Cléry, à qui elle avait été secrètement fiancée. Mais les gens de bien n'en voulaient rien croire, et ils disaient que c'était un conte qui avait été imaginé parce que Catherine Fontaine avait plutôt l'air d'une dame que d'une ouvrière, qu'elle gardait sous ses cheveux blancs les restes d'une grande beauté, qu'elle avait l'air triste, et qu'on lui voyait au

doigt une de ces bagues sur lesquelles l'orfèvre a mis deux petites mains unies et qu'on avait coutume, dans l'ancien temps, d'échanger pour les fiançailles. Vous saurez tout à l'heure ce qu'il en était.

Catherine Fontaine vivait saintement. Elle fréquentait les églises et, chaque matin, quelque temps qu'il fit, elle allait entendre la messe de six heures à Sainte-Eulalie.

Or, une nuit de décembre, tandis qu'elle était couchée dans sa chambrette, elle fut réveillée par le son des cloches; ne doutant point qu'elles ne sonnassent la messe première; la pieuse fille s'habilla et descendit dans la rue où la nuit était si sombre qu'on ne voyait point les maisons et que pas une lueur ne se montrait dans le noir. Et il y avait un tel silence dans ces ténèbres que pas seulement un chien n'aboyait au loin et qu'on s'y sentait séparé de toute créature vivante. Mais Catherine Fontaine, qui connaissait chaque pierre où elle posait le pied et qui aurait pu aller à l'église les yeux fermés, atteignit sans peine l'angle de la rue des Nonnes et de la rue de la Paroisse, là où s'élève la maison de bois qui porte un arbre de Jessé, sculpté sur une grosse poutre. Arrivée à cet endroit, elle vit que les portes de l'église étaient ouvertes et qu'il en sortait une grande clarté de cierges. Elle continua de marcher, et ayant franchi le porche, elle se trouva dans une assemblée nombreuse qui emplissait l'église. Mais elle ne reconnaissait aucun des assistants, et elle était surprise de voir tous ces gens vêtus de velours et de brocart, avec des plumes au chapeau, et portant l'épée à la mode des anciens temps. Il y avait là des seigneurs qui tenaient de hautes cannes à pommeau d'or et des dames avec une coiffure de dentelle attachée par un peigne en diadème. Des chevaliers de Saint-Louis donnaient la main à des dames qui cachaient sous l'éventail un visage peint, dont on ne voyait que la tempe poudrée et une mouche au coin de l'œil! Et tous, ils allaient se ranger à leur place sans aucun bruit, et l'on n'entendait, tandis qu'ils marchaient, ni le son des pas sur les dalles, ni le frottement des étoffes. Les bas-côtés s'emplissaient d'une foule de jeunes artisans, en veste brune, culottes de basin et bas blancs, qui tenaient par la taille des jeunes filles très jolies, roses, les yeux baissés. Et, près des bénitiers, des paysannes en jupe rouge, le corsage lacé, s'asseya-

ant par terre avec la tranquillité des animaux domestiques, tandis que des jeunes gars, debout derrière elles, ouvraient de gros yeux en tournant entre leurs doigts leur chapeau. Et tous ces visages silencieux semblaient éterniser dans la même pensée, douce et triste. Agenouillée à sa place coutumière, Catherine Fontaine vit le prêtre s'avancer vers l'autel, précédé des deux desservants. Elle ne reconnut ni le prêtre, ni les clercs. La messe commença. C'était une messe silencieuse où l'on n'entendait point le son des lèvres qui remuaient, ni le tintement de la sonnette vivement agitée. Catherine Fontaine se sentait sous la vue et sous l'influence de son voisin mystérieux, et, l'ayant regardé sans presque tourner la tête, elle reconnut le jeune chevalier d'Aumont-Cléry, qui l'avait aimée et qui était mort depuis quarante-cinq ans. Elle le reconnut à un petit signe qu'il avait sous l'oreille gauche et surtout à l'ombre que ses cils noirs faisaient sur ses tempes. Il était vêtu de l'habit de chasse, rouge, à galons d'or qu'il portait le jour où l'ayant rencontrée dans le bois de Saint-Léonard, il lui avait demandé à boire et pris un baiser. Il avait gardé sa jeunesse et sa bonne mine. Son sourire montrait encore des dents de jeune loup. Catherine lui dit tout bas :

— Monseigneur, qui fûtes mon ami, Dieu vous ait en sa grâce! Puisso-til m'inspirer enfin le regret du péché que j'ai commis avec vous; car il est vrai qu'en cheveux blancs et près de mourir je ne me repens pas encore de vous avoir aimé. Mais, ami défunt, mon beau seigneur, dite-moi quels sont ces gens à la mode du vieux temps qui entendent ici cette messe silencieuse.

Le chevalier d'Aumont-Cléry répondit d'une voix plus faible qu'un souffle et pourtant plus claire que le cristal :

— Catherine, ces hommes et ces femmes sont des âmes du purgatoire qui ont offensé Dieu en prêchant comme nous par l'amour des créatures, mais qui ne sont point pour cela retranchées de Dieu, parce que leur péché fut, comme le nôtre, sans malice. Tandis que, séparés de ce qu'ils aimaient sur la terre, ils se purifient dans le feu lastral du purgatoire, ils souffrent les maux de l'absence, et cette souffrance est pour eux la plus cruelle. Ils sont si malheureux qu'un ange du ciel prend pitié de leur peine d'amour. Avec la permission de Dieu, il réunit chaque année, pendant une heure de nuit, l'ami à l'amie dans

leur église paroissiale, où il leur est permis d'entendre la messe des ombres en se tenant par la main. Telle est la vérité. S'il m'est donné de te voir ici avant ta mort, Catherine, c'est une chose qui ne s'est pas accomplie sans la permission de Dieu.

Et Catherine Fontaine lui répondit :

— Je voudrais bien mourir, pour redevenir belle comme aux jours, mon défunt seigneur, où je te donnais à boire dans la forêt.

Pendant qu'ils parlaient ainsi tout bas, un chanoine très vieux faisait la quête et présentait un grand plat de cuivre aux assistants qui y laissaient tomber tour à tour d'anciennes monnaies qui n'ont plus cours depuis longtemps : écus de six livres, florins, ducats et ducatoons, jacobus, nobles à la rose, et les pièces tombaient en silence. Quand le plat de cuivre lui fut présenté, le chevalier mit un louis qui ne sonna pas plus que les autres pièces d'or ou d'argent.

Puis le vieux chanoine s'arrêta devant Catherine Fontaine, qui fouilla dans sa poche sans y trouver un liard. Alors, ne voulant refuser son offrande, elle détacha de son doigt l'anneau que le chevalier lui avait donné la veille de sa mort, et le jeta dans le bassin de cuivre. L'anneau d'or en tombant sonna comme un lourd battant de cloche et, au bruit retentissant qu'il fit, le chevalier, le chanoine, le célébrant, les clercs, les dames, les cavaliers, l'assistance entière s'évanouit ; les cierges s'éteignirent et Catherine Fontaine demeura seule dans les ténèbres.

Ayant achevé de la sorte son récit, le sacristin but un grand coup de vin, resta un moment songeur et puis reprit en ces termes :

— Je vous ai conté cette histoire telle que mon père me l'a contée maintes fois, et je crois qu'elle est véritable parce qu'elle est conforme à tout ce que j'ai observé des mœurs et des coutumes particulières aux trépassés. J'ai beaucoup pratiqué les morts depuis mon enfance et je sais que leur usage est de revenir à leurs amours.

C'est ainsi que les morts avaricieux errent, la nuit, près des trésors qu'ils ont cachés de leur vivant. Ils font bonne garde autour de leur or ; mais les soins qu'ils se donnent, loin de leur servir tournent à leur dommage, et il n'est pas rare de découvrir de l'argent enfoui dans la terre en fouillant la place hantée par un fantôme.

De même les mariés défunts viennent tourmenter, la nuit, leurs femmes mariées en secondes noces, et j'en pourrais nommer qui, morts, ont mieux gardé leurs épouses qu'ils n'avaient fait vivants.

Ceux-là sont blâmables, car, en bonne justice, les défunts ne devraient point faire les jaloux. Mais je vous rapporte ce que j'ai observé, c'est à quoi il faut prendre garde quand on épouse une veuve. D'ailleurs, l'histoire que je vous ai contée est prouvée dans la manière que voici :

Le matin, après cette nuit extraordinaire, Catherine Fontaine fut trouvée morte dans sa chambre. Et le suisse de Sainte-Eulalie trouva dans le plat de cuivre qui servait aux quêtes une bague d'or avec deux mains unies. D'ailleurs, je ne suis pas homme à faire des contes pour rire. Si nous demandions une autre bouteille de vin !

ANATOLE FRANCE.

(Des *Lueurs d'Aurore*)

CELLE QUE J'AIME

STANCES LIBRES A LA PLUS CHÈRE

Celle que j'aime, elle est chérie,
La brune enfant aux grands yeux doux.
Et son amour n'est point jaloux :
Elle est ma seule idôlâtrie !
N'était mon Dieu, l'âme attendrie,
Je tomberais à ses genoux !
Celle que j'aime, elle est chérie !

Celle que j'aime est admirée
De mon esprit qui la comprend.
L'affection qu'elle me rend
Ne saurait être comparée !
Pour sa belle âme révérée,
Pleine d'amour, si pur et grand,
Celle que j'aime est admirée !

Celle que j'aime est désirée
Avec ardeur d'un cœur aimant
Et qui soupire chaste-ment
Pour son épouse idôlâtrée !
Quand voudra-t-elle, l'Adorée,
Le posséder entièrement ?
Celle que j'aime est désirée !

Celle que j'aime est respectée
Comme un trésor bien précieux :
Auge divin, beauté des cieus
Qui fut à la terre prêtée !

Par mon cœur à jamais fêtée,
En un culte délicieux,
Celle que j'aime est respectée !

Celle que j'aime est vénérée :
Tabernacle qui doit, un jour,
Garder l'espoir de mon amour :
Ecrin précieux, arche sacrée !
Puisque toujours bien honorée,
Je veux l'estimer sans détour,
Celle que j'aime est vénérée !

Celle que j'aime est bien-aimée :
Et c'est ainsi jusqu'à jamais !
Car, lorsque, déjà, je l'aimais,
Elle me vient, l'âme enflammée !
Et pourquoi l'aurais-je nommée !
Je suis heureux : tu la connais
Celle que j'aime, O Bien-Aimée !

LA CUISINE

CALENDRIER GASTRONOMIQUE POUR DÉCEMBRE

GROSSES VIANDES

Bœuf, veau, mouton, agneau, porc.

GIBIER

Chevrette, lièvre, lapin, faisan, canard
sauvage, sarcelles, perdrix, bécasses, bécas-
sines, mauviettes.

VOLAILLE

Dindon, poule, poularde, chapon, poulet
pigeons, oie, canard.

POISSONS

[Carpe, anguille, turbot, esturgeon, dorade
cabilland, barbues, soles, plies, éperlans.

COQUILLAGES

Moules, huîtres.

LÉGUMES

Choux communs, choux de savoie, bro-
colis, cardons d'Espagne, cardes poirées,
épinards, chicorée, cresson, petites salades
de diverses espèces, céleri.

RACINES, BULBES ET TUBERCULES

Carottes, navets, panais, chevrils salsifis,
scorsonère, oignons, romamboles, échalotes,
pommes de terre, topinambours.

FRUITS

Poires, pommes, nêfles, cormes, marrons,
noix, noisettes, avelines, raisin.

UN DINER EN DÉCEMBRE

POTAGE

Potage au pain ou soupe grasse.—Ver-
sez du bouillon, sur des croutes taillées
dans une soupière, et seulement ce qu'il
en faut pour qu'elles trempent. Au mo-
ment de servir, remplissez la soupière de
bouillon, bien chaud, et couvrez votre po-
tage de légumes. Observez qu'il ne faut
jamais faire bouillir de pain dans votre
bouillon, cette mauvaise pratique lui enlève
son goût.

POISSONS

Anguille à la tartare, (Entrée)—Prépa-
rez votre anguille, et coupez par tron-
çons ; faites-la cuire dans un court bouil-
lon, avec un peu de sel ; lorsqu'elle sera
froide, vous l'égoutterez et la roulerez
dans la mie de pain ; trempez-la dans
deux jaunes d'œuf, incorporés avec du
beurre fondu, et repassez bien également :
faites lui prendre couleur sur le gril, et
dressez-la sur une sauce à la Tartare.

ROTI

Dindon roti.—Videz, flambez, épélu-
chez et troussiez votre dindon ; lardez-le s'il est
très gras, où, dans le cas contraire, piquez
le de lard frais bien assaisonné. Vous
aurez soin de l'envelopper de papier beur-
ré et de le déballer aux trois quarts de sa
cuisson, pour qu'il prenne une belle cou-
leur. Servez-le arrosé de son jus.

ENTREMETS

Epinards au jus.—Épluchez-les et la-
vez ; faites les cuire dans l'eau bouillante,
et retirez-les dans l'eau froide pour les
bien presser ; lâchez-les ensuite ; mettez
les dans une casserole, avec un morceau
de beurre, sel, poivre, muscade en poudre,
s'il vous convient ; passez-les sur un four-
neau très vif, pour les rendre verts ; sau-
poudrez les d'une pincée de farine, et les
mouillez peu à peu avec du jus de bœuf
et du velouté ou à défaut de l'un ou de
l'autre du bon bouillon ; faites en sorte
que vos épinards ne soient point clairs. On
y met du coulis ou du jus de veau ; ap-
prêtés de cette façon, on peut les servir
avec de la viande cuite à la broche.

DESSERTS

Croquettes de pommes.—Faites de la
pâte feuilletée, éten lez vos croque-
pommes bien minces et découpez
petits cercles ; sur une moitié de

elles, mettez un petit tas de marmelade de pommes ; repliez l'autre moitié par-dessus et pressez les bords de la pâte avec les doigts, faire frire ces croquettes, couvrez-les de sucre pulvérisé, et servez.

AUX GOURMETS

Manger rapidement c'est se suicider lentement.

On dit prendre son temps à table.

Les soupes légères, les desserts légers et les légers repas doivent avoir la préférence par les temps chauds.

Les excès de tables se paient tôt ou tard. On doit manger les fruits et les légumes, surtout dans la saison où ils mûrissent.

Quiconque peut digérer de la graisse ne mourra jamais de consommation.

La principale raison pour laquelle tant de jeunes filles meurent entre douze et vingt ans, c'est qu'on les tient trop renfermées. Il faut mettre en usage les règles de l'hygiène pour les fortifier et ne pas les bourrer de drogues ni les accabler de précautions minutieuses.

Parlons notre langue

Nous lisons dans la *Sentinelle* :

« Malheureusement plusieurs des nôtres oublient leur nationalité, leur origine et le doux langage qui a bercé leur enfance.

« Comme nous le disions la semaine dernière, nos canadiens-français sont trop apathiques lorsqu'il s'agit de nos intérêts nationaux. Nous avons un bel avenir, notre race est forte et, si nous le voulons, si tous les Canadiens veulent être patriotes, nous arriverons à nous faire une large place dans toutes les provinces du Dominion.

« Parlons anglais quand, par les circonstances nous y sommes obligés, mais nous tous Canadiens, donnons-nous la main, et parlons français le plus souvent possible.

« La langue française est le lien tout puissant qui assure la vitalité d'une nation. A nous d'en profiter !

« Nos pères nous l'ont légué au prix de leur sang. Si rions-nous des ingrats ?

« Nous n'écrivons pas pour le seul plai-

sir de faire des phrases, mais parce que comme beaucoup d'autres avant nous, nous avons constaté qu'il y avait trop de négligence ou plutôt trop de manie à l'anglicisation parmi nous.

« Soyons Canadiens-français, anglais, irlandais ou de n'importe quelle nationalité ; mais avant tout, et surtout soyons Canadiens. Parlons chacun notre langue, nous sommes dans le pays de la libre Amérique et tous également nous avons le droit de l'habiter ; nos droits sont incontestables.

« Il ne faut pas être fanatiques, quelque soit la nationalité, ou la religion à laquelle on appartienne, mais il faut, tous tant que nous sommes, conserver notre religion, notre langue.

« Nous avons le droit d'être Canadiens-français en Amérique, personne ne peut nous empêcher de parler notre langue, nos droits sont garantis par la colonisation.

RESPECTONS LA VIEILLESSE

Suspens tes pas, jeune homme, arrête
 Au nom du ciel et de la loi :
 Baisse profondément la tête,
 Un vieillard passe devant toi.

L'Amour

Le monde, cet immense musée de toutes les choses, où les vies coulent comme le fleuve des Anges, renferment les éternels mécontents et les heureux immortels. D'une heure, dépend pour chacun toute la suite d'une existence. Un regard refusé, un mot cruel suffisent à l'homme pour qu'il tombe des hauteurs du rêve dans les bas fonds du réel misérable. Un sourire donné, une parole douce comme un parfum de fleur, peuvent élever au faite du ciel des délices, celui qui n'avait espéré que de communes joies. Tout dépend d'un rien. Un orage grossit un ruisseau qui devient un torrent, un bouton de fleur brûlé par le soleil s'entr'ouvre sous les pleurs de la rosée.

■ Les mécontents, et toujours misanthropes, les aveugles du beau, ceux qui n'ont jamais senti ont eu de sanglants blasphèmes contre l'amour. Ils n'ont vu dans le chérubin ailé, que l'arc et les blessantes flèches ; et le suave sourire de l'ange n'a

s empêché leur verbe haïeux de prononcer contre le petit de Vénus les plus affreux anathèmes.

Comme ils ont dû souffrir pour en arriver là ! Les malheureux !

L'amour est le symbole du Bien, l'image du bonheur infini, l'instigateur de tout ce qui est beau. L'amour est le flambeau de l'humanité. Tout se fait pour lui et tout se fait par lui. Sans l'amour, il n'y aurait plus de monde. Le génie des hommes, les merveilles de tous les arts, les notes sublimes des conceptions grandioses, les séréniques musiques qui montent jusqu'aux étoiles en vibrant à toutes les couches de l'air, existeraient-elles si l'amour n'était pas ? Et ces pleurs, quelqu'en soit l'amertume, ces sanglots n'ont ils pas aussi leurs joies ? Comme il est bon d'aimer quand on a bien pleuré !

Et la vie sans cet attachement qui n'a pas de matérielles chaînes, comme elle serait laide ! comme elle serait vide ! Dans les luttes terribles qui émaillent de taches de sang les existences les plus éprouvées, l'homme entrevoit dans un lointain immense un souvenir ou un espoir, une caresse ou un baiser ; et le pied au bord du précipice qui deviendrait sa tombe, il se relève, sourit encore et vers cette bouche souriante il marche comme le pèlerin vers l'étoile. Sans cette espérance, sans cette lueur de félicité toujours radieuse, l'homme faible comme une créature de Dieu, tomberait au plus léger obstacle et la vie n'aurait pas de lendemain. L'amour est l'essence même de la création. Toutes les entreprises naissent de sa caresse ; toutes les ambitions naissent de son désir ; toutes les audaces prennent vie dans ses volontés ; et surtout, si toutes les peines sont causées par son enfantine colère, toutes les joies du monde éclatent dans ses yeux de pervenches, et tombent en cascade de ses mains potelées.

Lorsqu'abattu, brisé par les peines et les perpétuels tourments, un homme regarde en arrière, et voit dans son passé toute une série de luttes infructueuses, il porte alors ses yeux endoloris par les larmes répandues, sur la compagne de sa route pénible, et à travers ses sanglots fleurit partout le sourire. Sans elle, il aurait succombé s'il n'a pas vaincu ; pour elle, il veut lutter encore et ne désespère pas de la victoire.

Et dans la nuit le rêve enveloppe de roses
Son front aux doux pensers, aux plus doux sou-
ventra.

Il baise de Marion les paupières mi-closes,
Et vers e ciel s'envole un concert de soupirs

Dans l'amour, l'homme puise sa plus grande force, sa suprême consolation. Les pires tourments causés par l'amour ne suf- fisent pas à détruire les joies inconnues qu'il a enfantées, puisque les plus grands chagrins n'ont donné assez de courage que pour affronter la mort, tandis que son plus léger sourire a donné suffisamment de force pour regarder la vie en face. Et tout le monde sait qu'il est bien plus difficile d'espérer vivre que de vouloir mourir. L'amour seul n'a jamais été cause de mort pour quiconque est sensé. Ceux qui ont la faiblesse de se détruire, et la lâcheté d'en accuser l'amour, sont les plus malheureux des fous ; de plus, ce sont des misérables qui ne craignent pas mentir aux survivants quand eux-mêmes seront morts.

Ils n'aiment pas, vraiment, ceux qui ont recours au suicide, à moins qu'ils ne s'aiment eux-mêmes ; s'aimer soi-même, ce n'est pas de l'amour, c'est de l'égoïsme ; se tuer pour son égoïsme, ce n'est pas de la vulgaire folie.

Parfois un amant abrège ses jours pour cette question brutale : où trouver de l'argent ? Et les imbéciles disent encore : c'est une victime de l'amour. C'est erreur. Celui-ci est la victime de son orgueil ; il a cru qu'on ne pouvait aimer sans avoir la fortune ; il y a des gens assez fous pour croire que l'amour suit la richesse ; au contraire, consultez les rois du métal, tous ont eu le désir d'être pauvres pour enfin connaître l'amour ; ils savent trop bien que ce qu'on aime en eux a toujours sa place dans un portefeuille.

L'amour est un ange, l'ange protecteur de l'humanité. Ni Dieu, ni démon, il a son trône à part dans le paradis du bonheur. Les flèches qu'il lance sur le monde sont destinées à donner le baptême au cœur de l'homme. Là est le commencement de la vie où l'on a aimé.

Les insensibles du cœur ne sont pas des hommes, ils ne sont même pas des bêtes, car les bêtes savent aussi aimer—lorsqu'ils parlent de l'amour, c'est en termes orduriers qui ne sauraient nuire qu'à eux-mêmes, puisqu'il faut savoir pour parler. Et sans crainte on peut assurer qu'elle est bien petite la valeur de l'invalidé qui ne craint pas et ne respecte pas l'amour.

S. de L.

PRIMES ! PRIMES !

Ce Coupon est toujours bon

LISEZ CECI ATTENTIVEMENT

Comme Prime exceptionnelle à tous ceux qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui, étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, Magazine Littéraire publié mensuellement, est de \$1.00 par an. Donc à tous ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous adresserons "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an (12 numéros, c'est-à-dire un roman par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**PERE ET FILS**," par LEOPOLD STAPLAUX, grand drame de la vie réelle. Très beau.

"**LA MAYEUX**," par X. DE MONTEPIN, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 40800 lignes de matière à lire.

"**LA MALEDICTION D'UN PERE**," par EMILE RICHEBOURG, 400 pages, grand format, simple colonne, contenant 20800 lignes de matière à lire.

"**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICETRE**," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTERIEUX**," (2 magnifiques volumes) roman canadien émouvant, par Dr V. EUGÈNE DICK.

COUPON.

MM. LEPROHON & LEPROHON, *Editeurs*,
25, rue St-Gabriel, Montréal.

Messieurs,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de.....
189 . Je vous envoie ci inclus la somme d'une piastre. Comme prime veuillez m'envoyer
comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

N.B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

Coupez cette feuille en suivant le pointillé.

Volumes a 15 cents.

- Jean de Kerdren, par Jeanne Schultz
La Neuvaine de Colette " "
La Chambre des Ombres, par Marin de Livonnière.
Un Crime Mystérieux, par Léon Bochet.
Le Roman d'un jeune homme pauvre, par Octave Feuillet.
Bérangère, par Edouard Delpit.
Une Rencontre, par Louis Fréchette, trad.
Le Million du Père Raclot, par Emile Richebourg.
Mademoiselle de la Seiglière, par Jules Sandeau.
L'Ombra, par A. Gennevraige.
Le Secret de l'abbé Césaire, par Léon de Tinseau.
La peau du Lion, par Chs. de Bernard.
Le Roman d'un Médecin de Campagne, par M. Maryan.
L'Assassin, par J. Lermidas.
Disparu, par Albert Delpit.
Aurette, par Henry Greville.
Vaillante, par Jacques Vincent.
Monsieur Barnes de New-York, par A. C. Gunther, trad.
Mademoiselle Marsan, par Mary Floran.
Ma Belle-Mère.
La Femme de mon Fils, par Danielle d'Arthez.
Procès Mercier, par I Tarte.
Les Batailles de la Vie ou le Dr. Rameau, par Geo. Ohnet.
Une Folie, par Jeanne Mairat.
Le Péché de Madeleine, par Mme Caro. Le chant du Cygne de G. Ohnet.
Mon Oncle et Mon Curé, par Jean de LaBrète.
La Femme du Fusillé, roman émouvant.
Le Torpilleur 29, par Pierre Maël.

Volumes a 10 Cents.

ŒUVRES DU CHANOINE SCHMID

- Le Jeune Henri.
Agnès ou la Petite Joueuse de Luth.
Itha, ou la Vertu Persécutée.
Geneviève.
Eustache. Episode des premiers temps du christianisme.
Marie, ou la Corbeille de Fleurs.
Fernando, histoire d'un jeune Espagnol.
L'Amoureux de la Préfète, par André Theuriet.
Les Amours de Thérèse, par Chs Barbara.
Histoire de deux sœurs jalouses de leur cadette..... 5 cts.
Le mûrier Blanc, par Elie Berthet..... 25cts
Le pillleur d'Epaves, par Pierre Maël..... 25cts

EDITION CANADIENNE A PRIX REDUITS

Des meilleurs écrivains de nos jours.

Ces ouvrages sont des reproductions dans un nouveau format de livres français très dispendieux. Nous épargnons au lecteur une forte dépense en leur présentant les histoires mentionnées ci-dessous aux prix indiqués.

"La Malédiction d'un père," par Emile Richebourg.....	35
"Maudite," par Emile Richebourg, nouvelle édition illustrée.....	50
"Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin.....	50
"La Mayeux," par X. de Montepin.....	40
"L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dramatique.....	25
"Les Batailles de la Vie ou le Docteur Rameau," par Geo. Ohnet.....	15
"Le Drame de Bicêtre" ou Amour et Haine.....	25
"Fleur des Neiges," grand roman à sensation, par Paul d'Aigremont.....	50
"L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet," par l'Abbé Proulx.....	35
"Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....	70
"Français de Bienville," scène de la vie canadienne au 17e siècle, par Joseph Marquette, 1 fort vol. in-12.....	50
"Le Pèlerin de St Anne," par P. Lemay.....	50
"Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Thomas auteur de "Gustave".....	50
"Le Manoir de Villeraï," roman canadien, par Mme Leprohon, 1 vol. in-12.....	30
"Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Mme Leprohon.....	30
"Le Chemin des Larmes,"..... 25c., par poste	30
"La Forêt de Bondy," Magnifique volume illustré.....	25
"Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis.....	25
"Echappé de la Potence," Mémoires de Félix Pourcé, prisonnier d'état en 1538.....	25
"Nouvelle Cuisinière Canadienne," contenant tout ce qui est nécessaire de savoir dans un ménage..... 50 cts. Par poste.....	55
"Gabrielle," par Emile Richebourg..... 25 c., par poste.....	50
"Le Serment du Corsaire," par R. de Navery.....	15
"Une Erreur Fatale," par R. de Navery.....	15
"Un mariage pour l'autre Monde," par M. Maryan.....	15
"Prima Vera," par M. Maryan.....	10
"Les Diables Rouges," par Chs des Lys.....	10
"Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols.....	50
"Charge d'Âme," par Jeanne Mairet, auteur d'une Folie, un beau volume de 168 p.....	15
"Mille et une Nuits,".....	50
"Secrétaire Universel,".....	25
"Vies brisées," par J. Mary, auteur de "Cœur de Femme" "Blessée au cœur," "La fée printemps," etc..... 35c., par poste.....	40
"Vengeance Fatale" roman canadien par L. C. W. Dorion.....	25
"L'Enfant Mystérieux" 2 vols, par Eug. Dick.....	50
"La Maçonnerie canadienne-française dans la Province de Québec en 1883 par Jean d'Erbrée.....	15
"Le Secrétaire Canadien, Lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc.....	25
"La seule et vraie Clef des Songes".....	6
"La Clef des Songes".....	15
LE VÉRITABLE GUIDE DES JEUNES AMOUREUX, nouveau recueil de lettres, déclarations d'amour, compliments, aveux, reproches, ruptures, recommandements, demande en mariage, etc.....	10
MIGNON, libretto de l'Opéra Comique en 3 actes, par Michel Carré et Jules Barbier.....	15
LE CHATEAU DE BEAUMANOIR, roman canadien par Edmond Rousseau.....	50
"L'Enfant du Forçat," par Louis Lôtang, Grand drame de la vie réelle en trois parties contenant 24,530 lignes de matière à lire.....	50
LE CATACLYSME DE LA RIVIERE SAINTE-ANNE, brochure ornée de cinq grandes gravures explicatives et contient la substance du rapport de Mgr Lafontaine au gouvernement.....	10
ORIGINAUX ET DETRAQUES. —Douze types Québécois par Louis Fréchette.....	50
L'USURPATEUR, grand drame de la vie réelle, contenant 49,140 lignes de matière à lire.....	50
"Les Perce-Neige" poèmes de Pierre Legendre.....	35
DEBACLE, histoire de la guerre 1870-71.....	25
"Dix années de Torture".....	15
"L'épouse enchaînée".....	15
"Noces d'Or de la St Jean-Baptiste 1824 à 1834".....	50
"Une de perdue deux de retrouvées," par G. de Boucherville (2 vols).....	2.00
"Chroniques canadiennes," par Arthur Buies.....	75

Abonnez-vous à "La Bonne Littérature Française," (voir coupon.)

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

Incorporée par lettres Patentes,
le 18 Juin 1895.

FONDÉE DANS LE BUT DE RÉPANDRE ET DE
DÉVELOPPER L'ART DE LA SCULPTURE.....

Capital Actions - \$50,000

DISTRIBUTION DES PRIX

1 Lot valant	- - - - -	\$1,500	\$1,500
1 "	- - - - -	400	400
8 "	- - - - -	25	200
10 "	- - - - -	10	100
40 "	- - - - -	5	200
100 "	- - - - -	2	200
300 "	- - - - -	2	300

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lo's valant	- - - - -	1	100
100 "	- - - - -	1	100
999 "	- - - - -	1	999
999 "	- - - - -	1	999
<hr/> 2658			<hr/> \$5098

Une liste des numéros gagnants sera donnée à tout souscripteur qui en fera la demande. La distribution se fait par un comité de citoyens connus et dignes de confiance. Nous rachetons les prix à 5 pour cent d'escompte.

PRIX DU BILLET

TIRAGE

10 Cents



Tous les Mercredis

Dans le Bureau de la Société, Rue St Laurent.

G. CODERRE, *Gérant-Général.*

J. E. CLÉMENT, *Secrétaire-Correspondant.*

Bureau Principal: 104 St-Laurent, Montréal.

☞ On demande des agents responsables pour la compagnie. ☞

Mentionnez LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE chaque fois que vous écrirez à la Compagnie.

LA MAYEUX

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN

Ouvrage saisissant par son originalité et relevant des phases de la vie généralement ignorées, 436 pages grand format d'un intérêt continu... 40 cts

Malédiction d'un Père

PAR

EMILE RICHEBOURG

Le plus beau récit parmi les ouvrages des auteurs modernes, a été prononcé d'un intérêt poignant par toute sortes de lecteurs qui l'ont toujours relu avec plaisir. Un fort volume 1-18 de 400 pages..... 35 cts

L'Homme de la Nuit

PAR

JULES DE GASTINE

Dans cette histoire, cet auteur bien connu soutient sa haute réputation et a donné jour à un livre extraordinaire. Un volume de 210 pages grand format..... 25 cts

L'ENFANT MYSTERIEUX

PAR

DR. V. EUGÈNE DICK

Roman canadien d'un intérêt puissant pour tous les Canadiens. Les auteurs canadiens ne sont pas si nombreux qu'ils devraient, mais quand ils se mêlent de littérature ils accomplissent un résultat surprenant. Deux beaux volumes..... 50 cts

LE RIFLE

Le dernier mot de la Science

UNE DECOUVERTE RECENTE ET INESTIMABLE !

LA POMMADE ANTISEPTIQUE

DU DR RAMEAU

Pour la guérison rapide et sûre du

RIFLE, CHAPEAU, PLAIES autour des OREILLES, ECHAUFFEMENTS, SUPPURATIONS INDOLENTES, ULCÈRES AUX JAMBES ET AUTRES MALADIES DE LA PEAU

A PRES de longues et patientes recherches scientifiques on n'était pas encore parvenu à trouver un remède contre la plus tenace et la plus douloureuse maladie des enfants et des adolescents—désespoir des mères et des praticiens—**Le rifle** a toujours été l'opprobre de la médecine. Le petit être dont la mère voudrait être fière, et à bon droit, couvert de plaies, saignant, endolori, sans sommeil et pleurant nuit et jour, est un objet de répulsion et de de pitié pour tous ceux avec qui il vient en contact. Les longues insomnies de la mère, les soins incessants dont elle est obligée d'entourer le petit martyr. ne sent-ils pas le désespoir du ménage. Après de longues, coûteuses et persévérantes recherches, nous avons enfin découvert un remède efficace, un spécifique que nous livrons à l'appréciation de ceux qui ont eu le malheur de passer, ou qui passent actuellement à travers cette cuisante phase de la vie. Nous n'hésitons pas à promettre que le remède que nous offrons aux mères souffrantes et aux pauvres petits malades, sera apprécié davantageusement sur son propre mérite et que toute mère qui aura employé judicieusement et avec persévérance **la Pommade Antiseptique du Dr Rameau** sera, si elle aime ses compagnes souffrantes, la zélatri cela plus ardente de l'œuvre humanitaire que nous préconisons.

La **Pommade Antiseptique du Dr Rameau** ne guérit ni la consommation, ni la Bronchite, ni le Cancert, mais elle guérit à coup sûr le RIFLE, et les autres maladies du même genre, le Chapeau, les Plaies autour des oreilles, et sur la figure, les Echauffements, les Suppurations indolentes, etc. N'est-ce pas suffisant ? Les panacés et les élixirs de longue vie ont fait leur temps et dans ce siècle de spécialisation on ne croit plus aux remèdes qui guérissent de tous maux. Les travaux de Pasteur, de Roux et d'une légions de savants ont proclamé et prouvé les succès éclatants de l'antiseptie et les succès prodigieux obtenus dans nos hôpitaux et dans la pratique de nos médecins nous démontrent tous les jours l'efficacité incontestable de cette merveilleuse méthode. Mais en toute chose, il faut être de bon compte et la médecine serait bien au dépourvu si l'hygiène ne venait lui prêter son aide bienveillante. Aussi est-il nécessaire pour obtenir de la

Pommade Antiseptique du Dr Rameau

vite et sûrement tout l'effet bienfaisant quelle est susceptible de produire, de veiller à la propreté, à la diète et à l'exercice du malade, à la propreté et à la ventilation convenable du logis, toutes précautions indispensables dans le traitement de quelque maladie que ce soit. Il est une erreur populaire assez répandue qui consiste à dire qu'il est dangereux de guérir certaines maladies, le RIFLE et le CHAPEAU ent'autres, erreur préjudiciable s'il en est. Le malade ne saurait souffrir d'être guéri de sa maladie. Laissons ces superstitious à leur propriétaires légitimes, les ignorants, et n'écoutons que la voix de la saine raison et de l'expérience.

Nous ne croyons pas nécessaire de produire les nombreux certificats que nous possédons constatant la suprême efficacité de la

POMMADE ANTISEPTIQUE du Dr RAMEAU

Employez-la judicieusement et constatez en les effets par vous-même.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

: ET CHEZ :

J. E. W. LÉCOURS, PHARMACIEN-CHIMISTE,

COIN DES RUES GRAIG ET BONSECOURS, MONTREAL,

Envoyez franco sur réception du prix, \$1.00

Seul agent pour le Canada et les Etats-Unis.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Le seul qui publie chaque semaine des portraits de nos contemporains et des choses du pays et de l'étranger. En outre de ses attraits journalistiques, il offre à ses lecteurs comme avantages exceptionnels des primes mensuelles dont voici la liste attrayante :

1ère Prime.....	\$50
2ème do	25
3ème do	15
4ème do	10
5ème do	5
6ème do	4
7ème do	3
8ème do	2
86 primes à \$1.00	86
<hr/>	
94 primes.....	\$200

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique par trois personnes choisies dans l'assemblée. ABONNEMENT: Un an \$3; Six mois, \$1.50; Quatre mois, \$1.

BERTHAUME & SABOURIN
PROPRIÉTAIRES

PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTREAL.

AVIS

ON se charge, à la librairie LEPROHON & LEPROHON de l'importation sur demande de tous les bons ouvrages publiés en France, et à l'étranger, soit en librairie ou musique vocale et instrumentale. Le délai nécessaire pour l'importation des ordres d'Europe, est en moyenne de deux mois à deux mois et demi quand les volumes viennent dans nos caisses.

Nous pouvons aussi lorsqu'on le désire, faire venir les commandes par la poste, ce qui prend environ un mois; les frais de port, dans ce cas, sont ajoutés au prix ordinaire du livre.

Nos prix, sauf quelques exceptions, sont à 30 cents le franc sur ceux des catalogues des éditeurs français. On répond, par retour de la malle, à toute demande de renseignements.

LEPROHON & LEPROHON,

Éditeurs:

De la Bonne Littérature Française

25 RUE ST-GABRIEL. MONTREAL.

Dr J. G. A. GENDREAU,
CHIRURGIEN-DENTISTE
30 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
 Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par
 anesthésie. Dents posées avec ou sans palais
 d'après les procédés les plus nouveaux.
Heures de bureau de 9 a. m. à 6 p. m. Téléphone 2318.

DOMINION TOILET SUPPLY CO'Y
 AGENCE PRINCIPALE:

Dominion Steam Laundry: 623 rue St-Laurent
 (ÉLÉPHONE, ÉLÉPHONE)
 Abonnez vous à cette maison de confiance. Néces-
 saire de Lingerie avec horloge. Service 23c par semaine.
 Faites venir votre linge promptement sans retard.

EDMOND HARDY
 Éditeur et Importateur de
 Musique et d'instruments. Fournisseur
 des pensionnats et maisons d'éducation
 catholiques. Agent pour la célèbre mai-
 son d'instruments, de fanfares et d'har-
 monie de C. Mahillon, de BRUXELLES.
 Violons, Mandolines, Guitares, etc.
 Cordes pour tous les instruments.

No. 210 RUE ST-LAURENT,
Tel. Bell 2466. MONTREAL.

BURNETT'S CITY EXPRESS.— For the removal of
 Furniture, Pianos, Barage, etc. Safes Hoisted and
 Lowered to and from all parts of the City. Large
 Vehicles constantly on hand for Pleasure Parties.
 Terms Moderate.

Office 339 St James Street
Telephone 2636. Montreal.



(DENTISTE)

M. HORACE PEPIN, Dentiste, No. 162 rue Saint-
 Laurent. Spécialité complète pour tout ce qui con-
 cerne l'art dentaire, les dents posées sur racines
 avec ou sans palais. Obligation en or, argent, dentifio
 etc. Administration du gaz. *Extraction sans douleur.*

N. LEVEILLEE, MARCHAND
TAILLEUR

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt

No. 138 1/2 Rue St-Laurent, Montréal.



Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds
 de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

Pianos! Pianos!

Épargnez votre argent en vous adressant à

HURTEAU & FOUCHER,

1626 Rue Ste-Catherine.



Le meilleur magasin pour vous procurer un
 instrument de première classe avec peu d'argent,
 toujours en main les pianos des plus célèbres
 manufactures Canadiennes et Américaines, que
 nous vendons pour du comptant à des prix dé-
 fiant toute compétition, ou avec les conditions les
 plus faciles. Ne faites pas votre choix avant de
 venir nous voir.

REGLE

HURTEAU & FOUCHER,

MONTREAL
MAISON UNIVERSELLE

1626 Rue Ste-Catherine.

DU: U. S. G. GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE EN FEUILLE.